

Gal 11 B a

CHOIX
DE
POÉSIES,

TRADUITES
DU GREC, DU LATIN,
ET DE L'ITALIEN.

TOME SECOND.

CHOLX

POESIES

THEY WERE

DEPT. OF THE
THE DEPT. OF THE

TOMES SECOND

25

CHOIX
DE
POÉSIES,

TRADUITES
DU GREC, DU LATIN,
ET DE L'ITALIEN.

*Contenant la Pancharis de Bonnefons,
les Baifers de Jean Second, ceux
de Jean Vander-Does, des morceaux
de l'Anthologie & des Poetes anciens
& modernes, avec des Notices sur la
plupart des Auteurs qui composent
cette Collection.*

PAR M. E. T. S. D. T.

TOME SECOND.



A L O N D R E S.

M. DCC. LXXXVI.

26

CHOIX

DE

POÉSIES

FRANÇAISES

DE GREG, DE LATIN,

ET DE LITTÉRATURE



DE LITTÉRATURE

DE LITTÉRATURE

ALPHABETIQUE

ALPHABETIQUE

ALPHABETIQUE

C H O I X
DE DIFFÉRENTES PIECES
D E
VERS ÉROTQUES,

T R A D U I T E S
DU GREC ET DU LATIN.

*Avec des Notices sur les Auteurs à
qui elles appartiennent.*

S A N N A Z A R.

JACOBO SANNAZARIO , gentil-homme,
né à Naples en 1458 , fut un bon poète
Latin & Italien ; aucun des modernes n'a
cultivé les Muses d'une maniere plus dis-
tinguée, son plus grand ouvrage latin est
le Poëme des Couches de la Vierge ,
que Virgile n'aurait pas désavoué : les
critiques lui ont fait un crime des secours
qu'il a emprunté à la mythologie : tout

bizarre cependant que paraisse l'assemblage du sacré & du profane , c'est à ce moyen que le poëte doit la chaleur de son style , & la beauté de ses images. On fait trop combien les poëtes , qui , après lui , en traitant des sujets chrétiens , ont voulu rejeter ces ornemens , sont devenus froids , ennuyeux & lourds. Les fables du Paganisme seront toujours le champ le plus fertile pour la bonne poésie : au surplus , il a suivi le goût de son siècle , & il a fait des vers très-harmonieux : j'ai lu une traduction élégante & facile de ce poëme , faite par M. C. D. L. mon ami , qu'on lira avec plaisir , s'il la fait imprimer. Colletet , dans le siècle dernier , en avait publié une , que celle-ci n'aura pas de peine à faire oublier.

Indépendamment de ce poëme , Sanazar s'est exercé dans le genre élégiaque , dans le bucolique , & ses épigrammes le mettent beaucoup au-dessus de tous ceux qui ont grossi leurs œuvres de ce genre de composition : parmi ses écrits , dans sa langue maternelle , on distingue l'*Arcadie*, ouvrage charmant mêlé de prose & de

vers , & un recueil assez considérable de sonnets & de *Canzone* , espece de poëme Italien qui tient de l'ode & de la chanson.

Tous les auteurs se sont accordés à le mettre au premier rang parmi les modernes , & à lui accorder la gloire d'avoir contribué au rétablissement des lettres , & d'être un des plus beaux génies du quinzieme siecle.

Le roi Frédéric , exilé du trône de Naples & réfugié en France , l'emmena avec lui ; notre poëte tint une fidelle compagnie à ce prince jusqu'à sa mort , après laquelle il revint en Italie , où les muses & le plaisir le berçaient tour-à-tour : les rides de la vieillesse ne lui firent point perdre l'esprit de la galanterie dont il fut toujours animé ; mais plus sensible encore au chagrin de voir détruire par les ravages de la guerre une maison de campagne qu'il aimait , qu'aux faveurs dont le comblait le dieu des vers , il finit ses jours par une maladie dont cet événement fut la cause , en 1530 , âgé de soixante-onze ans & quelques mois.

On connaît beaucoup d'éditions de ses œuvres , les latines furent imprimées pour la première fois à Venise , in-8°. en 1535 ; il y en a une édition d'Amsterdam , 1728 , in-8°. , qui fait partie des *Variorum* , à laquelle on a joint les Poésies des Amalthées , d'Altilius , &c. c'est la meilleure de toutes : Ses Poésies Italiennes ont été imprimées en 1534 , in-8°. , chez les Alde , & l'*Arcadie* parut à Naples , dans le même format , en 1539 ; ce dernier Ouvrage a été traduit cinq ans après , par Jean Martin , & parut à Paris , chez Vascosan , in-8°. , en 1544 ; il est devenu rare depuis ce tems : M. Pecquet en a publié une nouvelle traduction en 1737.

LE PRIX DU BAISER.

BELLE Nina , accorde à mes prieres fix cents baisers , sans en rabattre un seul : & non pas de ces baisers qu'une fille peut donner à sa mere , une sœur à son frere ; mais de ceux qu'une nouvelle mariée livre aux desirs d'un jeune époux ; de ceux qu'une maîtresse prodigue à un amant chéri ; je me plais à en prolonger la douce étreinte , pour faire durer plus long-tems le plaisir.

Je ne veux point baiser ces marbres froids , ces déesses dont le visage emprunte au carmin l'éclat qui le distingue ; j'aime à presser , à ferrer une langue amoureuse entre mes levres humides ; la sucir , la blesser de morsures légères , imiter les jeux & la jouissance des colombes , leurs tendres roucoulemens : voilà mon bonheur.

De tels baisers sont plus délectables que le miel du mont Hybla , que la liqueur qui coule du roseau de la Sicile ; eux seuls contiennent le nectar & l'ambrosie , & en répandent les sucs délicieux.

Si tu te rends à mes desirs , si tu me permets aussi de presser de mes mains les pommes de ton sein d'albâtre , crois-tu que j'estime , après de telles délices , les richesses , l'or & tous les rois du monde ? L'Aurore , Vénus , m'inviteraient en vain à tous les charmes d'une nuit fortunée , Hébé voudrait inutilement m'admettre dans son lit ; dût la première abandonner en ma faveur son époux , quoique l'autre m'engageât par les prières les plus touchantes , & qu'enfin la dernière voulût m'assurer la jouissance d'une jeunesse éternelle.]

L'AMOUR FUGITIF.

Cypris cherche par-tout son fils qu'elle a perdu , mais il se cache au fond de mon cœur : malheureux ! que ferai-je ? enfant cruel ! mere sévère ! l'un & l'autre ont un droit invincible sur ma volonté : si je persiste à le céler , mes entrailles seront embrasées par un dieu si puissant ; si je le trahis , c'est augmenter sa haine , & m'attirer sa juste vengeance.

Et ce n'est pas seulement pour le punir

que Vénus le demande, c'est pour me livrer de nouveaux combats, & se noyer dans mon sang.

Reste plutôt dans ta retraite, petit fugitif, mais entretiens-y des feux moins ardents, tu ne trouveras jamais un asyle plus sûr.

TOUT UN OU TOUT AUTRE.

Pourquoi, d'un œil caressant, me promettez-vous le bonheur, ô cruelle Vénus! si vous me rendez ensuite amoureux & misérable? un pareil traitement est indigne de la divinité, ou comblez-moi sans réserve de toutes vos faveurs, ou daignez me déclarer une guerre ouverte.

LA F U I T E.

Je t'aime, je t'adore, & tu ne prends aucun souci de mes maux; un poëte amoureux peut-il supporter une telle injure? Je te comble de présens, tu n'en fais aucun cas; faut-il qu'un mortel sensible soit ainsi maltraité? Je rends ton nom célèbre par mes chansons, & tu me dédaignes; est-ce là

le prix de ma fidélité ? Je vais te fuir hélas !
mon absence fera peut-être ce que n'ont
pu mes vœux , mes présens & mes chan-
sons.

LA JALOUSIE.

Horrible frein des amans , jalousie , qui
dans le même instant m'éloignes de l'ob-
jet que j'adore & m'y r'attache davan-
tage ? sœur de la mort ! fantôme im-
pitoyable , révoltant , dont la présence
trouble la sérénité du ciel ! serpent qui ,
dans un cœur violemment épris , se cache
sous des fleurs ! ô toi qui d'un souffle as
détruit toutes mes espérances ? revers cruel
au sein de la prospérité ! poison dévorant
parmi des mets délicieux , de quelle vallée
infernale t'es-tu échappé sur la terre ? ô
monstre barbare ! ô peste des mortels ! qui
rends mes jours si ténébreux & si tristes ,
vas-t-en ; ne redouble point mes maux ;
funeste sentiment de crainte , pourquoi t'es-
tu glissé dans mon ame ? n'était-ce pas
assez de l'Amour & de tous ses traits ?

POLITIEN.

P O L I T I E N .

AGNOLÒ POLIZIANO nâquit à Montepulciano en Toscane , en 1454 ; il a fait des vers grecs , des latins & des italiens ; c'était un des plus beaux génies du siècle des Médicis : savant dans la critique , versé dans la connaissance de l'histoire , élevé , tendre & élégant dans sa poésie , tel fut Politien. Il se fit des ennemis , mais en fut dédommagé par l'estime & l'attachement des princes de son pays. Laurent de Médicis devint son patron , & le chargea de l'éducation de ses enfans ; parmi lesquels était le fameux pape Léon X ; il obtint un canonicat à Florence , & y occupa une chaire de langue greque & latine , devenue célèbre par le concours des étudiants de tous les pays , qui vinrent y chercher ses savantes leçons.

Sa reconnaissance pour ses bienfaiteurs lui causa la mort ; voyant les Médicis prêts à être chassés de Modène , il en conçut un chagrin si violent , qu'il le conduisit au tombeau : cet événement eut

Tome II.

B

lieu en 1495. Politien n'avait que quarante ans.

Il a laissé beaucoup d'ouvrages propres à donner la plus haute idée de ses talens ; c'est en poésie sur-tout qu'il a excellé ; & quelques écrivains n'ont pas hésité de mettre ses épigrammes grecques à côté de celles d'Anacréon.

SUR DES VIOLETTES.

TENDRES violettes , présent de ma maîtresse , doux gage de l'Amour le plus vif , quel terrain fortuné vous a produites ? de quel nectar l'air & le zéphyr ont-ils embaumé vos feuilles odoriférantes ? la blonde Vénus vous a-t-elle cultivées dans les champs Acidaliens ? est-ce l'Amour qui vous fit croître dans les bosquets d'Idalie ? c'est sans doute de vos fleurs que les Muses composent les guirlandes dont elles ornent leurs guitares , sur les bords fleuris du Permesse : Flore elle-même en couronne ses cheveux qui respirent l'ambrosie ; les Graces en parent leur sein palpitant ; & l'Aurore , au printems , les entrelace autour de

son front, avant d'ouvrir au jour ses portes de rose ; vos calices précieux font l'ornement des parterres du jardin des Hespérides. Zéphyr possède un bois diapré de vos fleurs enchanteresses ; c'est sur des gazons que vous émaillez , que se livrent à des plaisirs purs les mânes des héros de l'Elisée ; & vous devez votre origine à la déesse du printems.

Trop heureuses violettes , vous avez été cueillies par cette main qui m'enlève à moi-même , malheureux ! ses doigts de rose vous ont porté à cette bouche riante , d'où l'Amour me lance tous ses traits ; peut-être ne devez-vous votre éclat qu'à ses baisers ; car les Graces elles-mêmes respirent par la bouche de ma maîtresse : voyez comme le rouge de vos fleurs purpurines se marient agréablement avec la blancheur éclatante du lait ! tel est le teint de ma maîtresse , quand le carmin de la pudeur colore d'une teinte de rose ses joues plus blanches que la neige : quel doux parfum s'exhale de ses levres , & se répand loin d'elle ! violettes , vous en avez conservé l'odeur.

O violettes fortunées ! ma vie , mes

délices, soufle de mon ame & son unique soutien ! au moins je pourrai vous couvrir de baisers délicieux , vous toucher mille & mille fois de ma main avide , vous arroser de mes larmes , qui se répandent sur mon visage & sur mon sein comme un fleuve rapide ; abreuvez-vous de ces larmes , seul aliment du feu qui me dévore , & que le cruel amour arrache de mes yeux.

Vivez éternellement , tendres violettes , que les soleils brûlans de l'été , & le froid corrosif de l'hiver , n'aient aucune prise sur vous ! vivez éternellement , violettes , douce consolation d'un amour malheureux , agréable repos de mon cœur ! vous ferez toujours avec moi , je vous aimerai toujours ; tant que la beauté de ma maîtresse entretiendra le supplice d'un amant misérable , tant que les feux de l'amour embraseront mon ame , & tant que je serai la proie des gémissemens & des larmes.

ÉLOGE D'UNE MAITRESSE.

Chere amante , tu surpasses en légèreté les petits du lièvre & du lapin ; l'étoffe de Céos , & le duvet du cygne ne sont pas

si moëleuses ; le moineau printanier a moins d'enjouement ; l'écureuil qui folâtre sur le sein d'une bergere , a moins de vivacité ; le miel de l'Hybla , le sucre n'ont pas tant de douceur , & ta blancheur efface celle du lait fraîchement caillé , du lys sur sa tige , & de la neige au moment de sa chute.

La chevelure du jeune conquérant de l'Inde , celle de l'amoureux berger d'Amphryse n'égaleront point en beauté tes cheveux distribués avec tant d'élégance aux deux côtés de ton front , & relevés artistement avec des tresses d'or ; les Amours qui se jouent autour de toi , agitent de leurs ailes les boucles multipliées qui les distinguent , & s'amuse à les faire ondoyer dans les airs embaumés du parfum & de l'essence de la myrrhe qu'ils exhalent.

Belle enfant , l'Amour a secrètement placé au-dessous de ton front deux flambeaux qui lancent mille feux : je n'ose y fixer mes regards , malheureux que je suis ! soit de près , soit de loin , ils me tourmentent , m'embrasent , & portent leurs flammes jusqu'au fond de mes veines ; amis , ce

ne sont point des yeux : non , non , ce sont des flambeaux ; ce sont les flambeaux ardents de l'Amour , Vénus les allume , les Graces les entretiennent.

Est-il un nez plus joli que le tien ? voit-on le lys & la rose s'épanouir sur des joues plus fraîches ? le corail est-il plus vermeil que tes levres ? levres chéries , couvertes de mes baisers , dont j'ai si souvent & si longtemps prolongé la jouissance par des tendres morsures ! & les perles de tes dents , & ta langue si flexible , ton haleine amoureuse , qui l'une & l'autre animées par Vénus , font le plus doux charme de ton amant , lorsque dans les transports du plaisir , au milieu des plus tendres murmures , ses baisers vifs & pressés en respirent le soufle odorant & suave ! Oui , j'admire ce menton si noblement arrondi , cette bouche si petite & si riante , ce cou tant de fois enlacé dans mes bras , & aussi fortement lié que le lierre l'est à l'ormeau.

Toutes les fleurs du printemps embélessent son sein qui commence à se soulever ; le marbre de Paros est moins blanc & plus flexible. O mes mains , ô . . . s'il vous étoit

permis ? qui peut voir tant d'appas
sans se sentir embrasé de la plus brûlante
flamme.

Quels bras, quelles mains ! Junon , l'Au-
rore n'ont rien de mieux , ta poitrine , ton
sein , ta taille , ta cuisse , ta jambe , sont
sans pareils. Thétis se glorifierait de tes
pieds : quel légèreté dans leurs mouve-
mens , lorsque tu danSES , quelle agilité
merveilleuse , ta démarche , ta prestance ,
tout est admirable.

La douceur de ta voix , l'aïfance , la fi-
nesse de tes propos ; la décence , l'agrément ,
l'enjouement , les charmes de ta conversa-
tion enchantent de toute maniere.

Tu fais des jolis couplets ; tu les chan-
tes avec tant de grace , tu les accompagnes
des sons de ta lyre avec une telle supério-
rité , que Phœbus & Thalie auraient
moins de facilité , ils auraient moins que
toi le pouvoir d'adoucir par leurs accens
la férocité des animaux des forêts , de faire
remonter les fleuves à leurs sources , &
d'entraîner les rochers & les bois.

Tu réunis tout ce qu'il y a dans le monde
de piquant , de doux , d'agréable & de

gai ; les plaisirs , les amours , les agrémens , l'enjouement , les ris , les jeux , les amusemens , la volupté , tout en un mot ce qui plaît & que l'on admire sont tes vrais attributs : ornée de toute ta parure , tu donnerais des loix à la terre , tu lui en imposerais aussi , libre de toute parure.

Quel dieu jaloux , quel sort contraire t'arrache de mes bras ? où cours-tu ? où fuis-tu , ma toute belle ? toi qui d'un sourire répands la sérénité dans les airs ? Ah ! ma volupté , mon miel , mon petit cœur ! ô toi , qui m'es plus chère que l'or , les diamans & la pourpre : toi , que je préfère non seulement à l'or , aux diamans & à la pourpre ; mais à mon ame , à mon sang ! souviens-toi cependant , je te prie , souviens-toi , ma toute belle , de l'Amour & des chaînes dont Vénus nous a liés l'un à l'autre dès notre enfance ; cette Vénus , hélas ! qui se rit des larmes & des soupirs des amans.

SUR UN PORTRAIT.

N'en doutez point : cette belle que vous voyez n'est qu'une peinture ; mais l'Amour par ses yeux lance la flamme la plus vive :

l'art a donné la parole à ces yeux , & l'a refusé à la langue. Fuyez..... mais il n'est plus tems : vous l'avez vue , le trait est dans votre cœur.

LES SONGES.

O songes trompeurs , combien vous me donnez de plaisirs ! Endymion , que je t'envie le repos que tu goûtes sur les rochers de Latmos : ah ! si le sommeil est vraiment l'image de la mort , la mort l'emporte sur tout ce que l'univers a de plus fortuné ; adieu pour jamais , adieu la vie.

LE NOUVEAU TANTALE.

Tu m'attires & me chasses , tu me cherches & me fuis , tu es tendre & cruelle , tu m'accueilles & me rebutes , tu me tourmentes & tu m'aimes , tu me promets & me refuses , tu m'ôtes & me donnes l'espérance tour-à-tour. O Tantale ! je donnerais la préférence à ton sort sur le mien ; il est dur de supporter la soif au sein de l'onde ; mais il est bien plus dur d'en souffrir toute l'ardeur au milieu du nectar.

PONTANUS.

GIO GIOVIANO PONTANO vit le jour à Cerretto, jadis *Ceretum*, dans l'Ombrie, en 1426 : on le met au rang des poètes & des historiens Latins modernes ; après avoir quitté son pays, où son pere avait été tué dans une sédition, il fixa son séjour à Naples, où ses talens lui attirerent l'amitié des premiers du royaume ; on le donna pour précepteur à Alphonse le jeune, roi d'Arragon, qui l'éleva aux charges de son secrétaire & de conseiller d'état : son caractère dur manqua de lui faire perdre ces places, que la bonté de son roi lui conserva.

Il mourut en 1503, âgé de 78 ans ; l'opinion des critiques, sur son compte, est que ses vers l'emportent de beaucoup sur ses ouvrages en prose ; bien différent en cela d'un autre poète de même nom, de qui on a dit :

... *Pontano demas carmina, major erit.*

Il travaillait avec beaucoup de facilité, son style est naturel, harmonieux, quoique un peu diffus ; défaut qu'il n'a dû qu'à la

rapidité avec laquelle il composait : son imagination était vive , brillante , ornée , & il n'aimait point à travailler de nouveau ce qui était sorti de sa plume , ni à resserrer ses pensées.

Les éditions de ses poésies sont rares , sur-tout celle des Alde , des années 1513 & 1518 , in-8^o.

A F A N N I.

LE pied de Vénus , blanc comme la neige , n'est pas si blanc que toi , Fanni ; & la jambe légère des Graces n'approche point de la blancheur lactée de ta peau ; les cheveux de l'Aurore , son éclat enchanteur , n'ont rien qui t'efface ; Hébé même n'a pas tant d'attraits , les yeux de Léda , la gorge d'Hermione , les joues de Flore , la bouche d'Hélène , doivent te céder la préférence : tes yeux noirs , tu les as dérobes à l'Amour , & l'on dit que c'est ta faute si ce dieu est aveugle ; les Nayades ont moins d'enjouement , & les Graces elles-mêmes s'énoncent par ta bouche ; tes levres distillent une rosée d'ambrosie , & ta douce haleine en répand le parfum délicieux.

Dieux immortels ! volez dans ses bras ;
 mais je vous y préviendrai , & tu m'accuei-
 leras , belle Fanni : je desirer beaucoup ; je
 l'avoue : plutôt aux dieux que tu veuilles seu-
 lement accorder à mes souhaits la faveur de
 toucher ton sein plus blanc que la neige :
 ah ! si je pouvais pénétrer jusqu'à des appas
 plus cachés ; cédez-moi , dieux puissans !
 à ce prix , je vous aurai vaincus.

O trésors précieux trop au-dessus des
 vœux des mortels ! dignes d'être enlevés
 par les dieux , ou d'être consacrés à l'apo-
 théose dans les demeures célestes ! Je
 me meurs versez sur mes tempes une
 eau froide & salutaire , ô poison du désir !
 tu dévores mon cœur.

A SES MAITRESSES.

Doux charmes de mon cœur ! mes seu-
 les délices ! mes muses ! plus belles que le
 sein de Vénus ! plus ravissantes que les yeux
 des nymphes ! de grace , baissez mes lèvres
 amoureuses.

Gellianne , donne-moi mille baisers ,
 donne-m'en autant que Lesbie en prodigua
 jadis à Catulle , & trois cents mille de plus ;
 accorde-

accorde-moi les mêmes plaisirs , tendre Médullienne : objet de mes transports , brûlante Phriné , joins ta bouche à la mienne , livrons-nous de doux combats ; serre moi dans tes bras , entrelace-les à mon cou , imitons les tendres colombes , & que nos baisers surpassent le nombre des étoiles du firmament.

Glyca , plus suave que la liqueur de l'Hybla , si tu me touches seulement du bout du doigt , tu vas me voir mourir de plaisir..... mais mon ame m'échappe.... elle s'envole..... tu me fuis , malheureuse ! tu me fuis , tu cours en même tems à Veline , à Clitie ! insensée ! comment pourras-tu seule habiter en deux corps ? Reviens , étourdie , si Fanni te rencontrait errante , elle te saisirait malgré toi ; victorieuse une fois , elle t'attacherait les ailes ; jamais tu ne pourrais revenir , & tu serais la cause de ma mort.

A B A T H I L L E.

En riant , vous m'avez refusé un baiser , en pleurant , vous me l'avez accordé ; n'êtes-vous donc complaisante que dans la

Tome II.

C

tristesse, sévère que dans la joie ? j'ai trouvé le plaisir au milieu des larmes , la douleur parmi les ris.

O malheureux amans , vous ferez toujours ballotés entre la crainte & l'espérance !

L A R O S E.

O toi , que le souffle du printems fait éclore , Rose ! toi qui es plus tendre que la beauté qui vient de naître , la mere du noir Memnon dispersa sur ta fleur sa douce rosée dans un jardin délicieux ; aux premiers rayons du matin tes feuilles brillent sur leurs branches de l'éclat de la pourpre ; mais dès que Phœbus , guidant lui-même ses coursiers couverts de pierreries , parcourt un ciel enflammé , ta fleur languissante , qui n'a joui qu'un instant de sa gloire , meurt & laisse tomber sa tête affaissée ; bientôt son ornement si fragile , dispersé sur la terre , laisse son calice nu & dépouillé : tu n'es plus , ainsi la beauté ne fleurit qu'au printems de l'âge ; mais sitôt que la vieillisse hideuse se montre , cette bouche vermeille devient pâle ; hélas ! des rides sillonnent la plus belle peau , ces cheveux n'ont plus leur éclat , le front se décolore ,

tes dents blanches jaunissent , une gorge flétrie se fait chercher en vain dans un étroit corset surchargé de diamans ; tu n'entendras plus les soupirs d'un amant désolé , te conjurant de lui ouvrir ta porte , qui ne sera plus ornée des guirlandes de fleurs qu'il y suspendait , quand tu l'avais chassé : mais seule dans un lit glacé , tu y passeras les nuits sans que personne desire de le partager : hélas ! il ne tient qu'à nous de saisir ce doux printems , cette fleur si fragile & si tendre du jeune âge ! c'est après cinq lustres que la vieillesse commence : elle a beau se cacher encore , elle se glisse insensiblement & parvient avec rapidité : ainsi doux soulagement de mes feux , coulons des jours fortunés , & sacrifions pendant toutes les nuits à la déesse des amours ; l'étoile du matin brille toujours trop-tôt.

L'AMANT FORTUNÉ.

Quand Neæra se montre parmi nos danseuses , les Napées quittent les prés & la verdure pour la voir ; que Neæra pince sa guitare , les Dryades & les Oriades accourent au premier son qu'elle rend ; si Neæra

fait entendre sa voix mélodieuse, une foule de Nâïades volent à ses accens : quand toutes ces nymphes dansent en l'honneur des dieux ; c'est Neæra qui dirige leurs mouvemens ; elle chante & danse en même tems : les bois s'éveillent, les rivages retentissent à sa voix, & l'écho de ces bords applaudit & la répète : l'Averne, au fond de ses gouffres obscurs, se plait à l'entendre ; le Gaurus, de sa cime orgueilleuse, disperse autour d'elle les violettes, les roses, les lys, & les tendres fleurs du myrthe & du thym ; les bains aussi ne retentissent que du nom de Neæra.

Dis-moi donc, ami, dis-moi, quel plaisir pour toi ! comme tu dois sentir avec délices ! n'es-tu pas le plus heureux des mortels ? ne te crois-tu pas l'égal des dieux ? quoi ! lorsque parée de la main des Graces, imbibée de tous les parfums de l'ambrosie, n'attachant que sur toi ses yeux doux & tendres, elle se jette voluptueusement dans tes bras ; que tous ses appas te sont prodigués ; que ses levres, sa bouche demi-closée font couler dans tes sens tous les poisons de l'amour ; les dieux

eux-mêmes ne t'enviraient-ils pas ta jouissance ? non , la volupté que te donne Néxra , les dieux ne pourroient pas te la procurer , & tu peux le disputer à la divinité.

LA RECOLTE DE L'AMOUR.

On cueille les roses au printems , les bleds se moissonnent pendant l'été , l'automne voit tomber le raisin sous la serpette du vendangeur , & c'est en hyver que mûrissent les dons heureux du génie. Flore donne les roses , Cérès produit les moissons ; Pomône fournit les raisins , & le génie tire ses productions de son propre sein ; mais un malheureux amant également condamné durant la saison des frimats , & dans les journées brûlantes de la chaleur à mille & mille tourmens , ne recueille que des peines & de la douleur.

C'est donc l'amour , c'est donc Vénus qui produisent les larmes , les soupirs & les plaintes , & Cupidon répand par-tout l'amertume & les soucis ; si quelquefois il cueille des roses , combien aussi ne cueille-t-il pas d'hyacinthes ? & c'est tou-

jours au milieu des buissons , & parmi les épines , qu'il fait sa récolte.

LES CINQ CENTS MAITRESSES.

Quoi ! Pontanus , tu es dans l'habitude d'avoir jusqu'à cinq cents maîtresses , & tu vis maintenant sans amour ! est-ce donc parce que Fanni te fait éprouver quelques rigueurs & que , fiere de sa beauté , elle se montre d'un plus difficile accès ? bon ! il en est tant d'autres moins altieres ! l'amour n'est pas aujourd'hui chose si rare : fais choix d'une belle sensible à ton hommage , qui se donne toute entiere , dont tu sois le bijou chéri : persuade-lui bien sur-tout que tu ne sens plus rien pour Fanni je la vois te répondre « viens , » tu es ma lumiere , ma vie , ma fleur , » mon baïser , mon lys ! tu m'es plus cher » que l'or , que les pierreries ! les roses , » les violettes , l'onix chatoiante ne sont » rien auprès de toi ! mes délices ! mon » amour ! mes plaisirs ! mon cœur ! oui » seul , seul , tu es tout pour moi , & je » te préfere à l'univers entier. »

Que livrée à une douce fureur , elle te

couvre de cinq cents baisers , qu'elle perde la raison , que les yeux égarés , la langue tremblante , elle presse la tienne entre ses lèvres , & reste inanimée suspendue à ton col ! tu diras alors : « ah ! l'amour est » mille fois au-dessus des liqueurs les plus » savoureuses ! il est plus doux que le miel , » plus suave que l'ambrosie ! »

Enfin , je te le répète , c'est trop peu pour toi d'avoir adressé tes soupirs à cinq cents belles ; le nombre n'y fait rien , il n'est d'aucune valeur en amour.

LA DÉCENCE.

Thélezine a rougi ; son front s'est couvert de vermillon & la pourpre s'est épanchée sur ses joues de rose : oui la décence est une divinité , s'il en est une qui commande où regne déjà l'amour : la décence impose des ordres à la beauté & conserve toujours sur elle des droits illimités : la décence donne aux belles un attrait de plus ; leur prête de nouveaux charmes , ennoblit leurs graces : c'est d'elle qu'elles reçoivent tout leur mérite & toute leur gloire : une beauté vénale renonce aux

avantages qu'elle procure : soyez - lui fidelle, Thelezine ; qu'elle réside au fond de votre cœur, & que ce soit la seule divinité à qui il appartienne de vous prescrire des loix.

LA PARURE.

Ornez votre figure , Thelezine ; que votre chevelure charmante soit arrangée avec soin , & que l'art de la parure donne un plus beau lustre à ces joues où brille déjà la fraîcheur de la jeunesse ; embellissez votre gorge , ce sein d'albâtre où se fixent tous les regards ; décorez votre pied léger & mignon ; la parure seule captive les éloges : on se plaît à contempler les champs enrichis par la culture ; la vertu n'est rien sans les agrémens , & la gloire veut être ornée : c'est la parure qui donne un mérite à tout ce qui existe ; les dieux-mêmes aiment à voir le luxe relever la majesté de leurs temples ; les astres n'ont d'éclat que par la lumière vive qui les distingue ; abandonnez à elle-même la simplicité rustique & grossière.

Oui , lumière de ma vie , écoutez-moi

ne dédaignez pas les soins de votre parure ;
& prêtez aux charmes que vous avez reçus
de la nature tous les ornemens que l'art
veut bien encore vous fournir

P A L I N O D I E.

O beautés ravissantes ! négligez donc un
peu plus votre chevelure ; ne la relevez
point avec un art si particulier ; laissez-en
flotter sur vos épaules les boucles éparfes,
& qu'elles se partagent mollement sur vos
tempes ; ne cherchez point à augmenter le
vermillon de vos levres si fines , & ne de-
mandez pas à l'art qu'il fasse étinceler votre
œil voluptueux d'un éclat plus vif. Le seul
ornement qui convient à votre belle bou-
che ; c'est de donner passage à ces traits
charmans , à ces saillies vives que vous
fournissent votre esprit & votre imagina-
tion ; c'est à Vénus seule d'animer vos
regards de tous ses charmes, & aux Graces
de s'exprimer par vos yeux : voulez-vous
orner , à la fois , votre visage & tous vos
traits ? qu'un soupir bien tendre annonce
à votre amant , quand il approche , quelle
est la disposition de votre cœur.

LE SOURIRE.

Ainsi le zéphyr caresse les épis jaunissans, tandis que Syrius brûle nos guérets ; ainsi la rosée rafraîchit les herbes languissantes, quand le lion ardent rugit sur nos campagnes ; de même par son sourire , par sa gaieté , Stella dissipe mes chagrins & adoucit mes peines.

Son sourire est pour moi la rosée ; le zéphyr n'est pas plus doux que le soufle de sa belle bouche : soufle délicieux ! zéphyr rafraichissans ! respirez sur moi , ranimez ma vieillesse. Ah ! Stella , que ton sourire propice répande encore sur moi pendant long-tems d'aussi douces faveurs !

FRANCHINI.

FRANÇOIS FRANCHINI , poëte Latin d'Italie, nâquit à Cosence, en Calabre, dans le seizieme siecle. Il suivit , étant fort jeune, les expéditions militaires de Charles-Quint , se trouva à son entreprise d'Alger & en célébra par de très-beaux vers le malheureux événement. On ne fait point en quelle qualité notre poëte suivoit les drapeaux de l'empereur : il étoit ecclésiastique ; car depuis Paul III le nomma à l'évêché de Massa & ensuite à celui de Populania dans la Toscanne ; il y mourut en 1554.

On a de lui des dialogues dans le goût de Lucien , différentes pièces de poésie & six livres d'épigrammes. Ces ouvrages suffisent pour le mettre au-dessus du commun des poëtes modernes. Il y regne du goût , de la clarté , & le style en est pur & correct.

B O U Q U E T.

JE t'envoie un bouquet composé de différentes fleurs que j'ai moi-même cueillies dans les champs diaprés ; j'ai allié la brune violette à l'éclatante blancheur du lys , & j'ai tempéré l'une & l'autre par la pourpre de la rose ; les perles de la rosée entretiennent leur fraîcheur. Rejette mon offrande , Lucie , dédaigne ces fleurs ; est-il sur la terre d'autres lys , d'autres roses & d'autres violettes que toi ?

L E S Y E U X M A L A D E S.

Le flambeau de l'amour étoit éteint , ses flèches brisées , & la douleur l'accablait. Sa mère le vit en cet état : pourquoi ce désordre , lui dit-elle ? Ah ! répondit l'enfant , ma divine mère , quand je pouvais à mon gré enflammer les mortels & les dieux , c'étoit au feu de deux beaux yeux que j'allumais mon flambeau , & ma main portait des traits assurés ; mais depuis que les yeux de Livie sont la proie d'un mal violent , mes feux sont sans force & mes flèches n'ont plus de vigueur.

L A

LA NOUVELLE FLORE.

Dès l'aurore , avec Hyméra , je parcourais mon jardin : aucune fleur ne s'y était encore épanouie , un sourire s'échappa de sa bouche enchanteresse ; les soucis aussitôt & le thym se dressèrent sur leurs tiges ; le narcisse , les hyacinthes ouvrirent leurs calices rians , & la rose étala la pourpre de ses feuilles odoriférantes.

Si d'un seul sourire Hyméra donne la vie aux fleurs des prairies , le mortel qui reçoit un baiser de sa bouche participe à la divinité.

LE BOUQUET D'HIVER.

Qu'au milieu de l'hiver je te donne des violettes & des roses , cela te surprend , c'est une nouveauté pour toi , n'en sois point étonnée , Lucie ; les violettes , les roses fleurissent dans le Latium au tems de la froidure ; est-il nouveau , est-il surprenant de voir en toute saison fleurir sur ton teint les lys & les roses.

LA CRAINTE DES DÉESSES.

Junon & la déesse qui nâquit du cerveau de Jupiter , voyant tous les charmes d'Hyméra ; cachons - nous , dirent-elles ; on connaît le jugement de Pâris ! être une seconde fois vaincues , la honte serait bien plus grande.

V É N U S - H Y M E R A .

Qu'elle soit assise , qu'elle marche , qu'elle parle , Hyméra n'est jamais sans les Graces & les Amours ; mais quand son ame s'épanouit , quand elle se livre en riant à toute sa gaité , ce sont les Graces elles-mêmes , c'est Vénus qui rit.

L A B E L L E V O I X .

Lorsqu'Euphémie fait entendre ses accens enchanteurs , qu'elle ajoute un charme particulier aux chansons qu'elle répète , Phœbus suspend la course de ses chevaux , & du milieu de l'Olympe , admirant les éclats de sa voix harmonieuse , il s'écrie : cédez-lui , cygnes du Méandre ? Philomele , cede-lui ? & vous , Muses accordez lui la victoire ; Euphémie , ta voix divine l'em-

porte sur le ramage des oiseaux , & elle n'a point d'égale parmi les déesses.

LE POUVOIR DES LARMES.

Je l'avais juré que je ne reverrais plus ma perfide , que tous mes feux étaient éteints ; elle se montre , elle est pâle , plongée dans la douleur , accablée de tristesse , les yeux mouillés de larmes cruel amour ! je brûlais je voulais la perdre , & ce fut elle qui me perdit ; je devins la victime de ses gémissemens & de ses pleurs , je séchais ses larmes par mes baisers je tombai dans son sein ; & ce fut ma perte.

L'ILLUSION.

J'étais nu , & ferré dans ses bras plus blancs que la neige , je recevais de ma Lucie les baisers les plus tendres ; je respirais à peine , enchanté de mon bonheur & contemplant ses graces , sa beauté ; je me figurai que c'était Vénus même qui me comblait de délices , & dans mon transport , je m'écriais : cède-moi la victoire , Adonis ! & toi , pere d'Énée , ton destin n'a rien de comparable à ma félicité.

D ij

LE BERGER DILIGENT.

Dès le matin , un Berger quittant l'herbe sur laquelle il s'était reposé , pressait ainsi les pas de ses brebis : avancez , troupeau lâche & tardif , Phœbus est déjà parvenu au haut de sa course , sa lumière dore les champs arides , & vous errez lentement dans la plaine , vous ne songez donc pas que je vais rejoindre ce que j'aime ; marchez aussi vite que moi , ou je vous laisserai sans guide , & vous deviendrez bientôt la proie des loups,

L A M P R I D E.

BENEDETTO LAMPRIDIO , célèbre poëte Grec & Latin vit le jour à Crémone, à la fin du quinzieme siecle ; il enseigna à Rome & à Padoue les langues gréque & latine avec succès ; & devint ensuite précepteur de Frédéric de Gonzague , duc de Mantoue , qu'il suivit en cette ville : il n'avait pas dans l'esprit assez d'élévation pour monter à la sublimité du génie de Pindare , qu'il a voulu imiter dans ses odes : on y trouve cependant du feu & de l'enthousiasme ; ses épigrammes & ses autres poésies sont remplies de verve & d'agrémens : il mourut en 1540. Différent des gens à talent médiocre , il était d'une timidité si singuliere , que ses amis ne purent jamais le déterminer à parler en public.

Ses ouvrages ont été imprimés plusieurs fois , en Italie , dans le seizieme siecle ; & l'on trouve un grand nombre de ses vers dans les *Délices des Poëtes Latins d'Italie* , de J. M. Toscano , & dans l'*Hortus Amorum*.

L'ERREUR DE L'AMOUR.

POURQUOI Vénus bat-elle son fils ? — Il a perdu son arc : — son arc ! Qui le lui a pris ? — C'est Flavie , l'ornement de la Toscane. — Comment cela ? Elle le lui a demandé , il l'a donné ; trompé par l'éclat de ses attraits , il avait cru le remettre à sa mère.

L'AMANT DOCILE.

Cléon mon ami m'invite , ô ma toute belle ! à passer deux jours à la campagne avec lui : il ne cesse , ce cher camarade , de me faire les plus vives instances. Me le permets-tu ? ordonne-tu le contraire ? ma volonté dépend uniquement de la tienne . . . tu sembles interdite ! . . . tu changes de couleur ! . . . ton visage n'est plus le même ! . . . Ah ! mes amours , mes délices ! ma seule volupté ! pourquoi donc te fâcher ? ai-je jamais voulu quelque chose contre ton gré ? je remercierai Cléon mon ami ; je ne le préférerai point à toi.

Allons , ma Rosalie , dépose ta colere , je t'en supplie . . . quoi ! tes regards se

détournent de moi ! ta bouche est fermée à ton amant ! tu veux me boudier . . . non , ne me dis rien de désobligeant : je t'aime , je trouve toujours mille charmes à t'adorer ; je meurs si tu me fais un seul mot de reproche : tais - toi . . . n'ouvre point ta bouche ; il est trop dur d'essuyer une querelle qu'on ne mérite pas : si j'avois eu le malheur de concevoir un projet qui pût te contrarier , tu me verrais aussi-tôt tomber aux pieds de ma Vénus . . . malheureux que je suis ! je me meurs ; mais , écoute : je n'ai point eu l'idée de partir sans ta permission ; tu me la refuses , je souscris à tes ordres sans murmure : ce qui te plaît sera toujours ma plus grande félicité. Daignes , ma Rosalie , daignes recevoir mon hommage accordes - moi un baiser tu as ma vie , mon miel !..... adieu , Cléon ; ma maîtresse me retient dans ses bras ; elle me serre contre son cœur : le lierre ne peut plus se détacher du laurier auquel il s'entrelace.

LES DEUX STROZZA.

TITO VESPAZIANO STROZZA , poëte Latin & Italien , était de Ferrare , où il naquit en 1420 ou environ : il s'adonna dès sa plus tendre jeunesse à la poésie , se distingua de la foule des poëtes du tems , & mourut dans sa quatre-vingtième année , au commencement du seizième siècle. Il avait été précepteur d'Hercule d'Est , marquis de Ferrare. Tous les gens de lettres le regardaient comme leur Mécènes.

Hercule Strozza , son fils , cultiva la poésie avec autant & même plus d'applaudissemens que son pere. Il ne prolongea pas sa carrière autant que lui , car il fut assassiné par un rival en 1508.

On trouve les vers latins des deux Ferrarois , réunis dans un seul volume dont il existe une édition fort rare , faite à Venise , chez les Aldes , en 1513 ; & leurs pieces italiennes sont éparées dans les différens recueils de vers de cette nation.

C'est sur-tout dans le genre élégiaque qu'ils ont excellé. Les épigrammes du fils

ne sont pas sans mérite ; & l'on range avec justice ces deux hommes parmi les poètes célèbres de l'Italie.

LE SOMMEIL DE L'AMOUR.

L'AMOUR dormait par hasard sous un des arbres consacrés à sa mere ; il avoit quitté ses armes. Diane apperçut l'enfant , & ne le vit point d'un œil favorable : un souvenir odieux se renouvella dans son ame : d'abord elle essaya d'éteindre son flambeau , de briser ses traits ; mais les destinées avaient rendu ce dessein impossible. Les nymphes tâchent d'enchaîner le dormeur , & la déesse veut lui arracher ses ailes : le petit dieu s'éveille & pleure amèrement ; Cythérée l'entend , & court à sa voix ; Mars vole à son secours ; Phœbus & Pallas s'unissent à Diane & menacent. Si Jupiter ne se fût hâté de terminer ce funeste débat , l'affaire aurait eu des conséquences très-graves : divinités , dit-il , ôtez les chaînes de cet enfant , & cessez ces fatales querelles : chaque dieu doit ici s'acquitter de son emploi.

TITE STROZZA.

L A V U E.

C'est un malheur de ne t'avoir pas vu ;
 mais qui te voit un moment , court risque
 de mourir mille fois. O prodige ! j'éprouve
 depuis tant d'années un sort si doux ,
 & je ne me lasse pas d'en jouir ; je vis , je
 meurs , & je n'hésiterai pas de souffrir
 mille morts pour te voir un seul instant.

LE MÊME.

T O M B E A U.

O vous qui lisez ceci , lisez à voix basse ,
 & prenez garde de troubler par le moindre
 bruit la nymphe qui repose sous cette tombe.
 Il y a tout lieu de croire que Philliroé vit
 encore , & qu'elle ne fait que goûter ici un
 sommeil paisible ; car elle était digne de
 jouir de l'immortalité.

LE MÊME.

L A R O S E,

Rose , d'où te vient cette couleur qu'au-
 cun art ne peut imiter ? qui produit
 ton odeur ? pourquoi possèdes-tu tant de
 graces ? celle à qui tu dois le jour t'a-t-
 elle élevé près des rives de Pouzol , de

Pæstum ou sur l'Hybla ? es-tu sortie des vallées fleuries de l'odoriférant Enna , ou du terrain fertile de l'Æbalie ? Chypre , la Crète , le Timolus de Cilicie , ou l'Arabie si féconde en parfums t'ont-ils vu naître ? Nausicaé t'a-t-elle accueillie dans les Jardins de son pere ? est-ce au sang de Cythérée que tu dois ta couleur ? non , ton destin est plus beau : cueillie par la main de ma maîtresse , tu montes au faite des honneurs ; elle t'a donné des baisers de ses levres embaumées , & t'a dit : Rose , jouis par moi de tous ces attributs précieux.

LE MÊME.

LAURE ET L'AMOUR.

L'amour vit Laure , la prit pour sa mere & lui donna des baisers , baisers qui portaient en même tems le miel & le poison : il brûle , il se sent tout en feu , il en ignore la cause , & croit que son carquois renferme quelque charme : il examine ses traits ; tous se trouvent en bon état. Ah ! méchante maman , dit-il , vous vous êtes vengée par un seul coup de tous mes feux !

HERCULE STROZZA.

LES QUERELLES.

Une querelle succede si rapidement à mes plaisirs avec toi , & les plaisirs reviennent si vîte après une querelle , que je crains toujours plus , ô ma Cécile ! la sérénité de ton front , que le nuage qui se forme sur tes traits lorsque tu es fâchée. Mon cœur toutmenté conçoit en effet l'espoir de la paix au milieu des éclats de ta colere ; & du sein de la tranquillité , il redoute toujours les funestes effets d'une nouvelle tempête.

LE MÊME.

TOUTES DEUX.

Laquelle aime-je mieux de Napé ou de Neæra ? Napé m'est bien chere, Neæra ne me l'est pas moins ; je les adore toutes deux , & chacune d'elle a pour moi le même amour ; l'une & l'autre possède en même tems mes vœux & mon hommage ; celle-ci fait le bonheur de mes jours, & mon destin dépend de sa rivale : je puis également ma vie dans leur ame, & toutes deux sont les mêmes pour moi. Donne-moi mille baisers , Neæra ; Napé

va

va m'en prodiguer mille autres ; & toutes les faveurs que m'accorde Napé , Nezra s'empressera de m'en gratifier aussi.

LE MÊME.

A L C I A T.

ANDREA ALCIATO , né au village d'Alzato dans le territoire de Milan , se distingua dans les lettres , & plus encore dans la jurisprudence. Ses talens pour la science du droit , mis au jour pour la première fois à Avignon , lui concilierent l'estime des rois de l'Europe , qui se le disputèrent.

François I^{er} , le restaurateur des lettres , l'appella à Bourges , & l'honora de sa présence aux leçons qu'il y donnait : après un séjour de cinq ans en France , Charles-Quint l'engagea à repasser en Italie , lui donna une chaire en l'université de Pavie , & le nomma sénateur de Milan.

Ce savant homme joignit à ses connaissances en droit une aptitude singulière pour la poésie , & un goût excellent. On peut dire que les Muses elles-mêmes lui dictè-

rent ses emblèmes , où la morale se trouve embellie par la douceur , la pureté & l'élégance du style , jointes à la force & à la vérité des pensées : cet ouvrage a été commenté & traduit dans presque toutes les langues de l'Europe.

Alciat mourut au mois de janvier 1550,, âgé de près de cinquante-huit ans.

LA DOUBLE MÉPRISE.

L'AMOUR & la mort voyageaient de compagnie : la mort était armée de son carquois , l'Amour avait aussi ses traits ; ils s'arrêterent & couchèrent une nuit ensemble dans le même endroit ; l'un & l'autre étaient aveugles ; sans y faire attention , ils échangerent mutuellement leurs armes : la mort prit les traits dorés de l'Amour , & celui-ci les flèches d'ivoire de sa compagne. Qu'arrive-t-il ? Un vieillard , prêt à descendre aux sombres bords , aime & couronne de fleurs son front chauve ; & moi , que l'Amour a frappé du trait qu'il a changé , je me meurs , je succombe aux

coups du sort : épargne-moi divin enfant :
 ô mort ! tu tiens les traits vainqueurs : fais
 que j'aime & que le vieillard soit la proie
 de l'Achéron !

PORTRAIT DE L'AMOUR.

Les poètes ont , mes belles dames , expliqué dans des vers charmans les attributs de l'Amour , ils l'ont peint enfant , nu , aveugle ; ils lui ont donné des ailes & des flèches , dont il frappe également tout l'univers ; & ils ont attaché un bandeau sur ses yeux : n'ont-ils point exagéré , & ce portrait convient-il bien à un dieu ? quoi ! celui à qui tout est soumis , qui dispose de toutes les richesses de la terre , n'aurait pas de quoi couvrir sa nudité ? Comment en cet état , peut-il franchir les sommets des montagnes , affronter les neiges & les frimats , braver le souffle de Borée , & parcourir les champs endurcis par la glace ? c'est un enfant ; mais cet enfant est aussi vieux que Nestor , si vous en croyez les champs sublimes du vieillard d'Ascrée , les enfans sont frivoles , inconstans ; celui-ci est obstiné , & ne quitte jamais sans vio-

lence un cœur dont il s'est une fois emparé : il porte des flèches, un carquois ; inutile fardeau ! un si faible enfant peut-il courber un arc ? de quoi lui servent ses ailes ? il ne s'amuse pas à lancer ses traits aux oiseaux ; attaché à la terre , ce n'est qu'aux hommes qu'il fait de mortelles blessures ; & stable comme la pierre , il ne sort point de l'endroit qu'il occupe : s'il est aveugle , pourquoi couvrir d'un bandeau ses yeux sans lumière ? cet inutile ornement épaissira-t-il le voile qui les obscurcit ? Qui pourrait soupçonner son adresse à lancer des traits , s'il est privé de la vue ? ses armes sont sûres , on le fait ; mais les coups que porte un aveugle ne doivent pas être bien à craindre ; on le dit tout de feu , & qu'il verse sa flamme dans les cœurs ; & comment existe-t-il encore ? n'est-ce pas le propre du feu de se consumer lui-même ? sa flamme , d'ailleurs , aurait du s'éteindre dans les ondes , où elle a été dévorer jusqu'aux tendres Naiades.

Non , ne soyez point dupes de ces fables : écoutez-moi , belles dames , vous allez voir , par ces vers ce que c'est que l'Amour.

C'est un tourment délicieux qui naît &

s'accroît dans la mollesse ; les soucis , les peines qu'il endure ne lui causent aucun mal , & l'espérance l'allaitte dès le berceau ; mais un piège secret se cache en lui sous les plus belles apparences , & la volupté qui le suit n'est jamais sans amertume : sa devise est le fruit de la grenade , dans un champ de couleur noire.

J U N I U S.

FLAVIO GIUNIO vivait dans le seizième siècle à Andria , ville d'Italie , au royaume de Naples , où il avait pris naissance.

Il a publié un recueil de poésies très-agréables , sous le titre de *Centum Veneres five Lepores*. Les cent pièces dont il est composé roulent toutes sur des sujets galans , & sont remplies de graces & de pensées riantes & ingénieuses : ce livre fut imprimé à Florence , en 1603 , in-4°. , aux dépens de l'académie d'*Egli uniti* ; cette édition magnifique a été remplacée depuis par une autre moins somptueuse , qui se fit à Hambourg , in-8°. en 1714.

L A B E A U T É N' A P A S
B E S O I N D' A R M E S.

CUPIDON & Minda se disposaient l'un & l'autre à décider, dans un combat singulier, à qui des deux appartiendrait l'empire du monde : l'enfant est armé de ses traits ; la jeune fille a les mains nues : l'Amour courbe son arc ; Minda lui oppose celui de ses sourcils : l'un agite deux flambeaux ; l'autre fait briller deux yeux charmans ; le dieu tente de l'envelopper dans ses liens, la belle l'enlace dans les tresses de ses cheveux : la victoire est à vous, adorable Minda ; & votre triomphe est d'autant plus glorieux, qu'il est plus honteux à votre ennemi de s'être laissé vaincre les armes à la main, tandis que vous étiez désarmée.

L' A M O U R.

En voulant apprécier l'amour, je me trouve opposé à moi-même, & je ne puis dire s'il est bon ou mauvais ; s'il est bon, pourquoi fait-il des blessures mortelles ? s'il est mauvais, pourquoi le feu dont il

brûle est-il si doux ? si c'est malgré moi que je ressens sa flamme , que me servira-t-il de m'en plaindre ? si je consens à en éprouver l'ardeur , c'est en vain que ma voix fait entendre des reproches superflus.

JANUS DOUZA.

JEAN VANDER-DOES le fils était né à Noortwick , dont son pere était seigneur en 1570 : il a fait des vers latins , & d'autres en langue hollandaise ; le nombre de pieces que nous possédons de ce jeune homme , donne une idée avantageuse de son esprit.

Outre la poésie , il s'adonna aux mathématiques & à la philosophie , sciences dans lesquelles il eut des succès : il occupa quelque tems la place de garde de la bibliothèque de Leyde : sa réputation aurait surpassé celle de son pere , s'il avait assez vécu pour multiplier ses ouvrages. Ses poésies forment un petit recueil , mais on y remarque une grace & une délicatesse qui les rendent recommandables : cependant les annales de Hollande sont autant son ouvrage que celui de son pere , & nous lui

devons des notes savantes sur plusieurs auteurs de l'antiquité : une mort prématurée l'enleva , au retour d'un long voyage , à l'âge de vingt-six ans , en 1597 : tous les gens de lettres de ce tems , qui regretaient sa perte , couvrirent sa tombe de fleurs & d'éloges funebres.

LA GUIRLANDE.

Battile , à peine ai-je touché la guirlande que tu m'as envoyée , que tous les feux du Vésuve & de l'Ætna sont entrés dans mon cœur.

Épargne-moi , de grace , Battile ; épargne-moi ; ma mort ne peut être un triomphe pour toi : si tu refuses de me ménager , ménages au moins ces fleurs qui déjà s'épanchent & languissent sur ma tête ; mes larmes sont vaines , elles se répandent comme un fleuve autour de mon visage , & semblables à la liqueur produite par l'arbre de Pallas , elles augmentent l'incendie.

Eh bien ! si tu veux me rendre , & à tes fleurs , notre vigueur ancienne , embrase-toi d'un feu pareil ; alors une flamme plus puissante absorbera celle qui me consume.

L'AMOUR COMPLAISANT.

Que je cherche le repos , que je prenne le frais sous un arbre , je ne suis jamais seul , & l'Amour m'évente par l'agitation de ses ailes : si je chante quelques couplets , l'Amour chante & les prononce avant moi : si je pleure , si mes sanglots douloureux s'échappent dans les airs , il pleure aussi , & mêle ses gémissemens aux miens : je veux panser mes blessures ; il les lave par ses larmes , & les essuie avec les plumes de ses ailes : si je me complais aux peines que j'endure , il s'amuse à me piquer de ses flèches & à redoubler la flamme qui me dévore : me voit-il marcher dans les ténèbres , son flambeau à la main , il éclaire mes pas , & les dirige avec bonté , s'il me sent disposé à m'égarer ; que je vole aux combats , il m'arme de ma cuirasse , place mon casque , & me ceint mon épée : veux-je voguer sur la mer , ses ailes me servent de voile , & c'est lui-même qui trace ma route sur l'onde , où sa mere est née : ainsi toujours il m'accompagne , par-tout il est avec moi , afin que mon amour si bien entretenu dure éternellement.

LA LUMIERE ET LES TÉNÉBRES.

Pourquoi , toutes les fois que tu parais à mes regards pendant le jour , lumiere de ma vie , une nuit obscure couvre-t-elle aussitôt mes yeux , & pourquoi , dans les ténèbres de la nuit , quand je te vois , cette nuit me semble-t-elle plus claire qu'un beau jour ? Tels étoient mes discours ; mais l'enfant ailé qui m'entendit , me souriant avec bonté , me parla en ces termes : les rayons qui s'élancent du front de ta maîtresse , aussi brillant que le disque du soleil , blessent comme cet astre , & offusquent les yeux pendant le jour ; mais lorsqu'éclairant seul l'univers , ton Hyella paraît en l'absence du dieu de la lumiere , alors elle dissipe les voiles épaisses de la nuit.

O toi , qui seule peut intervertir les loix de la nature , fais toujours pour moi la nuit en plein jour & le jour pendant la nuit !

L E S F E U X.

Jupiter , précipite sur moi la neige & la flamme ! que la foudre en éclats tombe sur ma tête ! brûlé de tous les feux que l'Amour allume dans mon cœur , les tiens ne peuvent plus me faire aucun mal.

PAUL MÉLISSE.

CE fut le vingt décembre 1539 , à Melrichstat , en Franconi , que Paul Melissus Schédius prit naissance. Ce poète latin , un des plus beaux esprits de l'Allemagne , obtint à vingt-cinq ans la couronne de laurier poétique , qui lui fut décerné à Vienne , en Autriche. Il fut élevé ensuite en Italie aux dignités de Comte Palatin & de Citoyen Romain. Les empereurs Ferdinand I , & Maximilien II l'honorèrent d'une estime particulière : plusieurs savans lui rendirent , & à ses vers , les plus brillans hommages. Ils excellent en effet par une douceur , un naturel & une élégance qui lui sont propres ; qualités rares parmi les poètes d'Allemagne. Il a fait aussi quelques vers dans la langue de son pays.

En 1586 , on lui confia le soin de la bibliothèque palatine d'Heidelberg , où il mourut en 1602 , au mois de février , âgé d'un peu plus de soixante-un ans.

L Æ L I A.

LÆLIA est si belle , que tous ses efforts ne pourraient pas lui donner plus d'attraits. N'en soyez plus surpris , mon cher Sopire ; celle que vous voyez n'est point Lælia , c'est Vénus échappée de l'isle de Chypre que Mars a conquise ; la déesse a voulu se cacher sous les traits d'une mortelle ; mais ses yeux & sa figure l'ont trahi.

LES SOUPIRS DE ROSETTE.

D'où vient , lumière de ma vie , que tu soupîres si souvent ? à qui s'adressent ces élans multipliés ? je faisais ces questions à ma maîtresse : ignores-tu , me répondit-elle, que ces soupîrs échappés de mon cœur ont leur refuge dans le tien ?

L E P R I N T E M S.

Quand jouirai-je de tous tes charmes , ô ma chere Rosine ? quand pourrai-je , enfin, ma toute belle, t'associer à ma couche ? tout fleurit , & je sèche ; nous sommes dans la saison où la nature se renouvelle , & il n'est point

point de printems pour moi ; vois comme les roses que Flore fait naître dans les jardins , sont belles & tendres , & combien les lys se multiplient dans nos prairies ! Hélas ! parmi ces roses , parmi ces lys , il n'éclôt rien pour moi ! ô fort déplorable ! les bergers cueillent les fleurs , & pas une d'elles ne m'ouvre son calice odorant ! ô Flore ! c'est ta faute ; mere prodigue à tous les autres , ai-je tort de me plaindre si tu n'es qu'une marâtre avare envers moi ?

LE SOLEIL ET ROSINE.

Pourquoi , lorsque Rosine est assise au soleil , brillant de tous ses feux , couvre-t-elle sa chevelure parfumée des plus douces odeurs , & son visage charmant d'un chapeau qui l'ombrage ? pourquoi te refuse-t-elle , ô Phœbus ! l'aspect de ses yeux si beaux ? hélas ! tes rayons , dieu du jour , feraient anéantis sans le soin qu'elle prend de voiler les siens.

LA PERFECTION.

Tous les agrémens qui distinguent les Graces , tout ce que les Nymphes ont de

charmant , tous les talens de Minerve , cet attrait séduisant & pur de la belle Cytherée, la gloire dont les Muses font leur partage, la candeur & la modestie de Vesta, tout enfin ce qui mérite de l'amour & des éloges, heureux Melisse, ne le cherche point ailleurs que dans ton Euphrosine. Elle réunit seule en elle tout ce qui pare la vertu , & tout le bien qui regne sur la terre ; seule elle renferme mille trésors ; & pour désigner ce qu'il y a de plus parfait, il ne faut que nommer Euphrosine.

BEAUTÉ NATURELLE.

Je t'ai vue le matin , je t'ai revue le soir, la nuit , en plein-midi , & toujours également belle ; ton teint ressemble à cette couleur purpurine qui se peint sur une onde tranquille aux premiers rayons d'une aurore pure ; on ne te voit jamais changer ; tu ne connais pas l'art étranger du fard , des pomades ou de ces poudres mélangées sur le porphyre : l'exemple des beautés de l'Hespérie, qui promettent sur leurs joues & sur leurs levres un pinceau imposteur, ne peut rien sur toi ; & tu prouves en

effet combien l'art est en tout point inférieur à la nature.

B U C H A N A N.

GEORGES BUCHANAN, poète & historien latin, nâquit en 1506 à Killene, village de la province de Lenox, en Ecosse, au mois de février. Il n'est point de littérateur qui ait essuyé plus de traverses & de tracasseries que lui, il les dut sans doute à l'inquiétude naturelle de son esprit remuant & disposé à la satire.

Il mena continuellement une vie errante & vagabonde, quitta l'Ecosse, sa patrie, vint en France, parcourut le Portugal & l'Angleterre, & ne put se fixer dans aucun endroit. Il fallait qu'il eût été partagé par la nature d'un génie bien supérieur, pour avoir, au sein de ses disgraces, excellé, comme il l'a fait, dans ses ouvrages, & sur-tout en poésie où il a surpassé tous les modernes qui l'avaient précédé, & n'a point été effacé depuis.

L'ouvrage qui lui a attiré le plus de ré-

putation , est sa traduction en vers des psaumes de David , la meilleure qui ait été faite ; de laquelle Bourbon , le jeune, poète célèbre , disait qu'il préférerait de l'avoir composée à être Archevêque de Paris.

Ses satyres contre les moines sont écrites d'un style âcre & avec une verve prodigieuse. Elles furent la principale cause des malheurs qu'il essuya. Il y a beaucoup d'élévation dans ses Odes , de délicatesse dans ses Endécasyllabes ; & en général , il mérite , à tous égards , les louanges qu'il a reçues des littérateurs qui savent ne pas juger un poète au tribunal de leurs préjugés.

Il mourut , ennuyé de la vie , au mois de septembre 1582.

LE CONTRASTE.

QUAND tu me donnes des baisers ,
Néara , je bois le nectar & l'ambrosie ;
je crois être monté au rang des Dieux ,
au-dessus même de la divinité , s'il existe
un être qui les surpasse , ou qui jouisse
d'une félicité plus parfaite.

Mais ce nectar délicieux que je puisé
sur tes levres , porte avec lui un poison
caché , qui , du faite de ma béatitude ,
me précipite dans les gouffres du styx , me
plonge dans les abîmes du tartare , & plus
loin encore , s'il subsiste quelque chose
au-delà.

Aussi-tôt mon cœur , mon sang , mes
veines , mes entrailles en sentent l'impres-
sion secrete ; mes membres s'affaiblissent ,
un feu dévorant brûle mes sens , le poison
circule dans mes nerfs ; & mon ame est
tellement affectée , que ce même poison
lui semble plus doux que le nectar , la
mort préférable à la vie , les tourmens à
la tranquillité , le délire à la paix , la ma-
ladie à la santé.

L'EFFET DES BAISERS.

Telles , aux chaleurs du soleil , on voit les feuilles du lys cueilli par une main virgine , mourir & tomber ; ainsi , Neara , depuis que les rayons de tes yeux ont frappé mon cœur , un feu lent & secret me dessèche ; mais du moment où mon ombre faible & languissante a reçu des baisers de tes levres de rose , où j'ai senti ton cœur palpiter sous la main du desir , mes esprits se sont ranimés , ma vigueur a reparu. Ainsi l'herbe fanée se relève , lorsqu'une pluie bienfaisante vient humecter le sein de la terre.

Puis donc que tes baisers peuvent guérir le mal que me font tes yeux : fais-moi mourir , anéantis-moi , j'y consens ; mais quand tu me verras expirer , donne-moi des baisers : pour goûter souvent une vie si douce , je consens de recevoir souvent le trépas.

L E C H E V E U.

J'étais libre , quand Neara lança sur mon cœur indifférent les traits qui partent de ses yeux : arrachant ensuite de sa tête

un de ses chevenx d'or , elle m'en lia les mains : je me mis à rire , je l'avoue , de ce jeu puérile , & je ne tins aucun compte d'un lien si facile à rompre ; mais ayant vu combien mes efforts pour m'en dégager étaient vains , me sentant pris comme dans des entraves d'airain , je n'eus plus qu'à gémir de mon malheur.

Oui , un seul cheveu de ma maîtresse est pour moi la chaîne la plus dure , & c'est par lui qu'elle exerce sur moi le plus formidable empire.

L' A M O U R.

Quel est cet enfant ailé ? l'Amour : —
 son pere ? le feu d'un bel œil : — dans
 quelle saison est-il né ? au printems ? —
 où vit-il le jour ? dans un cœur généreux :
 — qui l'a nourri ? la jeunesse dans sa pre-
 miere fleur : — quels alimens lui don-
 na-t-on ? tous les charmes , tous les attraits
 d'un visage séduisant : — quelle est sa
 fociété ? la légéreté , les loisirs , le luxe ,
 les richesses : — pourquoi cet enfant se
 complait-il à des querelles ? un desir insa-
 tiable , une crainte constante en sont la

cause : — craint-il la mort ? non : — pourquoi ? l'heure qui s'écoule le voit mourir & renaître à chaque moment.

L'AMOUR TROP VAGUE.

Tu aimes tout le monde , Phillis , & personne ne t'aime : tu m'en parais surprise ! si tu n'as point d'amans , c'est que , sans distinction , tu reçois tous ceux qui soupirent pour toi : — je vais donc les haïr tous : — tu ne m'entends pas : je ne t'engage point à haïr , & je ne te défends pas d'aimer : à qui veux-tu donc que je m'attache ? — ne haïs personne , Phillis , mais , si tu veux être aimée , ne reçois jamais que les vœux d'un seul amant.

B É Z E.

VEZELAI , en Bourgogne , vit naître , le vingt-quatre juin 1519, Théodore de Bèze, poète Français & Latin, & théologien controversiste. Cet homme fameux avait dans l'esprit & sur la figure tout ce qu'il fallait pour se produire avec avantage sur le théâtre du monde. La poésie l'occupait dans sa jeunesse , & l'amusa encore sur la fin de sa vie. La nature l'avait destiné à jouer un rôle sur la terre , & la réforme donna l'effort à son génie , en lui fournissant l'occasion de déployer de grands talens : peut-être en eût-il fait un autre usage , si une carrière différente eût également présenté à son ambition des appas aussi flatteurs. Il fut une des plus fermes colonnes du parti calviniste , & l'oracle de sa secte. Ses ouvrages de controverse sont en grand nombre , & peuvent avoir du crédit parmi les protestans ; mais ce sont ses vers qui le rendent cher à la république des lettres.

Un critique moderne (1), connu par sa partialité, veut arracher à Bèze le laurier poétique & le bannir, ainsi que Muret, de la compagnie des auteurs célèbres qui composent la collection des Barbou. On sent que cette injuste prescription n'est due qu'au masque fanatique qu'a pris cet écrivain, qui, comme Baillet, ne veut pas qu'un poète ait du mérite, s'il n'est dévot ou tout du moins orthodoxe. Suivant cette espèce de critiques, Socrate & Platon n'ont ni mérite ni vertus, parce qu'ils n'étaient pas chrétiens.

Bèze, très-justement reconnu pour un poète agréable & facile, plein de feu & d'enjouement, mourut à l'âge de quatre-vingt-six ans, en 1605.

Avant la jolie édition de ses *Juvenilia*, publiée chez Barbou en 1757, avec ceux de Muret, & les vers de Jean Second & de Bonnefons, ce livre était rare ; il y en

(1) V. les Trois Siècles Litter., art. Bèze, premier vol.

avait eu cependant plusieurs éditions , & entre autres une de Paris en 1548 , la même année que Bèze quitta l'église romaine pour embrasser le calvinisme ; une autre sans date , la plus rare de toutes ; & une troisième de 1599 , plus ample que les précédentes , & revue par Bèze lui-même , dans sa vieillesse. Jacques Stoer , Libraire Hollandais , en publia encore une en 1614 , in-16 , qui renferme toutes les poésies de cet auteur , à l'exception des *Juvenilia* , parmi lesquelles il y en a un grand nombre contre l'église de Rome. Ce livre est à l'index.

LE BAISER DE CANDIDE.

TENDRES rosées dont Vénus se plaît à rafraîchir ses corbeilles de roses , douce liqueur , qui , séparée du roseau qui vous produit , enrichissez nos tables des entremets les plus succulens ; & vous , charme de nos yeux , miel , baume céleste , fruit de l'adresse des abeilles , j'ai sucé , j'ai savouré tous vos trésors , & plus encore , s'il existe au monde quelque chose de plus délicieux que vous,

C'est la nuit dernière, en songeant que je tenais Candide dans mes bras, que j'ai éprouvé ce bonheur.

Oui, quand je pressais les lèvres de ma maîtresse plus fraîches que le printems, roses, roseaux, rayons de miel, je vous dédaignais également.

Hélas ! malheureux, qui m'a privé de ce sommeil charmant ? qui m'a dérobé des plaisirs si doux ? ah Vénus ! puisque tu m'empêches de réaliser ma jouissance, au moins laisse-moi rêver toujours.

L' A G R A F F E.

Agraffe, méchante agraffe, toi qui serres la poitrine de ma maîtresse, toi qui retiens dans une prison obscure ce sein de neige, ces deux globes éclatans qui me brûlent de mille feux ; cruelle agraffe, de grace, cesse d'envier à un malheureux, de voiler à mes yeux désolés ces trésors enchanteurs.

Quelle faute a commise cette poitrine plus blanche que la neige ? de quel crime est-il coupable, ce sein d'albâtre, pour mériter des fers, une prison ? vois, je

te prie , vois quels efforts il fait ; vois comme par leurs mouvemens précipités , ces deux globes attestent les regrets qu'ils éprouvent de s'y sentir enfermés : ne crains-tu pas qu'une chaleur trop concentrée ne fasse liquéfier cette neige ? maudite agraffe , tu t'obstines à resserrer les liens qui l'attachent ; tu ne veux point me rendre mes richesses , mes trésors , tout mon bien ? Vénus elle-même va t'y contraindre : tu fais bien scélérate que tu o'as dernièrement la blesser dans les bras du dieu Mars.

Oui , Cythérée va te forcer de te livrer à mes regards , d'abandonner à mes mains ce trésor que ta méchanceté jalouse me dérobaît : alors , petite agraffe , méprisable agraffe , gardienne orgueilleuse du sein de ma maîtresse , tu croupiras , oubliée dans la fange.

L E P I E D.

Pied qui soutiens ces deux colonnes , de la volonté desquels dépend le repos ou le mouvement de Candide , de cette Candide qui tient dans ses yeux , qui porte

sur son sein toutes les délices de Bèze; pied si blanc de Candide , pied charmant , pied mignon, qui conduisais ma maîtresse auprès de moi ; pourquoi me l'as-tu enlevée ? ne devais-tu pas au moins m'avertir de son départ ? j'aurais essayé de la retenir à force de prières , ou mon pied l'aurait accompagné dans son voyage.

Méchant frippon ! quel mal te souhaiterai-je ? qu'une goutte opiniâtre brise toutes tes os , qu'un gravier mal-faisant t'incommode au point qu'il ne te prenne plus envie de t'éloigner ; mais , cruel , tu ne fais pas souffrir sans moi : non , je ne te souhaite aucune douleur ; je ne t'oblige point au quadruple , quoiqu'à titre de voleur tu le méritasses bien ; je ne te demande rien autre chose , que ce que m'as enlevé.

Rends-moi de grace , mon cher pied , rends-moi à moi même , rends-moi mes mes amours : un millier de perles , autant d'émérides seront le prix de ta complaisance ; tu marcheras glorieux de ces trésors ; j'ajouterai des vers qui te porteront parmi les astres , où tu brilleras au-dessus des luminaires célestes ; si-non (car

il ne me reste que ce moyen pour me venger), pied cruel ! ma muse ne fera pas seulement un pied à ta gloire.

A U Z É P H Y R.

Vent dont le souffle n'est jamais trop ardent ni trop froid, toi qui accompagnes Phœbus au printems, zéphyr rafraîchissant & doux, qui fait ondoyer & voltiger dans les airs les cheveux dorés de ma maîtresse, plus blanche que le lait ; dis-moi, je te prie, quand tu répands la joie dans l'univers que tu parcoures, vois-tu quelque objet plus gracieux & plus délectable que ma Candide.

Mais, dis-moi, de grace, encore, lorsque tu t'insinues avec autant de témérité dans cette chevelure, que tu disperses ses boucles légères, ne crains-tu pas de laisser prendre tes ailes agiles d'un côté ou d'un autre dans leurs ondes ? car ce qui te semble des cheveux si fins, ce qui te paraît une tresse ondoyante, ce sont bien plutôt des filets dans lesquels ce scélérat de Cupidon envelope les malheureux amans,

comme l'adroite Arachné -surprend dans sa toile les mouches indiscrettes.

C'est ainsi que l'amour m'a surpris ; c'est ainsi que tu vas toi-même tomber en sa puissance : mais , ô Dieux ! qu'il est doux de subir un pareil esclavage.

L'AMOUR CROIT PAR LES TOURMENS.

Candide , animés tous les deux d'un feu mutuel , brûlés d'une chaleur commune , nous passions ensemble , au sein de l'innocence , des jours aussi doux que le tourtereau avec sa chaste compagne : comment se peut-il que des amours si purs soient attaqués par les poisons de la calomnie ? C'est donc un malheur attaché au destin des mortels que rien de ce qui leur plaît ne peut être inaltérable : le plaisir , la douleur , le trouble & la paix doivent incessamment les agiter tour-à-tour.

Supportons , ma Candide , ces maux avec courage , puisque nous sommes assujétis à cette loi fatale ; mais ce dieu , cette divinité favorable , qui d'abord a allumé tous ses feux dans notre ame , elle

est éternelle ; elle aura soin de les entretenir sans cesse : je le fais , notre flamme sera tourmentée ; qu'importe ? son ardeur en augmentera davantage.

V É N U S J A L O U S E .

Vénus te vit dernièrement , ma Candide , & elle ne put te voir sans devenir jalouse : comment , dit-elle , une mortelle l'emporte sur une divinité à qui deux déesses ont été forcées de céder le prix de la beauté ! Elle demande aussi-tôt des fleches à son barbare fils ; il n'a rien à lui refuser : elle s'arme ; le trait vole en frémissant ; mais il ne va pas à son but. Dès que sa pointe cruelle apperçut les graces de ton front divin , elle se détourna : tu fus préservée ; mais tu ne le fus pas seule. Celle qui te lança cette fleche , l'échappa de même , car si tu l'eusses , dans ta colere , regardée d'un œil menaçant , tu n'aurais peut-être été que trop vengée.

COMPARAISON D'UN AMANT, ET D'UN CHASSEUR.

En poursuivant un lievre dans la campagne , le souvenir de mes anciennes amours me revînt à la pensée ; rien de si naturel , les sujets de Diane , ceux de Cythérée ont à-peu-près les mêmes penchans :

L'un poursuit un lievre , l'autre poursuit la beauté : rien de si léger que le lievre , rien de si fugitif que la beauté : le chasseur dresse des pièges , l'amant se sert aussi de filets : l'un & l'autre les tendent souvent en vain : ils bravent tous deux la pluie & les orages , & nourrissent tous deux des animaux dévorans.

Il y a cependant entre eux cette différence ; c'est que , lorsque sa proie est abattue , le premier reçoit le prix de son triomphe ; mais l'amant bien plus malheureux , est bientôt vaincu lui-même , lorsqu'il tient la sienne renversée.

LES SERMENS INDISCRETS.

Ce petit dieu , ce dieu léger à qui les poètes donnent un arc & des ailes , par-

pourait dernièrement les campagnes de la France ; il apperçut Filene , cette rébelle , cette méchante Filene , qui , d'un front superbe & sévère , a rejeté tant de fois mes vœux ; qui , jusqu'ici , a méprisé les fleches & le flambeau de Cupidon , & qui assurait qu'elle n'aurait jamais rien à démêler avec l'Amour ; elle qui prenait Castor & Pollux pour garans de son serment perfide. Mais à peine ce dieu , ce petit Cupidon eut-il lâché un seul trait de son lourd carquois , qu'aussi-tôt Filene a déposé cette terrible sévérité : ô puissance de l'Amour ! ô Filene que vous êtes légère !

S O N G E.

Accablé de fatigue , j'étais couché dans mon lit , & déjà le sommeil appesantissait ma tête , lorsque Candide , moins cruelle à son cher Bèze , m'apperçut en songe. Elle me caressait , elle se livrait à toute ma tendresse , elle me pressait dans ses bras , fixait sur moi ses regards amoureux , & me provoquait par les plus tendres discours. « Si je ne t'aime plus que moi-même , » nymphe charmante , que je meure , que

» je fois anéanti ! » à peine prononçai-je ces mots , qu'une lumière jalouse dissipa mon songe , & me déroba ma maîtresse.

Ah ! qui que tu sois , divinité bienfaisante qui présides aux idées nocturnes , soit qu'on t'appelle Morphée ou le Sommeil , fais-moi voir en veillant ce que tu m'as montré pendant que j'étais dans tes fers , ou , si tu ne peux autrement satisfaire à mes desirs , accorde-moi du moins un songe perpétuel.

L' A B S E N C E.

Phoebé deux fois a quitté son croissant ; deux fois elle l'a repris ; & dans ce long intervalle , je ne t'ai point vue : je vis cependant , Publie ; si l'on peut appeller une vie ce souffle qui ne sert qu'à entretenir ma tristesse & mes larmes : oui , la mort , toute cruelle qu'elle est , cette mort qui doit mettre un terme à mes pleurs , je l'invoque souvent : c'est ainsi que Prométhée se plaint de sentir régénérer ses entrailles , qu'il voudrait se défaire de sa divinité , & mourir ; je me trompe : l'inventeur de ces fables voulut autrefois représenter l'Amour sous l'emblème du vautour.

En quels lieux n'ai-je pas couru dans cette ville ? quelle place n'ai-je pas visitée ? & dans toute la ville je n'ai pas trouvé Publie : es-tu retenue par un mari jaloux , ô femme digne d'un époux plus humain ? ou ce Paris si peuplé devient-il l'objet de tes dédains , & lui préfère-tu l'air pur & paisible de la campagne ?

Peut-être , au fond d'un bois , rêve-tu à nos amours , & cherche-tu les moyens de les dérober à des yeux prévenus ; j'irai : rien n'arrêtera ma course , jusqu'à ce que je t'aie trouvée seule dans quelque retraite : conserve cependant à tes mains , à ton cou , leur blancheur précieuse , & ne laisse point obscurcir l'incarnat de tes joues ; couvre ta tête d'un voile ; Phœbus , s'il te voyait , deviendrait amoureux de ta figure : Daphné fut renfermée sous l'écorce d'un laurier : quel serait mon malheur si la même chose t'arrivait ! Calisto fut enchaînée dans les bois , pour avoir plu au dieu du tonnerre : de grâce , que Jupiter ne touche point ton cœur.

Et que n'ai-je point à craindre ? les bois sont l'empire des voleurs ; qui que tu sois ,

homme cruel , garde-toi de porter sur elle une main téméraire ; qu'Actéon t'instruise du danger que l'on court à violer la Divinité : Diane n'était sûrement pas une déesse plus puissante.

Que dis-je ! ô Publie , la plus belle moitié de mon ame , mes accens n'iront pas jusqu'à ton oreille ! que ne suis-je à même d'observer tes discours , quand tu me liras ! que ne puis-je distinguer sur ton front les mouvemens de ton cœur ! je pourrais ajouter à mon amour les douceurs de l'espérance , & me dire à moi-même : elle se laissera toucher.

Je te joindrai , Publie , en tel endroit de la ville où tu sois , à la campagne même , si tu l'habites , j'y parviendrai ; & si ma personne te semblait peu digne d'intéresser , je t'annoncerai moi-même ma fortune ; si ton oreille est sourde , si tu dédaignes mes prières , tu deviendras aussi-tôt coupable de ma mort ; mais ce qui me consolera dans mon malheur , c'est que toi seule , Publie , tu en feras la cause.

M U R E T.

MARC-ANTOINE MURET, né en 1526, au bourg de Muret, près de Limoges, se fit un nom célèbre en poésie, dans l'éloquence latine & dans la critique.

Après avoir acquis, sans aucun maître, toutes les connaissances que peut se procurer la jeunesse avide du savoir, cet homme, déjà fameux dans un âge où la plupart des autres ne connaissent pas encore leur existence, se trouva en état de professer, à dix-huit ans, dans le collège d'Ausich : il passa depuis à Paris, où ses grands talens lui attirèrent l'amitié de tous les gens de mérite, & l'estime des princes.

Obligé de s'exiler de sa patrie, pour une accusation infâme faite contre ses mœurs, il se retira successivement en plusieurs villes du royaume, & de-là en Italie, où il reçut la prêtrise, & obtint de riches bénéfices : il mourut à Rome, âgé de 59 ans, en 1585, après y avoir professé la philosophie & la théologie.

Judicieux critique, orateur-éloquent, il

possédait ces deux qualités à un degré supérieur, & son talent pour la poésie, n'est qu'un supplément accessoire à son mérite : il écrivait en prose avec la pureté & l'élégance de Cicéron, & ses vers brillent par la douceur, les agrémens, la finesse & la légèreté.

L'auteur des trois siècles a confondu Muret dans l'anathème qu'il a prononcé contre Bèze, avec autant d'injustice & de partialité ; il lui reproche le défaut d'élévation : à quoi servent les échasses sur un terrain uni ? Muret n'en avait pas besoin dans le genre de poésie auquel il s'est adonné : des vers de société doivent-ils se présenter avec la majesté du poème épique ? Un biographe de mauvaise humeur, qui s'extasie en éloges sur les vers plats, ou boursoufflés d'un réthoricien jésuite, & qui s'annonce avec la résolution de dénigrer tout ce qui ne tient pas à son parti, n'est pas fait pour en être cru sur sa parole : tant qu'il restera quelque étincelle de bon goût dans la littérature, on lira avec plaisir les *Juvenilia* du poète Limoufin, dont je traduis ici les moindres pièces.

Ses poésies , fort rares avant l'édition qu'en a donné Barbou , furent imprimées en 1553 , à Paris , in-8°.

LA JALOUSIE MUTUELLE.

QUAND je tâche de te dérober un baiser, Marguerite , mes yeux deviennent jaloux de mes lèvres , & ne veulent point être privés du plaisir de te voir : si je veux , par ta vue , combler le bonheur de mes yeux , mes lèvres se révoltent : l'éclat enchanteur qui brille sur ta bouche de rose les appelle & les entraîne aussi puissamment que la pierre consacrée à Hercule attire le fer.

O souverain ascendant de la beauté, qui me force à être ainsi divisé contre moi-même !

BAISERS INSUFFISANS.

Paule , ces baisers que tu me donnes , où nos lèvres amoureuses se disputent le plaisir , n'appaisent point assez l'ardeur qui me dévore : suspendue à mon cou , tes bras délicats entrelacés à mon corps , tu as beau m'appeller ta vie & tes délices , c'est encore

peu pour moi ; le nectar seul de Vénus est l'objet de mes desirs , donne-m'en la quintessence, ou ne m'accorde rien du tout.

LES JEUX DE LA JEUNESSE.

Jouons , ma chere Marguerite , amusons-nous ; que le Soleil rayonnant nous trouve ensemble au sein des jeux & des plaisirs, dès que l'Aurore aux doigts de rose lui ouvrira les portes du jour , & qu'il nous y retrouve encore en se plongeant dans les ondes de l'Hespérie : je t'appellerai , ma colombe , tu me nommeras ton passe-reau ; lorsqu'embrasé de tous les feux de l'amour , je te dirai : ma colombe , donne-moi un seul baiser ; précipite alors tes bras à mon cou ; prodigue-moi mille baisers favoureux , mille autres & mille autres encore ; que ta langue voluptueuse y mêle ses délicieuses caresses, & blesse ma bouche des plus douces morsures.

Alors tu me diras : mon tendre passe-reau , ne suis-je pas seule ta colombe , ton amoureuse colombelle ? ton miel , ta suavité , ton cœur ? viens , baise-moi ? je suis toute à toi : vois ce sein découvert, ces

deux globes qui commencent à s'agiter pour toi seul , & qui repoussent le lacet qui les presse !

Où vas-tu ? que fais-tu , méchant ? que cherchent tes doigts indiscrets.

Jouons , amusons-nous ainsi , ma chere Marguerite , tandis que nous sommes à la fleur de nos ans , tandis que notre vigueur nous rend propres aux sacrifices de Vénus , & n'ayons pas le regret de perdre le plus beau de notre âge ; la débile vieillesse nous suit de près : quand nous en serons atteints , ô douleur ! une toux meurtriere , une faiblesse accablante , ma colombe , succéderont à nos jeux & à nos amusemens.

S O N G E .

Dieux ! es-tu dans mes bras , lumiere de ma vie , ou si je me forge un vain songe ? oui , je te tiens ; rien n'est plus sûr ; ce n'est point un songe ; ne vois-je pas réellement ces yeux de feu , ces joues purpurines , ces mains plus blanches que le lait , les graces de ce front d'ivoire , & ce cou plus éclatant que la neige fraîchement tombée ? Prenons les armes , & livrons-nous de

doux combats , pendant que nous pouvons
jouir d'un moment favorable à nos plaisirs
mutuels malheureux ! . . . tu n'es
pas je suis le jouet d'un fantôme
trompeur : ô douleur ! plaisirs vains , qui
séduisiez mon ame ! mais pourquoi cette
plainte ? ah ! consultons la saine raison ,
le bien qu'on goûte en amour , n'est rien
en effet qu'une ombre fugitive.

LES EFFETS DE L'ABSENCE.

Phyllis
Lorsqu'il faut que je passe le tems sans
te voir , Chloé , le mois est plus long
qu'une année , l'heure est plus longue
qu'un jour ; si je suis près de toi , le mois
entier n'est qu'une journée ; sans toi ,
quand le soleil parcourt le signe riant du
taureau , je me crois au sein du triste hiver ;
& pendant la saison des glaces & des frimats ,
si je suis avec toi , je vois toujours régner
le gracieux printems ; que Phœbus soit au
haut de sa carrière , il est nuit , loin de ta
vue ; & lorsque la nuit étend ses voiles som-
bres , si je te tiens , le plus beau jour luit à
mes yeux.

Malheureux ! quel ascendant les dieux

t'ont donné sur moi ! puisque tu peux , à mon égard , changer l'ordre du ciel.

P A S Q U I E R.

ETIENNE PASQUIER nâquit à Paris , en 1529 ; avocat célèbre , poète aimable , historien véridique & laborieux , il a parcouru ces différentes carrieres avec des succès toujours égaux & soutenus : ses talens pour le le barreau lui concilierent la faveur de Henri III , qui le gratifia de la charge d'avocat-général de la chambre-des-comptes , qu'il remit depuis à son fils : il en remplit les fonctions avec toute la distinction & l'avantage qu'en pouvait recueillir un homme franc , intégre & désintéressé : tel était le caractère de Pasquier , mais les vertus de son cœur recevaient un nouvel éclat de la beauté de son esprit ; ce fut surtout par ses poésies latines qu'il se distingua ; les françaises sont inférieures.

Le nombre prodigieux de vers qui parurent à l'occasion de la *puce* & de la *main* , de cet homme fameux , prouve assez en

quelle considération il était parmi les gens de mérite de son tems.

En dépit de la haine d'une société redoutable qu'il avait , dans un plaidoyer en faveur de l'université , déclarée digne d'être proscrite du royaume , il a vécu quatre-vingt-sept ans avec l'estime des bons citoyens , & est mort en 1615 , avec une présence d'esprit assez ferme pour pouvoir se fermer les yeux à lui-même , emportant les regrets de tout ce qu'il y avait d'hommes distingués dans la France.

Sa prévention contre les Jésuites , & l'usage qu'il fit de ses talens contre eux , lui attira les injures de Garasse : il trouva dans ses fils des défenseurs , & dans les rois du siècle suivant des vengeurs.

LA CONTAGION.

JE cueillais des baisers de feu sur la bouche de ma maîtresse qui était malade ; je crains , me dit-elle , en me repoussant , que lorsque tu presses mes lèvres languissantes avec les tiennes , tu ne respirez la fièvre contagieuse qui me brûle : va , lui répondis-je , je me sou mets à prendre ton mal par mes baisers , pourvu qu'ils te donnent aussi le mien.

L'AMOUR USÉ.

Quand je brûlais pour toi , Cléone , un seul jour , (je le passais sans te voir) , était un mois , un seul mois était une année ; ma flamme est éteinte , je ne pense plus à te voir ; & même , si tu t'offrais à mes yeux , un seul jour me semblerait un mois , une année : tu as pourtant encore les mêmes charmes que lorsque je t'aimais , tu n'es pas moins belle ; mais je n'ai plus d'amour , je ne sens plus dans mes veines cette volupté traîtresse qui m'avait enlevé à moi-même ; c'est un malheur ; n'imaginez

pàs , amans , que la beauté soit la mere de l'Amour , c'est au contraire l'Amour qui crée la beauté.

LA CONTRADICTION.

J'ai tenté , pour me faire aimer de Fanni , tous les moyens possibles ; j'ai déclaré mes feux , j'ai écrit , j'ai fait des présens ; mon amour , mes prieres , mes dons n'ont produit aucun retour ; ayant perdu l'espoir , j'ai aussi perdu mon amour. Fanni revient & m'agace : ses regards sont doux , des pleurs s'échappent de ses yeux , à ses pleurs elle joint des présens , aux présens des vers bien tendres , & ces vers sont des instances Eh bien ! qu'on me vante à présent l'ancien Adage : *aimez pour être aimé !* non , si vous haïssez , l'amour s'enflamme , si vous chérissiez , on est de glace pour vous.

I N V I T A T I O N .

Donne-moi des baisers ; mais de ces baisers qu'une vierge donne à sa chaste compagne : ils ont un charme qui ne cesse point , une fraîcheur toujours nouvelle ; je ne veux

point de ces caresses que prodigue la volupté lascive ; l'instant qui la produit , la voit aussi-tôt se détruire.

L'UNIFORMITÉ.

Cléone veut bien ce que je desire ; mais l'occasion , le tems & le lieu nous manquent : sans cela pourtant , notre amour languit. Enfin , le tems est favorable , le lieu , l'occasion sont propices , & Cléone ne le veut plus ; que je meure si cette contrariété ne détruit nos liens ! elle me désirera de nouveau ; le tems , le lieu , tout nous succédera ; & peut-être la chose ne me plaira-t-elle plus , quand elle le voudra : ainsi l'Amour est capricieux , il faut qu'entre les amans les desirs & le pouvoir aient toujours une marche égale & uniforme.

RECETTE INFALLIBLE.

Amans , si votre maîtresse rébelle vous accable de rigueurs , apprenez le secret de vous guérir ; partez promptement , allez loin , & ne revenez de long-tems : voilà l'art avec lequel on fuit l'Amour , comme on évite la peste.

LES POÈTES.

Le malheureux Apollon brûle pour Daphné ; la nymphe du Pénée le fuit : & tout son art ne la rend pas sensible ; elle est changée en laurier , & le laurier devient la couronne des poètes : comme lui les poètes sont amans ; comme lui , dans leurs vers , ils chantent l'objet de leur amour , & rarement parviennent-ils au bonheur d'en jouir : leur front est ceint du laurier d'Apollon , & toutes les nymphes sont pour eux d'ingrates Daphnés.

LES FEMMES.

La nature féconde a refusé aux hommes la beauté , elle leur a donné le courage , la force & le génie ; qu'ils soient ardens à la guerre , habiles dans les affaires ; voilà leur partage , & notre mere commune ne nous a pas permis d'y prétendre ! oui , nous n'avons ni la force , ni le courage , mais nous possédons la beauté , qui fait maîtriser l'une & l'autre : l'homme a beau se flater d'un empire tyrannique , manier à son gré les armes & les loix , ces charmes

séduisans qui nous distinguent, ont surtout son sexe une puissance plus sûre & plus absolue.

REMY BELLEAU.

CE poëte français, qui nâquit à Nogent-le-Rotrou, dans le Perche, en 1528, est plus connu par ses vers français, qui lui ont mérité une place parmi les sept poëtes de la Pléiade de Ronsard, que par les pieces, en petit nombre, qu'il a faites en latin. Il avoit cependant du talent pour composer en cette langue, & quoique les morceaux que je traduis ne soient que des répétitions de quelques-uns de ses sonnets, il y regne une grace, une facilité & une délicatesse dignes des poëtes du bon siecle; aussi l'appellait-on le peintre de la nature.

Il a fait des vers français de toute espece, des baisers qu'on lirait peut-être encore avec plaisir, si la langue dans laquelle ils sont écrits n'avait pas acquis depuis une perfection, qu'on regrette de ne pas trouver dans son vieux style. On estime le plus, parmi

ses ouvrages , celui qui concerne les pierres précieuses , mais il tient trop à son fieuclé , pour avoir un grand mérite au nôtre.

Ce poète qui avait été attaché toute sa vie à des seigneurs de la maison de Lorraine , mourut chez le duc d'Elbœuf , à Paris , en 1577.

AUX ABEILLES,

INSECTES voltigeans , qui portez le suc des fleurs , qui maçonnez avec tant d'art vos cellules , qui pompez si légèrement le miel odoriférant , qui le travaillez avec tant d'industrie dans les fourneaux de cire que vous avez construits vous-mêmes , & qui surpassiez par l'ingénieuse texture des cases qui composent vos ruches , l'adresse des morttels ; si vous ne savez pas où la terre répand ses odeurs , sur quelles montagnes elle produit les aromates , ou quel endroit du monde recèle des fleuves du nectar des dieux , allez vous reposer sur les levres de ma maîtresse.

Vous pourrez y recueillir une moisson
abondante

abondante de fleurs : la canelle, le crocus, le thym y fleurissent à l'envi ; des sources de miel en découlent ; la rose du printemps, les violettes & toutes les plantes du jardin des Hespérides y versent leurs parfums délicieux.

Volez, vous dis-je ; mais ne vous placez pas sans précaution sur ses levres de roses ; une flamme secrète y couve sous la cendre ; elle brûlerait vos ailes fragiles ; l'Æthna lui-même en serait consumé ; comment vos entrailles délicates échapperaient-elles à sa violence ?

L'ÂME FUGITIVE.

Quand tu me donnes la vie par des baisers, & que j'imprime sur tes levres de douces morsures, mon âme s'écoule dans la tienne, & la tienne vient reprendre, avec fureur, la place que la mienne occupait. Deux âmes vivifient un seul corps, & doublent son existence : mais la tienne, qui se sent étrangère, impatiente, lassée de son nouvel asyle, veut revoir son ancienne demeure ; la mienne, brûlée de desirs,

furieuse , la quitte & la suit : ainsi je languis sans cesse entre la vie & le trépas.

Cruelle, si tu n'apaises les feux dont tu me brûles , si tu ne coles tes levres sur les miennes , tu vas me voir tomber sans force & sans chaleur.

Donne-moi donc , ô ma chere ! un baiser ; prolonges-en la douceur ; rends-moi d'un soufle , mon ame fugitive ; & fais moi trouver le bonheur au sein de mon infortune.

L' E X T A S E.

Lorsque j'essaie à l'emporter sur toi , par le nombre de mes baisers , & que tu m'en prodigues qui suffiraient pour engager Jupiter à quitter son séjour éternel ; ton langage si doux , si tendre , si flatteur ; ton sourire gracieux , tes yeux languissans , la rondeur de ton sein , plus blanc que le lys & le lait , le carmin de tes levres , qui efface l'éclat des roses & de la pourpre , ta blonde chevelure , tes dents d'ivoire , que la nature a rangées avec une si noble symétrie , m'ôtent l'usage de mes sens.

Mais , lorsque je respire la rosée la plus pure sur ta langue , que je la presse tendrement , que la tienne & la mienne se touchent & s'agitent ensemble , que nos haleines vacillantes se confondent ; alors je touche au comble du bonheur.

Soit que mes doigts se jouent dans les ondes de tes cheveux , ou que je fixe l'agitation rapide de tes paupieres , par des baisers de flamme ; soit que mon ame errante sur mes levres , cherche à s'échapper dans ton sein : je languis ; un tendre frémissement m'agite , une sueur froide inonde mon front , & mon cœur étonné n'éprouve d'autre sentiment que celui de l'amour.

L E D U C H A T.

FRANÇOIS LE DUCHAT vivait dans le seizieme siecle : Troyes lui avait donné la naissance. Il était seigneur d'un village voisin de cette capitale de la Champagne , nommé Saint-Aventin , & il fit des vers latins & français. Ce n'est point aux derniers , parmi lesquels on compte plusieurs pieces de

théâtre, qu'il doit le peu de célébrité dont il jouit : confondus avec tous ceux de ce tems, on ne les lit plus ; à peine même les connaît-on. Le recueil qu'il a publié sous le titre de *Praludia*, en 3 livres, dédié à Jean Brinon, Conseiller au parlement de Paris, mérite plus de considération. Pendant qu'il a vécu, la modestie de son caractère ne lui ayant pas permis de se répandre dans le monde ; ses vers, peu connus, se ressentent de l'obscurité de sa vie.

Ses Préludes furent imprimés à Paris en 1554. C'est l'ouvrage d'un enfant de dix-huit ans, d'une faible santé, comme nous l'apprend son éditeur, dans sa préface, où il l'oppose lui seul aux Pontanus, aux Motza, aux Flaminio, aux Sannazar de l'Italie.

On connaît encore de cet auteur un recueil d'odes latines, sacrées, imprimées à Troyes, chez Jacques Oudot, en 1596. Ce dernier ouvrage prouve que son esprit savait se plier à plus d'un genre, & s'y faire distinguer.

VÉNUS BLESSÉE PAR CUPIDON.

LA blonde Vénus parcourait les côteaux, & s'égarait dans les forêts pour y chercher les embrassemens du bel Adonis. La pointe d'une ronce s'enfonça dans son pied délicat ; le sang ruissela aussi-tôt : à cette vue, la déesse fondit en larmes : les Nymphes accoururent au cri de sa douleur ; l'enfant ailé y vole, gémit, arrose de ses pleurs la blessure de sa mere, & , mêlant aux baisers qu'il lui donne des paroles douces & consolantes : quel est donc, lui dit-il, le barbare auteur d'une action si noire ? c'est toi, méchant, lui répond la déesse ; c'est toi qui blessas mon cœur & qui m'attires dans les détours de ces forêts.

 LICAS ET CHLOÉ, *Dialogue.*

D'où viens-tu, Licas ? — de Troyes : — quelle affaire avais-tu à la ville ? — J'avais promis à la belle Lise de lui acheter des souliers & des rubans nouveaux : — c'est vraiment pour Lise ? — vois, Chloé,

comme ils sont jolis , ces fouliers ! les couleurs dont brillent les plus plus beaux tableaux, n'ont rien de si éclatant : — voyons aussi les rubans. — Ah ! Chloé , la fille du riche Palémon n'en aura pas de plus élégans à la danse du jour de la fête : — par où Lise a t-elle donc mérité ces présens , Licas ? — elle est jolie , & souvent elle vient avec moi conduire ses troupeaux aux pâturages : — on dit que je suis jolie aussi : me les donnerais-tu , Licas , si j'allais avec toi conduire ton troupeau ? — ne feras-tu que conduire mon troupeau ? — & que veux-tu de plus ? — oh ! presque rien. Lise ne vient pas dans la prairie sans me donner quelque chose. — J'ai un joli panier d'osier sur lequel on voit différens fruits dessinés au naturel ; je te le porterai à la prairie : — que ferai-je de ton panier ? Lise me donne des baisers & bien d'autres faveurs ; si tu m'en accordes, ce sera pour toi tout. — Mais mon pere m'a bien défendu de donner des baisers à personne : — bon ! la mere de Lise ne lui défend-t-elle pas aussi ? elle m'en donne cependant ; — oui , mais si je l'imite ,

Je ferai causer de moi , comme on fit de
 Rosine , que Lindor avoit embrassée. —
 comment ! t'imagines-tu qu'Annette n'ac-
 corde pas les mêmes faveurs à son Lubin ?
 tu fais cependant qu'elle jouit de la meil-
 leure renommée. — que tu es pressant ! —
 allons , je le veux bien : embrasse-moi ,
 puisque cet ombrage nous favorise. — Tu
 m'échappes ! pourquoi ? — hélas ! j'ai eu
 peur du bruit que font les zéphyrs : —
 pénétrons plus avant dans les détours de
 la forêt. — C'en est assez , Licas.... finis....
 imprudente que je suis ! tu délaces
 mon corset ! malheureuse ! que
 fais-tu ? — ne te fâches pas , Chloé ;
 voilà les présens que je t'ai promis : —
 funestes présens , qui sont la cause de mon
 malheur ! pourquoi donc ? n'as-tu pas
 goûté , dans nos embrassemens , tous les
 plaisirs de l'amour ? — hélas ! pourquoi
 ai-je reçu de toi autre chose que tes pré-
 sens ? — c'est que je t'adore ; c'est que tu
 es charmante : — & s'il m'arrive quelque
 accident ? si ma honte se découvre ? veuil-
 lent les dieux que ce bonheur arrive ! ô ma
 Chloé ! alors un hymen fortuné nous réu-

nira dans la même couche. O Nymphes !
ô satyres de ces bois , foyez-moi favo-
rables ! daigne aussi veiller sur moi , Dieu
d'Amour , qui caufas mon erreur !

LE CONSEIL DU BERGER.

Pourquoi différer ? pourquoi veux-tu
que nous consommions en vain la trame
de nos beaux ans ! vois ce pigeon baiser
sa blanche colombelle : sous ce ciel si pur ,
vois , dans nos prés , le béliet caresser la
chevre lascive qu'on lui donna pour com-
pagnie. Dans les airs , sur la terre , par-
tout , le plaisir nous invite aux doux
passe-tems de l'amour. Et nous sommes
seuls sous ces ombrages , & nous n'avons
de témoins que le zéphyr , & la tendre
violette nous présente un siège délicieux.
Jouis avec moi , ma Lifette , du printems
de tes jours : accorde à mes desirs autant
de baisers qu'on voit briller de fleurs sur
l'émail de nos campagnes , quand une
chaleur douce anime la verdure. Cepen-
dant nos chevres brouteront l'herbe nou-
velle ; Tytire , au son de son chalumeau
amusera les Dryades & les Nayades du

anton, & nous nous enivrerons de toutes les délices de l'amour.

L'AMOUR TRIOMPHANT DU DIEU MARS.

Celui dont le glaive formidable intimide les plus braves guerriers, fait trembler Hercule lui-même ; amolli, ayant déposé son inutile armure, tombe aux pieds de la déesse de Paphos. Avec cette même main dont il abattit la tête sacrilège de Typhée, qui épouvantait Jupiter jusque sur son trône, il tient un miroir, il s'amuse avec la quenouille de sa maîtresse : cette main si dégénérée, il l'occupe à un emploi si différent du sien : l'Amour en rit, & l'enfant malin, agitant ses ailes rapides, répète ces mots par-tout où il vole : voyez le dieu de la guerre qui m'a rendu les armes ! qui donc osera désormais braver les traits que je porte ?

LA COURONNE.

Jolie couronne, dont les fleurs choisies avec goût, l'emportent sur toutes

celles qui croissaient dans les jardins du bel Adonis , merveille des siècles passés , charmante couronne , tu seras donc placée sur les cheveux d'or de ma Lisette ! elle va te porter au milieu du cercle brillant de ses jeunes & folâtres compagnes , qui , de leur pied léger , foulent l'émail de nos riantes prairies , & dont la main d'ivoire bat la mesure des chansons qu'elles récitent tour-à-tour : ô mille & mille fois heureuse couronne , de pouvoir approcher d'aussi près de l'objet de tant d'amour ! tu crois l'embellir , & c'est elle qui te donne un lustre nouveau : mais , couronne jolie , quand les dieux auront vu durer assez longtemps ton triomphe sur cette belle chevelure , ils te placeront dans un rang digne de toi² , parmi les astres du firmament , & le ciel applaudira à ta gloire ; alors sans doute tu me dévoileras les secrets mystères des jeux de nos jeunes nymphes ; & , confident discret & reconnaissant de tes faveurs , ô charmante couronne ! je ferai retentir de ton nom les collines & les ombrages de ces cantons ; nous le répéterons sans cesse , ma Lisette & moi ,

LE CALME APRÈS L'ORAGE.

Ténèbres formidables , rigoureuse froidure , entretenue par des frimats glacés , soufle frémissant des aquilons , & vous fiers ouragans , dont la forêt dépouillée de verdure redoute les fureurs , roulez les masses obscures des nuages blanchis , & assouvissez votre rage par le bruit effrayant de vos roulemens multipliés : Vénus me comble de toutes ses délices , dans les bras de ma Lisette , je goûte , sur le duvet le plus doux , tous les charmes de la volupté , & vous n'avez pas le pouvoir d'interrompre une jouissance si fortunée ; la pluie , la neige , la froidure ne peuvent rien contre nous.

Bientôt , quand le dieu du jour viendra , des portes d'orient , verser de nouveau sa lumière sur le monde , vous disparaîtrez ; vous courrez vous plonger aux gouffres de l'océan , Æole vous enchaînera ; il vous tiendra renfermés dans les vastes & ténébreux détours de ses cavernes ; & malgré vous , je goûterai , avec ma chère maîtresse , sous un ciel pur & serein , tous les agrémens du lieu champêtre où j'ai fixé mon séjour

F L A M I N I U S.

MARC - ANTOINE FLAMINIO, né à Imola, d'un pere qui avait aussi sacrifié aux Muses, écrivait avec goût. Quoique ce poëte ait consacré la plupart de ses veilles à des sujets pieux, il a montré à son siecle qu'on pouvait également s'amuser avec des objets profanes, & traiter les matieres de dévotion avec la gravité qu'elles exigent : il a mis les psaumes en vers ; cette version, la premiere que produisit l'Italie, se fait lire avec plaisir, même à côté de celles de Buchanan & d'Eobanus Hessus, qui ont travaillé l'un & l'autre, avec succès sur le même fond.

Flaminio mourut au mois d'avril 1550 ; on voit son tombeau à Bologne, dans l'église de St. Dominique.

LE RETOUR.

TU reviens enfin , tu reviens , unique volupté de mon ame ! tu rends à ta malheureuse amante la lumiere & la vie ; autant l'agile chevreau se réjouit du renouvellement du printems , autant les pluies d'été rafraichissent les jardins desséchés , autant ta chere Hyantis , ô Palémon ! se félicite de ton retour : sans toi , mon doux ami , la vie m'était plus triste que le trépas ; un seul jour me semblait plus long que la plus longue année ; soit que l'étoile du soir m'annonçât les ténèbres , ou que l'astre du matin me ramenât le jour ; l'étoile du soir me trouvait dans les larmes , & l'astre du matin me voyait encore noyée de pleurs ; les bois étaient dans la tristesse ; la verte prairie se désolait ; mon jardin si beau avait perdu tous ses charmes , & le troupeau languissait de l'absence de son maître. Tous nos plaisirs sont revenus avec toi.

Vois ce pin qui se plaît à étendre sur ta tête son ombre délicieuse ! le ruisseau , par

son doux murmure, te rend son hommage;
& tes pommiers blancs étalent , pour te
plaître , une couleur de pourpre.

Je rassasierai donc mes yeux du plaisir de
te voir : ma maigreur , ma pâleur vont dis-
paraître , & je vais , avec toi ; passer de
longues années dans le sein du bonheur ,
soit que tu menes paître tes chevres sur la
montagne, soit que tu t'éloignes des champs
paternels , & des pâturages ordinaires ;
quoi que tu fasses , ô mon ami , ta mai-
tresse adorée sera toujours avec toi : elle
t'accompagnera par toute la terre , je n'ai
que trop appris combien il est dur d'at-
tendre ce qu'on aime , une seule nuit de
retard fait vieillir une amante.

LE RENDEZ - VOUS.

Déjà l'étoile du matin brille & dissipe les
ombres humides : les oiseaux , par leurs
chants harmonieux , saluent l'Aurore nais-
sante. Leve-toi , ma chere Amarillis ; con-
duis tes troupeaux dans les pâturages , pen-
dant que l'herbe est encore rafraîchie par
la rosée : moi , je conduirai aujourd'hui
mes chevres dans la vallée que borde le bois,

car la chaleur de ce jour doit être excessive ;
 connais-tu la fontaine de Ménandree , les
 buissons de Galeze & les champs du beau
 Lycambe ? Au milieu de ces collines , s'é-
 leve un bosquet toujours verd , que le
 Mésale partage de son onde transparente :
 on y voit des fontaines de la plus agréable
 fraîcheur , de rians pâturages émaillés de
 fleurs , qu'un doux zéphyr entretient ; là
 je t'attendrai seul , nymphe adorée , si je
 te suis cher , viens , seule aussi , m'y re-
 joindre.

L A V E I L L É E.

Que Vénus propice t'accorde une jeu-
 nesse éternelle ! que jamais les rides de la
 vieillesse ne sillonnent tes attraits ! viens ,
 après souper , ma Pholoé ; viens avec ta
 mere , chez la mienne , accompagnée de
 l'aimable Rosine : nous ferons gaîment
 ensemble la veillée auprès d'un bon feu :
 cette soirée sera plus belle que le jour le
 plus pur : les vieilles raconteront leurs
 histoires ; nous répéterons nos chansons ,
 & la petite Rosine fera cuir des chataignes.
 Nous passerons ainsi , parmi les ris & les

jeux, les premières heures de la nuit, jusqu'à ce que le sommeil vienne s'appesantir sur nos paupières.

L'HOMMAGE NOCTURNE.

Tandis que le cri des cigales retentit dans les champs voisins, tu jouis, ma Pholoé, d'un sommeil tranquille : moi, j'erre tout seul au milieu de la nuit, & je suspends au-dessus de ta porte chérie ces guirlandes de fleurs. J'en baise le seuil, que tu foules de ton pied nud, & je l'arrose de mes larmes. Prends pitié de moi, je te prie ; ou si enfin il est trop vrai que je te déplaïs, ordonne-moi de laisser mon ame où j'imprime mes baisers.

LA NUIT ORAGEUSE.

Il tonne ; les vents furieux soufflent sur la forêt ; l'onde se précipite du ciel à grands flots ; & la nuit enveloppée de ses ailes soporifiques, ombrage la terre de ténèbres effrayantes ; & moi retenu dans les chaînes de l'Amour, je me sens contraint à veiller à la porte de ma maîtresse : l'hiver regne & déploie ses rigueurs, l'aiglon do-

mine & ravage les plaines de l'air ; mais
l'Amour prend encore sur mon cœur un
plus rigoureux empire.

L E J A R D I N.

Que Pomone te fasse don d'une jeunesse
perpétuelle, ô mon jardin ! mais apprends-
moi d'où vient que tout est changé pour toi ?
ta parure est évanouie ; on croirait te voir
dans la saison des glaces & des frimats ; la
rose n'épanouir plus les graces de son calice
délicieux ? la pourpre brillante de la violette
a disparu, le ruisseau, & le gazon verdoyant,
qui en tapissait les bords, sont desséchés ;
l'oiseau de Dédale ne fait plus entendre ses
mélodieux accens ; & cette forêt de citro-
niers, éblouissante par la blancheur de ses
fleurs, a déposé sa chevelure odorante.
Pourquoi l'hyacinthe blanc comme la neige
est-il noirci ? d'où viennent ces murmures
plaintifs qui raisonnent à travers le feuillage ?
l'ache vivace, le pavot jaunissant, la pana-
cée, qui verse des larmes vermeilles, sont
morts ! tu pleures, ô mon jardin ! la mort
de la malheureuse Hyella, & tu regrettes
de ne pas mourir avec elle ! tant qu'elle a

vécu , c'est d'elle que tu recevais tout ton éclat ; en mourant elle t'a ravi ta gloire.

C A P I L U P U S.

ON trouve au premier volume des Déléces des poètes Latins d'Italie , la plupart des poésies des quatre freres Capilupi , qui vivaient au seizieme siecle : le plus célèbre d'entre eux était Lœlio : Hippolyte , Camille & Jules , ses trois freres , ont moins de réputation , quoiqu'ils aient fait de très-jolis vers ; ce qui a assuré à Lœlio la prééminence , ce sont ses Centons , ouvrage de patience & de mémoire , plutôt que de génie , mais le ton de satire qui les caractérise , ont fait leur fortune : dépecer Virgile , & le mettre en lambeaux , pour lui faire dire ce qu'il n'a jamais imaginé , est un effort de l'art assez singulier , sur-tout dans un ouvrage d'une certaine étendue. Aufonne & la Femme Poète , Proba Falconia , en avaient déjà donné des modeles ; Capilupi s'en servit pour censurer les moines : un autre , après lui , fit , du Chantre de

L'Ænéide, le Traducteur de l'Évangile : on avait ainsi recoufu des lambeaux d'Homere ; & nous avons imité ce genre dans nos Parodies Modernes. Lælio a sur tous ses concurrens le mérite d'avoir excellé au point que ses imitateurs n'ont laissé après lui que de faibles copies.

LA RAPIDITÉ DU TEMS.

POURQUOI donc, Galathée, fiere de ta jeunesse, détourne-tu l'oreille des vœux que je te présente ? la rapidité du tems nous instruit à resserrer nos espérances, & que tout l'éclat d'un beau visage s'évanouit promptement : tu vois avec quelle vîtesse, au printems, la terre se couvre de fleurs, comme, en été, la faulx du moissonneur a bientôt séparé les épis de la terre qui se réjouit de les produire. L'automne ne laisse pas une durée plus longue aux raisins, & détache incessamment les fruits de leurs arbres ; après lui, couvert de frimats, se montre l'hiver, glacé, engourdi par la gelée ; sa chevelure est hérissée, & la neige

couvre son front : de même nous deviendrons bientôt la proie de la vieilleſſe che nue, laide, fillonnée de rides , engourdie ; & vous qui faites aujourd'hui les deſirs des jeunes & des vieux , aucun homme ne vous recherchera.

Ainſi , tandis que la fleur de votre âge jouit de tous les charmes de ſon printems, que Vénus elle-même brille ſur votre teint, profitez - en , les années s'écoulent ſans ceſſe , comme l'eau du fleuve : l'onde ne remonte point à ſa ſource ; les années ne retournent plus en arriere.

LE VIEILLARD.

Lalagé , ma vie , pourquoi dédaigne-tu mon amour ? pourquoi , nymphe adorable, te ſauve-tu de mes bras ? ne fuis point, quoique mon front t'offre déjà des cheveux blancs , & que la roſe elle-même étale ſa pourpre ſur ton teint ; conſidere ces guirlandes , où le lys ſe marie ſi bien avec les roſes , & vois qu'il ne les dépare pas.

LE SECOND DIEU DU JOUR.

Le Soleil, en parcourant la voûte céleste, porte d'un côté l'éclat de ses rayons, & laisse l'autre moitié du monde dans les ténèbres ; & toi , Lycoris , en promenant tes regards sur nous, dans le même instant, tu donnes aux uns la lumière , & tu la ravis à d'autres : celui que tu daignes regarder d'un œil propice goûte le bonheur suprême ; celui que tu prives de cette faveur , se croit le plus malheureux des mortels.

Le soleil fait germer des fleurs variées parmi l'herbe de nos prairies ; & toi tu fais naître dans nos ames des sentimens délicieux.

Le Soleil est unique au milieu des feux célestes ; seule tu brilles dans les cercles de tes jeunes compagnes.

Si donc il existe entre cet astre & toi , une conformité si frappante, belle Lycoris, tu es pour nous un second dieu du jour.

LES EFFETS DU RETOUR.

Tout est en sûreté dans nos campagnes , après ton retour , ô ma Galathée ! sous les yeux de leur divinité , nos champs prennent

une plus belle parure ; le loup ne tend plus d'embûches aux brebis , quand , loin de la bergerie, elles vont se désaltérer dans l'onde du fleuve ; l'implacable hirondelle cesse de faire la guerre aux abeilles , lorsqu'elles volent se charger de miel sur les fleurs du thym , la terre ne refuse plus , comme auparavant , de produire les fleurs dont le tendre amour s'empresse à te composer des bouquets.

Quelle nymphe osera se comparer à toi , si l'animal vorace , l'oiseau des airs , & la terre elle-même se font un devoir d'obéir également à tes loix ?

LES RIS ET LES PLEURS.

Quand tu ris , ô ma vie ! tes yeux ont plus d'éclat que les astres , & les couleurs de la pourpre brillent sur tes levres : quand tu pleures , tes joues vermeilles ressemblent à la rose qu'inondent , au lever du soleil , les perles de la rosée ; l'Amour recueille ces gouttes précieuses sur ta peau , comme l'abeille pompe les pleurs de l'Aurore sur le calice des fleurs.

Si Pâris venait pour te juger , il aurait

peine à décider si tu es plus belle lorsque tu ris , ou lorsqu'on voit couler tes larmes.

LE PLAISIR ET LA DOULEUR.

Lorsque tu presses mes levres de ta bouche de rose , c'est une abeille qui , en déposant son miel , y enfonce en même tems son aiguillon : quand tu couronnes mon front d'un cercle de fleurs , je sens la pointe de l'épine cachée sous les roses ; si je considère les boucles rassemblées de ta belle chevelure , je reconnais les liens dont tu veux m'enchaîner ; que je te voie baigner tes pieds d'albâtre dans l'onde transparente du ruisseau , il me semble que tes pieds me pesent sur la gorge ; si dans un moment de calme , tu promenes sur moi tes regards séduisans , l'Amour est dans tes yeux , & lance ses traits sur mon cœur.

Ainsi ma vie se passe entre les tourmens & la félicité ; & si tu me présentes la coupe du plaisir , c'est pour m'y faire boire en même tems le miel & l'absinthe.

V O U L T É.

JEAN VOULTÉ était de Reims, où il nâquit vers le commencement du seizieme siecle : si vous desirez de petits vers latins sur une foule de sujets différens, parcourez les quatre livres d'Hendecasyllabes de ce poëte ; vous lui trouverez de la facilité, une abondance rare, beaucoup d'imagination ; mais un style dur & entortillé : sa Muse est quelquefois mordante & cynique ; il ressemble, dit Scaliger, à une fille publique ; il est disposé à tout : défaut impardonnable à un grand poëte, dont le principal mérite doit être à savoir choisir ses sujets : les richesses de la poésie ne consistent pas dans une abondance dissolue, mais dans un choix sage & prudent.

Simon de Colines publia une édition de ses Hendecasyllabes, à Paris, en 1538, in-24 ; la plupart de ses poésies parurent aussi dans le troisieme tome des Délices des Poëtes Latins de France : Laurent de la Graviere les traduisit en vers, avec cinq Églogues du Mantouan, en 1558, in-8°.

LA

LA DISSIMULÉE.

TU es amoureuse ou froide à ta volonté, Climene: lorsque je voudrais te voir sensible, tu me résistes, je demande, tu n'accordes pas; je ne veux rien, tu te livres à l'amour: si je souhaite une faveur, je n'obtiens qu'un refus: tu ris quand je pleures; je dors & tu veilles; tu parles lorsque je me tais, & tu es de glace, à l'instant où tu me fais brûler de mille feux.

Cette conduite de ma part, me dis-tu, Climene, n'est qu'une feinte: à merveille! dissimuler à propos, est un trait de prudence, mais aujourd'hui nous sommes seuls; pourquoi, ma Climene, ne reponds-tu pas à mon amour? puisqu'il n'est point d'importun qui t'impose cette contrainte.

LA PROMESSE.

Eh quoi! tu te plais donc toujours à tourmenter le cœur de l'amant le plus tendre? tu veux, ou tu ne veux pas, tenir ta promesse; tu me jures de venir au rendez-

vous quand je te le demanderai ; je demande , je presse ; Climene ne vient point : pourquoi tant de cruauté , quand je me soumets entièrement à ta loi ? pourquoi ne pas te rendre à mes desirs , quand tu le peux ? tu fixes le tems , le lieu , le jour ; j'attends , mais en vain : ah ! Climene , ne me promets donc que ce que tu peux donner.

LE DON DES TROIS DÉESSES.

Vénus , Minerve & Junon douèrent , à sa naissance , Cossé des charmes du corps , des talens , de l'esprit , & des moyens extérieurs qui la distinguent ; elle est devenue belle , savante , riche ; & seule elle réunit les attributs des trois déesses.

Il survint un différent entre elles , chacune des divinités soutenait qu'elle avait exclusivement sur Cossé un droit légitime : Minerve affirmait qu'elle lui était redevable de la science qu'elle aimait ; Junon revendiquait les richesses , & Vénus la beauté.

Voulez-vous me choisir pour arbitre ? Cypris aura l'empire de son beau corps ; Junon présidera à sa fortune , & Minerve occupera son ame divine.

L'AMOUR PARTAGÉ.

J'aime Eugénie , j'aime Floriane. L'une séduit mon esprit ; l'autre enchante mes yeux. Celle-ci me subjugue ; celle-là m'asservit. Leurs attraits divins embrasent pareillement mon ame. L'une fait le charme de mes sens , l'autre celui de mon cœur. Elles me desirent toutes deux ; je les recherche l'une & l'autre. Ici l'on m'aime ; là on me chérit. Toutes deux me voudraient pour époux. Je suis pressé d'une & d'autre part. Graces d'un côté ; beauté de l'autre. Leur attachement pour moi , leur fidélité sont au même degré. Chacune d'elles est charmante. Leurs mœurs sont également pures. Que ferai-je ; faut-il en aimer deux ? malheureux ! une d'elles m'aurait suffi. O tourment ! pourquoi suis-je contraint de partager mon cœur ?

Cruelle Vénus ! Vénus impitoyable ! barbare Cupidon ! éteins , je t'en conjure , éteins ton flambeau ; fais en sorte , si tu peux , de concilier nos amours ou de les reprimer ; ou si cet effort n'est pas en ton

pouvoir , fais-moi jouir complètement de tout ce que j'aime.

LA FAUSSE APPARENCE.

Sa figure est charmante , ses bras sont délicieusement arrondis , sa bouche , ses yeux , son menton , son front , son col , ses joues méritent chacun un éloge ; & , malgré sa beauté , je ne puis aimer Rosine.

— Pourquoi ? — Vous ne voyez que l'extérieur ; mais vous ne connoissez pas son ame.

 LES AMALTHÉES

JÉRÔME, JEAN ET CORNEILLE AMALTHEO étaient trois freres, nés à Oderzo, dans le Frioul, qui excellèrent parmi les poètes latins du seizieme siecle. On a comparé leurs poésies à tout ce que l'antiquité a produit de plus fini & de plus délicat. Muret, assez bon connoisseur en ce genre, donnait à Jérôme le premier rang parmi tous les Italiens. Leurs vers ont été inférés au premier tome des délices des poètes latins d'Italie.

LE SOUHAIT.

EN te voyant, Zulmé, parcourir ces jardins fleuris, je voudrais être la rose vermeille que ta main virginale a cueillie pour la faire servir d'ornement à ton front, d'où s'exhalent des parfums dignes de l'ambrosie. Placée dans ton corset, versant dans ton sein la douce odeur de mes feuilles, je goûterais un bonheur secret & délicieux.

La couronne céleste brille au milieu des étoiles ; jadis Bérénis vit placer sa chevelure parmi les constellations : ceux qui me contemperaient ainsi dans le ciel , éblouissante comme les astres dont je serais environnée , s'écrieraient que le firmament possède aussi sa rose.

A L'ÉTOILE DU MATIN.

Ingrate , pourquoi viens-tu troubler mes amours ? étoile matinale, pourquoi ton œil brillant ramène-t-il le jour ? on ne m'a point vu violer mes vœux envers la divinité ; je n'ai pas arraché Vénus à son temple sacré. De grace , ne me sépare pas des bras de ma Zulmé , ne me prive point de toutes les délices de la volupté : suspends ta course : que ta lumière brille plus tard dans le ciel , & ne franchis pas encore les portes de l'orient. Pour prix de ta complaisance , que jamais un nuage ne voile l'éclat de ton front , & que Jupiter te nourrisse éternellement d'ambrosie.

LA VIEILLE.

Reçois, dieu du sommeil, ces pavots
 cueillis sur les rives du Léthé, ce falerne
 sur lequel ont déjà coulé bien des années,
 & fais qu'au moment où la vieille Méroé
 cause auprès de ce feu nocturne, en tref-
 fant entre ses doigts le lin qu'elle a mouil-
 lé de sa bouche, elle interrompe les contes
 qu'elle fait à la veillée ; & que, tombée
 dans l'assoupissement, elle abandonne sa
 quenouille : fais la dormir jusqu'à ce que
 la nuit ait fini son cours ; afin de me lais-
 ser jouir sans crainte de l'amour de la
 belle Zulmé.

P A S S E R A T.

J E A N P A S S E R A T avait vu le jour à Troyes en 1534. Ce fut un des plus célèbres professeurs de l'université. On a de lui des ouvrages de prose & de vers où regnent l'esprit & l'érudition, des commentaires savans sur Catulle, des recherches de grammaire, &c. qui le firent jouir, dans son siècle, d'une grande réputation. Le gros recueil qu'il nous a laissé de ses vers, tant latins que français, donnent de sa facilité & de son goût l'opinion la plus avantageuse. Celles de ses poésies qui lui ont fait le plus d'honneur, sont ses étrennes latines à son Mécènes, le président de Mêmes, dans la maison duquel il a vécu trente-un ans. Une balle de paulme lui avait fait perdre un œil. Cet accident déparait sa figure; mais les graces de son esprit & la douceur de son caractère lui faisaient retrouver, dans la société, l'accueil de ceux que son premier abord rebutait. Ce défaut dans les traits de Passerat, fit dire depuis à un de ses compatriotes,

dans un distique latin qu'il destinait à son buste érigé en marbre dans l'hôtel-de-ville de Troyes. « Plût à Dieu que nous eussions » de pareils borgnes ! »

La part qu'il a eu à la fameuse satire ménippée , est une preuve de son attachement à sa patrie , & de sa fidélité au sang de ses rois.

Il mourut à Paris , après une maladie qui avait duré cinq années, âgé de soixante-huit ans , en 1602.

A LA FLEUR DE VIOLETTE.

O VIOLETTE ! mal-à-propos appelée la fleur de mars , volez , heureuse fleur , dans le sein de Rose , ma maîtresse ; terminez-y enfin la guerre cruelle que Cupidon a allumé dans mon sang. Si votre divin parfum peut embraser son cœur de glace , au point de le faire brûler d'un feu semblable au mien ; ô bonheur ! reconnoissant d'un tel bienfait , je veux changer votre nom & le sinistre augure qu'il présente : au lieu de la violette de Mars , vous serez la violette de l'Amour.

L'AMOUR, MÉDECIN.

J'étais malade : une chaleur brûlante dévorait mes veines , chaleur au-dessus de tous les secours de l'art d'Apollon ; mais je m'enflamai subitement pour le plus charmant objet. . . . le dernier feu fut victorieux du premier. Adieu médecins , adieu médecine , je n'ai plus aucun besoin de vous , puisque l'amour possède également le don de guérir la fièvre.

LES DEUX BORGNES.

Beaux tous les deux , le frere est privé de l'œil droit , & l'œil gauche manque à la sœur : réunissez ces deux têtes , vous n'en formerez que deux visages imparfaits ; mais vous , Lindor , faites présent de l'œil qui vous reste à votre sœur ; vous allez monter , l'un & l'autre , au rang des dieux. Cet œil étincelant que vous lui donnerez en fera une seconde Diane ; & vous , son frere , vous ferez l'aveugle Amour.

JALOUSIE.

Le noir Aquilon couvrait le ciel de nuages , & , de sa bouche cérulée , Iris

pompait l'eau des fleuves & des ruisseaux : la lumière de ma vie parut & tourna ses yeux vers le ciel. Jupiter lui sourit ; & les nuages disparurent , & la sérénité se rétablit dans les airs. Que fais-tu , m'écriai je , perfide ? ferme tes fenêtres : je ne veux pas de Jupiter lui-même pour mon rival.

B O U R B O N.

ON le nomme Nicolas Bourbon , l'ancien , pour le distinguer d'un de ses neveux qui parut avec gloire , un siècle après lui , dans la littérature & la poésie. Il était fils d'un maître de forges de Vandœuvres , sur la route de Troyes à Langres. Son mérite lui fit obtenir la place de précepteur de la Reine de Navarre , mere de l'immortel Henry IV.

Nous avons de lui un recueil considérable d'épigrammes latines , auxquelles il donna le titre de *bagatelles*. On en trouve de très-bonnes dans sa collection. Bourbon joignait au talent de la poésie , une érudition immense , une grande connoissance

de l'antiquité & de la langue grecque ; il s'était retiré , sur ses vieux jours , à Caudes , où il avait un bénéfice , & il y mourut très-âgé.

Baillet l'a mis au rang des enfans célèbres , pour avoir fait , à quatorze ans , un poëme sur la forge (*Ferraria*) ; & Owen , qui n'avait pas de lui la même opinion , critiqua assez amèrement le titre de son recueil (*nugæ* , que Baillet a rendu par le mot français *niaiserie*), dans un distique latin , dont voici l'équivalent.

Tes vers sont pures bagatelles ;
Tu le dis & tu n'en crois rien ;
Mais pour moi , qui les trouve telles ,
Je n'en dis mot & le crois bien.

Vascofan publia les épigrammes du poëte de Vandœuvre , avec celles de J. C. Scaliger , en 1533 , in-8°. Il en parut aussi une partie dans le premier volume des délices des poëtes latins de France , & dans d'autres recueils.

LES PASSE-TEMPS.

O MA Célie ! digne de ton nom céleste ; toutes les fois qu'entraîné par mon cœur , je vole près de toi , tu daignes m'accueillir d'un sourire , & je reçois de ta bouche des baisers plus délicieux que le miel le plus pur : mes sens sont ravis , enchantés par tes accens divins , auxquels tu joins si habilement les sons mélodieux de ta guitare.

Le Chantre de la Thrace , qui soumettait aux accords de sa lyre les chênes , les animaux , les pierres , aurait été forcé de te céder la victoire.

Mais bientôt tes fideles serviteurs , tes suivantes , actives à te témoigner leur attachement , s'empressent à nous servir une collation élégante. La table est couverte de cerises , de tartelettes , de mures , de noix ; l'orange , le citron , la grenade y sont prodigués , & la liqueur savoureuse de Bacchus pétille dans des vases de cristal.

Après nous être livrés aux charmes du dieu de la vendange , égarés dans des jar-

ains vastes & rians , un gazon toujours verd nous offre un asyle doux & paisible , où , nous pouvons , sans contrainte , jouir de tous les plaisirs.

Enlacé dans tes bras , je ne suis plus un mortel , je crois être un dieu.

O divine Célie ! qu'on ne me vante point le Pactole , le Tmolus , le Tage qui roulent l'or dans leurs flots ! que je sois anéanti , si je vois rien , dans le monde , de préférable à toi !

Poursuivons , ma Célie ; goûtons toutes les délices de la volupté , & de peur que l'astre de Syrius ne nuise à notre bonheur , allons chercher la fraîcheur & l'ombre sous les branches épaisses & entrelacées des arbres du bocage.

Que Jupiter soit jaloux de nos jouissances ! l'amour , qui est au-dessus de l'envie , saura toujours l'emporter.

LES IMPORTUNS.

Allez , jeunes galans , allez , Nymphes amoureuses , jouer loin de ces lieux ? je ne veux point de vos malices. Partez , troupe incommode aux études des favoris d'Apol-

Ion : éloignez-vous , folâtres ennemies des enfans de Minerve ; amusez-vous ailleurs. J'ai bien assez de soucis qui me dévorent : mon cœur n'est déjà que trop brûlé d'une ardeur sans égale : vos yeux étincelans de plaisir , vos mouvemens voluptueux embrasent tous mes sens : c'est jeter de l'huile sur le feu. Que faire ? comment vous échapper ? ah ! je sens que je me meurs !

D A C T I U S.

ANDRÉ DACTIO étoit de Florence. Il a fait imprimer dans sa patrie , en 1559 , un ouvrage de poésie sous le titre d'*Æluro-myomachie* , en trois livres , des silves , des épitaphes , & un discours éloquent sur la littérature grecque.

D É C L A R A T I O N.

J'AI souvent voulu , Cléone , t'assurer de ma flamme , la crainte a suspendu les efforts de ma langue , & je n'ai jamais pu t'exprimer ce que je sens.

M ij

Les charmes de ta figure , ton heureux caractère , ont pris sur mon cœur un ascendant que rien ne pourra jamais vaincre : un mot de ta bouche , & mon amour ne finira qu'avec ma vie ; j'eusse aimé mieux faire à tes pieds l'aveu du feu le plus pur , mais la peur de te déplaire me retient : heureusement pour moi , ce papier dépositaire de mes sentimens n'a pas ma timidité.

LA HAINE ET L'AMOUR

Je vous aime & je vous hais ; tout en vous haïssant , je ne puis m'empêcher de vous aimer , & , dans l'instant où j'éprouve le plus violent amour , je ne puis me dissimuler ma haine ; l'aversion s'unit à la tendresse , & s'adoucit par elle ; la tendresse se joint à l'aversion , qui lui prête son amertume.

Oui , je te l'avoue , perfide ! infidelle ! c'est toi , c'est ton cœur que je hais ; mais , en même-tems , je t'adore , toi & ta figure enchanteresse.

Pour que je ne sois pas déchiré par des vœux si contraires , dieux immortels ! changez son cœur , ou détruisez sa beauté.

HENRI ÉTIENNE

C'EST à cette illustre famille d'imprimeurs que la France doit les éditions les plus correctes des auteurs classiques grecs & latins : Henri joignait aux talens de son état, des connaissances littéraires profondes, & un goût exquis ; il a traduit Anacréon en vers latins ; son Apologie pour Hérodoté le fit condamner au feu, mais, réfugié à Genève, ce fut à son effigie qu'on s'en prit : il revint cependant dans le royaume, & mourut, en France, à Lyon, âgé de soixante-dix ans, vers 1598 : ses ouvrages sont en grand nombre, on en trouve la liste dans tous les Dictionnaires Historiques.

LES ÉGARDS TARDIFS.

VOUS me saluez, aujourd'hui, Philene, depuis que vos attraits sont flétris, vous dont le teint était autrefois plus blanc que l'albâtre : vous m'agacez, depuis que la

parure de votre tête est disparue , depuis que vous avez perdu les boucles ondoyantes de votre chevelure ; ne me faites point un si doux accueil ; traitez - moi encore avec le même dédain : je ne prends pas les épines pour des roses.

U R S I N U S.

ON connaît deux poètes de ce nom ; tous deux nés en Silésie , l'un , Gaspard , de Swemnic , l'autre , Zacharie , de Breslau ; Le premier disparut subitement , en 1538 , sans qu'on ait pu découvrir aucune trace de son existence ; l'autre , qui vit le jour en 1534 , fut moins malheureux , & vécut jusqu'au six mars 1583 : Mélancton a fait un grand éloge de ses vers grecs & latins : je ne fais auquel de ces deux Allemands appartient l'agréable piece qui suit.

LE DOUX RAPPORT.

VOUS brodez sur la toile ; moi j'écris mes vers sur du papier : quand nous réussissons tous deux , Minerve préside égale-

ment à nos travaux : vous peignez à l'aiguille ce que ma plume décrit dans mes vers , & Phœbus répand sur tous deux sa bénigne influence : je vous adore , délices de mon ame , daignez répondre à mon amour , afin que Vénus obtienne aussi sur nous le même empire.

R O G E R I U S.

JACQUES ROGER était de Tournai , & vivait dans le milieu du seizième siècle , il a donné à ses poésies le titre de *Néopagnies*, qui signifie *Amusemens de sa jeunesse*.

Les critiques ont trouvé son style concis & nombreux ; on lui accorde aussi le mérite de la brièveté , & le talent de terminer toutes ses pièces par une saillie ; ses vers se lisent au troisième tome des *Délices des poètes latins de France*.

L'EFFET DU DÉPART ET DU RETOUR.

QUAND je m'éloigne de toi , Lilia , je me sens plus lourd que le marbre ; à peine mes pieds peuvent-ils changer de place ; à

mon retour , je vaincrais , à la course , le tigre qui serait acharné à la poursuite du ravisseur de ses petits , ou que l'Amour ferait voler sur les traces de sa compagne : qui peut produire un tel effet ? ô ma Lilia ! en te donnant le baiser d'adieu , je t'ai laissé mon ame ; privé d'elle , mon corps languit dans l'inertie ; mais , à mon retour , il revient à son ancienne vigueur , dès que mon ame reprend la place qu'elle doit occuper.

G R U D I U S.

NICOLAS GRUDD. jurisconsulte Allemand , a composé différens ouvrages de poésies , & entr'autres , un poëme latin sur la mort de l'archiduchesse Marguerite d'Autriche , qui a été ajouté à la description de la Province de Bourgogne , de Gilbert Cousin , imprimée vers le milieu du seizieme siecle.

L'INDIFFÉRENTE.

ON ne vous voit pas relever par le fard l'éclat de votre teint , tresser artistement votre chevelure , & surcharger votre tête de pierreries ; votre cou n'est point orné d'un collier précieux , & le diamant ne brille point à votre doigt : on ne respire point auprès de vous le parfum du cinname , & la pourpre de Sidon n'éclate point dans votre parure : vous négligez l'usage d'une beauté fragile , de vos beaux jours qui s'envolent , & votre seule étude

est le soin de conserver votre innocence; les larmes, les tendres discours, les plaintes des amans ne vous touchent point, & l'appas trompeur de l'opulence est au-dessous de votre ame; vous dédaignez l'hommage des Muses: ces chansons que toute la ville répète, & qui vous exaltent au-dessus de toutes les beautés de ce pays, n'attirent pas un moment votre attention; cependant, Camille, nous sommes encore dans l'incertitude de savoir si vous êtes odieuse à Vénus, ou si c'est Vénus que vous haïssez.

LE MIROIR FIDÈLE.

Vous accusez votre miroir de mensonge: il vous rend si belle, Lælia, & vous refusez de l'être: voulez-vous un miroir plus vrai? voulez-vous être certaine de toute votre beauté? mirez-vous, Lælia, mirez-vous dans mes yeux.

T H É S E U S.

JEAN THÉSEO, de Cazal, poëte Latin, a fait deux livres d'Amours, quatre d'Élégies & des Épigrammes, qui ont été réunis dans un volume in-4^o. , imprimé à Venise, en 1520.

CHACUN A SON GOUT.

LE riche ne parle que d'argent, le laboureur de ses couples de bœufs, le chasseur de ses chiens; l'audacieux navigateur s'entretient des flots inconstans de la mer, l'astronome du monde & des astres qui roulent dans l'espace; le guerrier intrépide raconte des combats & des victoires; le berger ne s'occupe que de bois, de fleuves, de prés & de troupeaux; & moi, qui vis sous les loix du tendre Amour, je ne chante jamais que sa divinité chérie.

RHODIGINUS.

LOUIS - CÆLIO RHODIGINI est plus connu par une ample collection de recherches qu'il a intitulées : *Lectiones antiquæ*, en 30 livres, imprimés chez Froben, à Basse, en 1542 & 1551, recueil lourd & indigeste, que par quelques pieces de vers latins assez agréables, & par ses Notes sur les Métamorphoses d'Ovide : il professoit les belles-lettres, à Padoue & à Milan.

LE CARQUOIS DE L'AMOUR.

L'ENFANT de Cypris a mis un essaim d'abeilles dans son carquois ; il y recueille maintenant du miel nouveau : l'Amour & les abeilles ont bien fait de s'unir, puisque la nature a mis tant de ressemblance entre eux.

Pourvus tous deux d'un aiguillon piquant, ils l'enfoncent impitoyablement dans les blessures qu'ils font ; l'aiguillon de l'Amour est couvert de miel & de poison ;

le miel & le poison accompagnent celui de l'abeille ; il est pourtant entre eux une différence , la blessure de l'abeille se guérit , celle de l'Amour est incurable ; l'abeille ne pique qu'une seule fois , & l'Amour renouvelle tous les jours ses atteintes cruelles.

C Æ S A R I U S.

JEAN CÆSARIO était de Conza ou Conserva , petite ville d'Italie ; ses vers furent imprimés dans le seizieme siecle , à Venise , in-8°.

L'IMPOSTURE DE VÉNUS.

« **U**NE foule d'amans osent me solliciter , »
 disait souvent Cythérée à son pere , le
 dieu du tonnerre , « soyez mon vengeur ,
 » & défendez la vertu de votre fille : mon
 » époux , à qui vous devez les armes re-
 » doutables dont s'arme votre main , vous
 » demande la même faveur. »

Tome II,

N

« O ma fille ! lui répondit Jupiter, en
» l'embrassant , tu es digne du séjour cé-
» leste ; tu mérites de m'avoir pour ton
» pere ! »

Mais le soleil ayant depuis dévoilé sa
honte , & l'ayant offert aux yeux pater-
nels avec le dieu de la Thrace , dans les
filets de Vulcain , Jupiter , bouillant de
fureur , & saisi d'une juste indignation ,
s'écria : hélas ! il ne faut pas s'en rapporter
à la mine.

C O T T A.

JEAN COTTA était d'auprès de Vérone ; il est mort au commencement du seizième siècle , à l'âge de vingt-huit ans : on remarque en ce poëte une affectation du style & des tours de Catulle ; ses pièces érotiques sont dans les délices des poètes latins d'Italie ; mais on en a perdu la plus grande partie.

E N T H O U S I A S M E.

TE voir , Cléone , & ne pas brûler pour toi du plus ardent amour , ce n'est pas s'aimer soi-même , c'est manquer de sens , de moyens pour aimer ; c'est haïr toutes les Graces.

B O C C H I U S.

JEAN BOOK, né à Bruxelles en 1555, était greffier de la ville d'Anvers, où il mourut en 1609 : il secoua la poussière du greffe, pour caresser les muses latines : ses compatriotes l'appelaient le *Virgile Belgique*.

L'AMOUR MUTUEL.

CUPIDON étant né, Vénus chargea les Graces de l'élever ; inquiète ensuite de ce que, malgré les soins de ses nourrices, l'enfant ne croissait pas à son gré, elle fut consulter l'oracle de Delphes ; elle en obtint, pour réponse qu'il fallait qu'elle donnât le jour à Antéros, & que ces deux enfans, étant ensemble, croîtraient d'accord : la déesse s'y conforma ; l'enfant fut encore remis aux Graces, & ce qu'avait prédit Apollon arriva.

Il faut, & ce récit nous le prouve, que l'Amour soit mutuel. L'Amour naît dans le cœur d'un amant ; mais, pour y croître, il faut que l'amant soit aimé.

B E L L I N O.

FRANÇOIS BELLINO était Italien, & vivait au seizieme siecle : il était contemporain & ami de Franchini , attaché comme lui à Charles-Quint , ou à quelqu'un des seigneurs de sa suite : il partagea les dangers de son ami , dans un naufrage sur les côtes d'Afrique , pendant la malheureuse expédition d'Alger ; la fortune le sépara ensuite, & Bellino vint mourir sur les bords du Tage , en Espagne : il n'a pas laissé un grand nombre de poésies , mais elles respirent le sentiment & les graces.

B O U Q U E T.

BELLE Amarillis , en cueillant ces fleurs quite sont destinées, à peine ai-je pu écarter les abeilles, & me garantir de leur importunité.

Pour m'en payer le prix , donne-moi des baisers de feu , laisse-moi presser tes levres imbibées du miel du mont Hybla , & rendons ainsi les abeilles jalouses des fleurs qui

couronnent ta tête , & du miel qui coule
de ta bouche.

PANIGAROLE.

FRANÇOIS PANIGAROLE , cordelier ,
fameux par ses prédications , & plus encore
par quelques vers latins très-élégans , parmi
lesquels on trouve ceux qu'il fit pour une
belle recluse dont il était amoureux. Il
vivait en Italie , au seizieme siecle.

AUX GRILLES D'UN COUVENT.

GRILLES impitoyables , vous donnez
une libre entrée à mon cœur , & vous lui
refusez le retour ! considérez votre injus-
tice , ou rendez-moi ce cœur , que vous
m'avez ravi , ou recevez avec lui , mon
corps tout entier après cela , fermez-
vous , si vous voulez , pour toujours.

LE NOUVEAU NARCISSE.

Iolas allait se jeter nu dans l'eau : il y vit
son image & ne se reconnut pas : accou-
rez , s'écria-t-il , mes amis ; Cupidon a
quitté ses ailes , & le voilà qui nage dans
cette fontaine.

A N O N Y M E S.

L E D É L I R E.

LE tems fuit , Lygda ; il faut te livrer aux plaisirs , aux jeux , à la volupté ; la douleur , les larmes sont toujours à l'affut près de nous : ajoute quelque foi à ce que je te répète si souvent ; nous n'avons qu'un instant pour vivre , & cet instant est un éclair.

Donne-moi ta main , Lygda , serre la mienne , entrelace-moi , presse-moi dans tes bras. O beauté , digne de Vénus ! car c'est d'elle que tu reçus tout l'éclat dont tu jouis. Approche tes levres. c'est trop peu..... appuie davantage..... donne-moi ta langue..... bien ! à merveilles ! que je la sente se trémousser ? ne sépare pas ta bouche de la mienne.

Pour mille baisers que tu as reçus de moi , ne m'en rends qu'un seul qui confonde nos ames. Ah ! oui.... c'est ainsi que les ames s'unissent... quelle métamorphose ! je deviens toi ! tu deviens moi ! nous mou-

rons tous les deux du plus doux trépas.....
 eh non , ce n'est pas mourir , c'est ap-
 prendre à jouir de la vie. Je vis mieux ,
 plus délicieusement en toi , tu vis en moi
 d'une maniere mille fois plus délectable.

LA BRODEUSE.

Quand , avec un fil léger , ma Délie
 peint une fleur , & que , par sa main , l'art
 fait revivre les charmes naturels de la rose ,
 vous jureriez que ce chef-d'œuvre vient
 d'élever sa tête purpurine dans les jardins
 d'Idalie , où Cypris fait son séjour ; tant
 les feuilles vermeilles & les branches vertes
 qu'elle dessine ont de grace & de vérité.
 O prodiges de l'art ! ô mains divines ! qui ,
 conservant toujours la fraîcheur du prin-
 tems , savez , avec tant d'adresse , exprimer
 des roses immortelles.

MOYEN POUR ÊTRE BELLE.

Délie m'était chere , mais depuis qu'elle
 est devenue sensible , elle m'est encore bien
 plus chere ; elle était belle , mais du mo-
 ment où elle m'a aimé , elle m'a paru

mille fois plus belle. Que son amour augmente , ma tendresse & sa beauté prendront toutes deux un nouvel accroissement. Si cependant le motif de se faire aimer davantage , ne suffit pas pour engager Délie à répondre mieux à ma flamme , qu'elle y soit sensible par celui de voir augmenter sa beauté.

LES ADIEUX D'UN AMANT COURROUCÉ.

Adieu, Galla, je vais jouir d'une paix qui m'est inconnue depuis long tems : j'ai assez , & même trop , porté des chaines honteuses. Tu peux maintenant te glorifier des feux cachés que tu nourrissais ; tu peux violer les sermens , la foi que tu m'avais jurée.

Puisque mes larmes & mes soupirs n'ont aucun pouvoir , puisque tu veux t'affranchir de la fidélité par une trahison , je ne verserai plus de pleurs , tu n'entendras plus de gémissemens ; & toi , feu qui me dévore , abandonne mon cœur , & vole dans celui de Galla. Courage : que mon rival soit heureux ; prodigue-lui les plus

doux baisers , & qu'il te les rende avec une ardeur égale ; je ne m'en alarmerai pas : je verrai , sans m'émouvoir , & d'un œil sec , vos carresses mutuelles.

Autrefois mon seul plaisir étoit de te plaire , le tien étoit de me charmer. Combien de fois alors t'ai-je dit : aimons , puisque nous sommes dans notre printems ; toi seule , lumière de ma vie , toi seule peux me rendre heureux. Je brûle pour toi , amant fidele , ma flamme sera toujours la même. L'amour seul est le prix d'un amour tendre & sincere. Le matin , je te portais des fleurs : ces petits présens , tu les accueillais avec délices. J'avois soin de sauver tes brebis des embûches de leurs ennemis. Combien ai-je passé de nuits , avec toi dans les plaisirs ? de combien de charmes n'enivrais-tu pas mes sens enchantés ? Phœbus , en se levant , étoit jaloux de mon bonheur ; il l'étoit encore en se plongeant dans le sein de l'onde : ô malheur ! mon sort est changé ; mon amante est devenue cruelle : elle est sourde à mes plaintes.

La voluptueuse Iris poursuit dans les

champs le léger Atis ; Silvie couronne de fleurs son cher Eurilas ; Lalagé , dans un bocage frais , par mille agaceries , excite à l'amour son cher Daphnis trop lent à son gré pour les plaisirs ; le seul Aminthas est méprisé , parce qu'il est fidele , & que sa fidélité lui est plus chere que la vie.

Devrais-je , au surplus , m'étonner de tant de malheurs ? la nuit passée m'en a donné des présages certains. A peine l'étoile du soir brillait sur l'horison ; déjà un sommeil paisible avoit appesanti mes paupieres ; je te vis en songe , avec ton cher Persis. Fatigués l'un & l'autre , vous vous reposiez sur le gazon. Trois fois j'essayai de vous plonger dans le sein , à tous deux , un fer vengeur , trois fois ma main me refusa son ministere. Faune parut , & me dit : contiens cette vaine fureur : épargne Galla , la perfide se rit de tes menaces. Que te fers de nourrir dans ton cœur un espoir inutile ? crois moi , n'entretiens pas une flamme méprisée. Dieu puissant ! Amour ! m'écriai-je , arrachez en cet instant de mon cœur le trait dont vous l'avez blessé !

(156)

J'essuyai mes larmes ; je veux soulager
mes maux , passer des jours purs & sans
nuages. Tendre langueur , volupté trom-
peuse , fuyez loin de moi ; je renonce à
vous ; faites le supplice des autres.



PIECES

PIECES
ÉROTIQUES,
TRADUITES
DE DIFFÉRENS AUTEURS
ITALIENS.

Tome II.



P I M C H B

2 7 0 1 0 0 0 0 0 0

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

1 1 1 1 1 1 1 1 1 1

0

MÉTASTAZE.

L'AMOUR PRISONNIER, SCENE LYRIQUE.

*La Scene est dans un Bosquet de l'île
de Délos.*

DIANE ET L'AMOUR.

D I A N E.

TES efforts sont vains, Amour ; cette fois-ci, tu n'échapperas pas.

L' A M O U R.

Hélas !

D I A N E.

Accourez, mes compagnes ; venez voir quelle illustre proie est tombée dans mes filets , il ne se fit jamais une plus belle prise ; l'Amour est prisonnier.

L' A M O U R.

Par pitié !

O ij

D I A N E.

Je l'ai trouvé plongé dans le sommeil ;
il ne s'y attendait pas , je l'ai pris dans ces
nœuds , & je l'ai éveillé ensuite.

L' A M O U R.

Il n'est donc point de grace pour moi ?

D I A N E.

Pardonne-moi : la même que les autres
obtiennent de toi. Beautés rebutées , nym-
phes trahies , amans désespérés , votre tyran
est dans les chaînes , venez le punir du mal
qu'il vous a fait , le perfide vous a suffsam-
ment tourmenté ; c'est aujourd'hui votre
tour.

L' A M O U R.

De grace , chasseuses déesses , ayez pitié
de moi ! je vous en récompenserai ; l'A-
mour vous le jure ; celle de vous qui me
donnera la liberté , n'éprouvera jamais les
tourmens de la jalousie.

D I A N E.

Gardez-vous d'ajouter foi à ses discours,
jamais il n'a tenu sa parole : nymphes , si
vous voulez vivre heureuses , ne le croyez
pas , ne vous y fiez point ; c'est un traître ,

il vous trompera , il promet tout , & ne tient rien ; il devient le tyran d'un cœur , dès qu'il s'en est emparé.

L' A M O U R.

Si la déesse des bois , sourde à mes prières , n'écoute pas mes plaintes ; que ses suivantes , au moins , ne soient pas aussi barbares qu'elle ! les jeux d'un simple enfant ne méritent pas tant de rigueur : hélas ! voyez quels fillons ces liens grossiers ont imprimé sur ma peau ! ah ! de grace , relâchez-les un peu ; car enfin je suis votre bienfaiteur : les hommages , les vœux , les caresses , les prières que vous exigez de tant de cœurs qui vous sont soumis , sont des dons de l'Amour. Nymphes charmantes , si vous souffrez que l'Amour reste prisonnier & sans défense , votre empire est fini : si tout le monde ensemble se révolte contre l'Amour , la beauté n'est plus qu'une parure inutile ; belles , qui vous dira je vous aime , je vous adore ? qui vous appellera désormais son bien , son espérance ?

D I A N E.

Insensé ! peux-tu espérer ta liberté de tes ennemies ?

O iij

L' A M O U R.

Qui le fait ? peut-être ne sont-elles pas mes ennemies.

D I A N E.

Vous l'avez entendu : ah ! vengez-vous, mes chastes compagnes ; vengez un si cruel outrage , coupez ses ailes , brisez ses traits , & conduisez le coupable en triomphe ; allons . . . qui vous arrête ? courez : je l'abandonne à toute votre fureur.

L' A M O U R.

Mes ennemies , au moins , sont assez lentes à sévir contre moi.

D I A N E.

Mais que vois-je ? personne n'exécute mes ordres ! que veulent dire ces regards embarrassés , ces fronts où la tristesse se peint ?

L' A M O U R.

Mes ennemies sont toutes amoureuses.

D I A N E.

Est-il vrai ? parlez . . . ce silence obstiné devient une faute nouvelle.

(163)

L' A M O U R.

N'est-ce pas assez s'expliquer , que de rougir & de se taire ?

D I A N E.

Quoi ! la prude Silvie , qui désapprouve le soin innocent que Cloris prend de ses charmes !

L' A M O U R.

Elle est jalouse : Cloris est sa rivale.

D I A N E.

Et la modeste Irène qui fuit tous les hommes , comme si leurs regards étaient empoisonnés.

L' A M O U R.

Peut-elle faire autrement ? Philène le lui a ordonné.

D I A N E.

Qu'entends - je ! & parmi vous , il ne s'en trouvera pas une qui me soit fidelle !

L' A M O U R.

Non , il n'y en a pas une ; toutes sont amoureuses.

D I A N E.

Ah ! perfides , parjures , me jouer ainsi ! un tel attentat ne restera pas impuni.

L' A M O U R.

Eh ! ne craignez rien , si l'amour est un crime , où trouvera-t-on des cœurs innocens ? les hommes , les dieux , les arbres , les pierres , reconnaissent mon empire , & cette déesse qui se pique de tant d'austérité & de rigueur , elle qui veut ma mort , brûle aussi de mes feux.

D I A N E.

Téméraire ! que dis-tu ?

L' A M O U R.

La vérité.

D I A N E.

Arrête

L' A M O U R.

Non , tu m'as trop offensé.

D I A N E.

Tais-toi , je te délivre ; tais-toi , te voilà en liberté.

L' A M O U R.

Non , je ne veux pas me taire.

D I A N E.

O ciel !

L' A M O U R.

Tes feux , qu'échauffe le mystère , vont

cesser de n'être connus que des rochers de Latmos ; chacun saura que tu adores Endymion , que tu n'es pas aussi sauvage que tu voudrais le persuader : je veux l'apprendre à tout l'univers.

D I A N E.

Hélas ! non , arrête , je te cede ; tu m'as vaincu , je mérite ta colere , je l'avoue , je le vois , je m'en repens , & te demande la paix : soyons d'accord , Amour , vivons d'intelligence , je ne ferai plus la guerre à tes traits , à ton flambeau : je reconnais & je suivrai ce doux empire , à qui l'univers entier est soumis.

L' A M O U R.

Vois s'il est une divinité plus aimable que l'Amour ; il ne faut , pour m'appaiser , qu'une réponse honnête , je ne puis être dur avec les malheureux ; tu veux la paix , je t'offre mon amitié : sois la première de mes sujettes.

D I A N E.

Je n'ose paraître à ta suite ; élevée dans les bois , j'ignore tes loix , tu le fais ; & je crains que ma simplicité ne soit un objet de dérision pour tout le monde.

L' A M O U R.

Je serai ton maître ; prends confiance en moi : tu sauras , si tu ne dédaignes pas de porter le nom de ma sujette , comme on asservit un cœur & comme on le conserve ; en quoi consiste l'art d'entretenir l'espoir chez un amant timide & d'imposer de la réserve à un soupirant audacieux.

D I A N E.

Tu commences donc à me donner des leçons ? vois comme toutes mes nymphes t'écoutent avec attention !

L' A M O U R.

Des soins plus importants m'appellent ailleurs ; je reviendrai.

D I A N E.

Tu ne partiras pas , si auparavant

L' A M O U R.

Comment ! téméraires , vous osez me retenir de force ! vous prétendez que l'Amour passe sa vie au milieu de vos bois , comme s'il n'avait à s'occuper que de vous.

D I A N E.

Non , va . . . tu as raison ; restes , pars ,

reviens, comme il te plaira ; mais ne te fâche jamais.

L' A M O U R.

Voilà comme je veux que tu sois, ta nouvelle docilité me plaît.

D I A N E.

Je ferai tout ce que tu voudras, pourvu que nous soyions amis. Belles nymphes amoureuses, si vous voulez appaiser l'Amour, apprenez-en de moi le moyen.

L' A M O U R.

Belles nymphes amoureuses, vous rendez l'Amour cruel, en résistant à ses traits, plus on l'irrite, plus il s'enflamme ; quand on lui cede, quand on se rend, jamais il n'est aussi dangereux.

LE CYCLOPE.

POLIPHÈME ET GALATHÉE.

P O L I P H È M E.

TAISEZ-VOUS enfin , nymphes babillardes ; à quoi sert-il , cruelles , de me raconter à chaque instant mes torts ? quel plaisir inhumain trouvez-vous à me tourmenter ? Galathée aime Acis : je le fais , taisez-vous : mais l'ingrate ne rira pas encore long-tems de ma peine : la voilà , ô dieux ! ses charmes ont un tel ascendant sur moi , que j'oublie , en la voyant , ses torts & ma vengeance.

Mon cœur , tu braves le tonnerre & les tempêtes ; & deux beaux yeux te font trembler ; quel secret mouvement t'agite à sa vue ? quels enchantemens surnaturels font frémir ton ame ? où fuis-tu , Galathée ? hélas ! écoute , abandonne les ondes ameres : quel plaisir goûtes-tu à t'agiter sans cesse dans ces flots orageux ? ta beauté
n'est

n'est pas faite pour se dérober ainsi à la lumière du soleil ; peut-être redoutes-tu l'ardeur de ses rayons : viens te reposer sous mon ombre , j'égaierai ton sommeil par des chants mélodieux ; & si tu ne veux pas que je te parle d'amour , cruelle ! je te le jure , je n'en parlerai pas.

G A L A T H É E .

Dis-moi : quelle beauté veux-tu que Galathée aime en toi ? Ce vaste sourcil dont ton front est ombragé , ces larges épaules qui surpassent les montagnes en hauteur , ces cheveux crépus , ce menton hérissé , cette voix terrible , que je ne puis distinguer d'avec les mugissemens des bêtes féroces , ou des roulemens du tonnerre , & qui me fait trembler , au moment même où elle me parle d'amour ; sont-ce là des objets capables de m'attendrir ?

P O L I P H È M E .

Ingrate , je serais moins horrible à tes yeux , si Acis n'était pas mieux dans ton cœur.

Tome II.

P

GALATHÉE.

Il est vrai : je l'avoue , oui , sa beauté me plaît ; & je ne brûlerai jamais que pour lui : qu'il ne soit point inconstant , & mon cœur ne s'affranchira point d'une si douce chaîne.

POLIPHÈME.

Insensée ! c'est à Poliphème que tu tiens ce langage ! tu oses me vanter mon rival ! fais-tu qu'un amour offensé se change en fureur ? que la mer n'est pas un asyle assez sûr pour toi , que je puis arracher l'Ætna de ses fondemens , & le renverser sur ta tête ; que j'accablerai , si je le veux , au fond de leurs grottes les plus cachées , & Thétis & Doris , & toutes les Divinités de l'onde ? Tremble pour Acis , ingrate , tremble , téméraire , pour toi-même : si jamais il paraît sur ces bords , qui pourra le garantir de ma fureur ?

GALATHÉE.

Je me ris de cette fureur.

POLIPHÈME.

Où fuira ton amant , pour échapper à ma colere.

GALATHÉE.

Il trouvera un asyle dans mes bras, &
l'Amour sera son appui.

POLIPHÈME.

Ma peine, mes plaintes...?

GALATHÉE.

Ne me touchent nullement.

POLIPHÈME.

Par ta cruauté même, tu m'enseignes
à devenir cruel.

GALATHÉE.

Par ta cruauté contre Acis, tu m'ap-
prends à t'imiter.

POLIPHÈME.

Crois-moi, change d'avis, ton impru-
dente fidélité lui manquera dans son
danger.

GALATHÉE.

Ecoute-moi, change de résolution ; ma
fidélité constante s'accroîtra au sein du
péril qui l'environne.

LE MÊME.

P ij

 L A D A N S E.

N I C É , T Y R S I S.

T Y R S I S.

AH Nicé ! déjà le Soleil dore l'occident de ses rayons : voilà le moment où tu dois m'abandonner ; va , ma chere
 ô dieux ! mes chagrins durent des siècles , & mon bonheur un instant ! va , voilà l'heure de la danse , nous sommes déjà au soir , ma chere Nicé ; déjà la joyeuse assemblée se plaint de ton retard ; qu'une autre que toi soit absente , aucun berger ne la demande ; si Nicé ne paraît pas , chacun s'empresse à la chercher.

N I C É.

Et faut-il que je m'en aille seule , sans mon cher Tyrsis ?

T Y R S I S.

O mon amie ! cette cruelle retenue , qui tient caché notre amour , est nécessaire ; va , ton retard est déjà suspect.

(173)

N I C É.

Adieu , souviens-toi de ta bergere.

T Y R S I S.

Tu pars , ame de ma vie ! les dieux savent si tu changeras.

N I C É.

Étrange crainte ! mais , mon ami , nous ne ferons jamais sûrs l'un de l'autre , si nous ne le sommes pas encore.

T Y R S I S.

Ah ! tu veux que je sois sans inquiétude ; & tu fais que je t'aime !

N I C É.

Si tu ne connais pas mon cœur , si tu ne crois pas que je suis à toi , qui peut être sûr de son propre bien ? ton soupçon ne me fait aucune peine , si tu peux trouver en moi le moindre signe qui ne te prouve ma fidélité.

T Y R S I S.

Je vois ton cœur : je fais que tu m'aimes , belle Nicé , j'ai mille preuves de ta fidélité ; mais cependant ah ! pardonne . . .
mais cependant

P iij

N I C É.

Explique-toi.

T Y R S I S.

Et tous ces rivaux que me suscite ta beauté !
 Je fais , par mon expérience , quel trouble
 un seul mouvement de tes yeux peut jeter
 dans un cœur ; en tel endroit que tu sois ,
 je vois tous les yeux fixés sur tes attraits ;
 en tel endroit que j'aïlle , j'entends par-
 ler de ta beauté ; tu excites l'amour & les
 desirs au cœur des bergers ; tu portes la ja-
 lousie & la crainte dans celui des nymphes :
 on voit toujours , à tes côtés , quelque
 amant qui soupire , qui t'offre ses vœux ,
 & qui te demande du retour . . . dis-moi ,
 qui peut voir d'un œil tranquille , chaque
 jour , un nouveau voleur roder autour de
 son trésor ? est-il quelqu'un capable de cette
 fermeté ?

N I C É.

Cher amant , crois-moi , tu exagères :
 Nicé est moins belle qu'elle ne te le pa-
 raît ; chacun n'a pas pour elle les yeux de
 Tyrsis , & je suppose qu'on les eût , un

amant aimé doit-il être offensé qu'on trouve
aimable l'objet de son choix.

T Y R S I S.

Belle Nicé , que les soupirs de l'univers
s'adressent à toi , je ne m'en offense
point ; mais si un autre t'apprenait à sou-
pirer , voilà ma crainte ; une ame sensible
peut-elle toujours se défendre des vœux
empressés d'un amant ? je fais que souvent
telle qui croyait enflammer les autres ,
s'enflamme elle-même à son tour.

N I C É

Eh bien ! quelle que soit la loi que tu im-
poseras à ma bouche , à mes yeux , à ma
pensée , suivre en tout ta volonté , ce fera
le devoir le plus cher de ta Nicé : que veux-
tu ? qu'exige-tu de moi ? explique-toi , si
tu m'aimes , mon doux trésor , unique
objet de mes desirs ; si je ne satisfais pas
celui que j'adore , le plaisir même va ,
pour moi , devenir un tourment.

T Y R S I S.

Cesse , mon plus doux espoir , cesse de

me faire rougir , excuse mes jalouſes folies , l'excès de mon amour mérite tes reproches ; va , porte à la joyeuſe aſſemblée ſon plus bel ornement.

N I C É.

Et de quel front oſerai-je y aller , ſi je fais que je laiſſe mon ami en proie aux doutes les plus cruels ?

T Y R S I S.

Va , je ſuis tranquille , adieu , tu as toute ma confiance.

N I C É.

Tu me dis adieu ; tu conſens que je parte ; & tu ne quittes point ma main : j'ai ta confiance , tu déteſtes tes folies , tu jures d'être tranquille , & cependant tu ſoupires ! finis . . . parle . . . dois - je reſter ou partir ? décide.

T Y R S I S.

Pars , mais dis-moi encore que tu m'aimes.

(177)

N I C É.

Mille fois , mon trésor , quand je t'assure d'un amour éternel ; à quoi servent tes doutes ?

T Y R S I S.

Ta bouche me le redit ; mais je voudrais qu'à chaque moment elle me le répérât.

N I C É

Oui , mon ami , je ne suis qu'à toi seul.

T Y R S I S.

Tu es seule l'idole de mon cœur.

N I C É.

Quand je le voudrais , il me serait impossible d'abandonner mon cher Tyrfis.

T Y R S I S.

Quand je le pourrais , je ne voudrais pas abandonner ma chère Nicé.

N I C É.

C'est par ses yeux qu'il a séduit mon cœur.

(178)

T Y R S I S.

Ses attraits font la seule cause de ma
flamme.

Ensemble.

C'est pour toi, seulement que j'aime la
vie, & ce n'est qu'avec toi que je veux
voir couler mes jours.

LE MÊME,

L'AVIS SALUTAIRE.

Ecoute , mon cher Tyrfis , & crois que c'est mon cœur qui te parle. Tu me fais pitié : je tremble pour toi : imprudent ! qui peut t'avoir engagé à fixer les yeux sur ceux de Nicé ? prends garde à toi , malheureux ! tu tomberas dans ses filets. Nicé est charmante ; je ne le fais que trop ; Nicé a dans ses traits un je ne fais quoi qui plaît à tout le monde , qu'on ne peut expliquer , qu'aucune autre bergere ne peut atteindre : mais combien , tu l'ignores , ah ! combien elle a de cruautés ! j'en suis sûr , moi qui ne regardai qu'un instant ses attraits , & qui ne cessai pas depuis de soupirer : je le fais ; ces sombres vallées , ces forêts solitaires le savent : elles ont appris de moi à répéter son nom adoré. Si tu t'en rapportes à ces manieres douces & polies , par lesquelles je l'ai vu t'attirer , si tu en crois ces regards languissans jetés à la dérobée sur les tiens , si tu te fies à ces discours enchanteurs qui promettent si peu , mais qui donnent tant d'espoir , tu la

croiras aisément amoureuse & sensible. Je l'ai cru de même, je me suis trompé.

C'est une erreur ; c'est une folie. Nicé n'aime que le triomphe de ses beaux yeux. Nicé n'a de plaisir qu'à voir croître à chaque moment autour d'elle la foule des malheureux. Elle flatte les nouveaux venus, maltraite les anciens. Il n'en est aucun cependant qui puisse sortir d'esclavage. Je ne fais qu'elle charme inconnu, quelle artifice elle emploie : je fais que ces mépris ne font que lui procurer des amans, que ses offenses les attachent encore plus.

Si jamais tu t'enflammes pour elle, n'espère plus de bonheur : tu porteras toujours le poids de tes chaînes : si tu veux l'aimer fidèlement, tu n'auras point de repos ; si tu penses à l'abandonner, tu te sentiras mourir.

LE MÊME.

L' O R A G E.

Non, ne t'irrite pas, Nicé ; je ne reviens point te parler d'amour ; je fais que ce langage te déplaît ; il suffit : vois que le ciel nous menace d'une tempête imprévue ;
si

Si tu veux reconduire tes troupeaux à leur bergerie, je viens seulement pour t'offrir mon secours.

Quoi ! tu n'as pas peur ! observe que le tems s'obscurcit de plus en plus, que le vent enleve des tourbillons de poussiere & de feuilles, qu'il fait tomber des arbres. Au frémissement des forêts, au vol incertain des oiseaux épouvantés, à ces gouttes de pluie qui commencent à tomber sur ton visage; Nicé, je prévois... ne te l'ai-je pas dit? Nicé, voilà l'éclair.... le tonnerre le suit : que vas-tu faire ? viens... écoute.... où vas-tu ? il n'est plus tems de penser à ton troupeau : mets-toi à l'abri dans cette grotte : je serai avec toi : mais tu trembles : ô mon trésor ! tu palpites, mon cœur ! ne crains rien, je suis avec toi, & je ne te parlerai pas d'amour. Pendant le tonnerre, pendant les éclairs, Nicé, ma bien-aimée, je serai avec toi ; lorsque le ciel deviendra serein, ingrate Nicé, je partirai.

Assis-toi, sois tranquille, la foudre n'a jamais pénétré dans le sein de ce rocher profond ; l'éclair même ne peut y être aperçu ; une épaisse forêt de poiriers en

couvre l'ouverture d'une ombre impénétrable , qui met des bornes à la colere du ciel. Assis-toi , idole de ma vie ; assis-toi & respire. Mais tu t'attaches , en tremblant à mon sein ; & à l'instant où je veux m'éloigner de toi , pour me retenir , tu serres ma main dans les tiennes. Quand le ciel se briserait sur nos têtes , n'en doute pas , je ne te quitterai point. J'ai toujours désiré un instant aussi doux : ah ! que n'est-il le fruit de ton amour , plutôt que de ta crainte ! ah ! laisse-moi , Nicé , laisse-moi du moins mon erreur. Qui le fait ? peut-être tu m'as aimé jusqu'à cette heure , peut-être ta rigueur venait-elle de ta modestie , & non de tes mépris pour moi ; peut-être cette crainte excessive est-elle un prétexte pour ton amour. Parle.... que dis-tu ? mon soupçon est-il fondé ? tu ne réponds pas ; tu baisses tes yeux vers la terre.... tu rougis , tu souris. j'entends , j'entends. Ne parle pas , doux espoir de ma vie ; ce ris , cette rougeur en disent assez.

Au milieu de l'orage , je trouve le calme. Ah ! que le ciel ne reprenne plus sa sérénité ! c'est aujourd'hui le plus beau de mes

jours : je voudrois vivre ainsi , & mourir de même.

LE MÊME.

LA JALOUSIE.

Pardonne , ma Nicé , ma bien aimée ; belle Nicé , pardonne. C'est à tort , je t'avoue , que je t'ai accusée de perfidie. Je déteste mes soupçons & mes doutes ; je ne suspecterai plus un moment ta fidélité : je le jure , ô mon trésor ! par cette belle bouche , qui , maîtresse de mon destin , dicte des loix que j'adore. Belle bouche , où l'amour habite , je n'ai plus de crainte , je vous crois , je suis plein de confiance : vous avez juré que vous m'aimiez , il suffit. Si je l'offense de nouveau , que Nicé m'en punisse , que la lumière du jour cesse de m'éclairer.

Je suis coupable ; je ne m'en défends pas : punissez - moi , si vous le voulez ; ma faute mérite cependant quelque excuse. Tyrsis t'adore ; je le fais ; tu ne l'ignores pas. Je t'ai trouvé conversant en particulier avec lui : à mon arrivée , tu rougis ; il pâlit ; vous n'articuliez l'un &

l'autre que des accens confus. Il te regarde à la dérobée..... tu souris..... ce sourire..... cette rougeur subite..... je fais ce qu'ils veulent dire. La première fois que je te parlai d'amour , tu rougis de même , tu souris de même , cruelle Nicé..... & c'est à tort que je me plains ? & tu ne me trahis pas ? trompeuse , ingrate , barbare.... hélas ! j'ai juré de te croire , & j'en reviens à mes doutes. Pardon , mon amour ; je suis un insensé ; mon serment est rompu ; mais pense enfin que c'est l'amour qui me fait extravaguer , que je ne suis pas le premier qui ait manqué à son serment.

Le pilote promet de ne plus se fier à la mer ; mais lorsqu'il la voit tranquille , il court aussi-tôt à de nouveaux hasards. Le guerrier jure à tous momens de quitter les armes , & si le son d'une trompette parvient à ses oreilles , rien ne peut plus le retenir.

LE MÊME.

L' E X C U S E.

Non, pardonne-moi , Chloris : je ne comprends pas ton injuste colere. Qu'ai-je dit ,

enfin ? quelle faute ai-je commise ? j'ai dit que je t'aime , je t'ai appelé ma douce amie ; est-ce donc à tes yeux un crime si noir ? ah ! si un cœur est coupable en t'aimant , pour être innocent , il faut ne t'avoir point vue. Trouve un seul homme , ma belle Chloris , qui te parle sans soupirer , qui te voie sans t'adorer , & puis fâche-toi contre moi. Mais au milieu de tant de coupables , pourquoi suis-je le seul contre lequel tu t'irrites ? si tu es aimable , cruelle , ce n'est pas ma faute.

Appaise-toi , bergere , reprends ta beauté. Ah ? tu ne fais pas combien cette colere te défigure ! ne te fie point à moi , mire-toi dans cette fontaine.... est-il vrai ? te trompai-je ? peux-tu te reconnaître ? ce regard sombre , ce front ridé , cet air farouche ne diminuent-ils pas de moitié tes attraits ? d'autres voies sont ouvertes à ta vengeance. Si te dire , je t'aime , t'appeller ma douce amie , sont de si grands outrages , offense-moi de même ; je te pardonne. Je souffrirai volontiers de tapart.... mais tu souris..... heureux sourire , qui m'enleve hors de moi..... mire - toi

actuellement , mire-toi , ma Chloris , regarde de combien ce sourire augmente la beauté de tes traits ! juge de l'effet qu'y produirait l'amour. J'avoue bien que rien n'est si beau qu'un visage riant ; mais un visage amoureux a des graces encore plus touchantes. Retourne encore une seule fois. Cette onde claire ; contemples-y ton visage, mais qu'il soit animé par l'amour , tu y verras alors mille beautés de plus : il y en aura davantage que la colere n'en peut effacer.

LE MÊME.

L' O B S T A C L E.

Orgueilleux petit ruisseau , qui peut avoir ainsi gonflé tes eaux ? suspends ton cours ; je vais voir Chloris : sèche ton lit ; laisse-moi traverser jusqu'auprès de Chloris. Elle m'attend déjà sur l'autre rive. Permetts-moi seulement le passage , & inonde ensuite , si tu le veux , mes guérets ; je ne me plaindrai pas de toi. mais tu te gonfles ! le jour est prêt à luire : voilà l'aurore ! Chloris m'attend , & je m'arrête encore.

Ruisseau jaloux , par où ai-je mérité ta haine ? j'ai éloigné les troupeaux de ton lit , je n'ai donné qu'à Philis & à Lycoris les fleurs qui croissent sur tes rives : souvent même , dieux ! vous le savez , ingrat , pour ne point diminuer ton onde , j'en ai refusé quelques gouttes à ma soif ardente : si ton nom est connu , tu le dois à mes vers ; si , parmi les chaleurs de l'été , tu te sens à couvert , c'est moi qui , sur tes bords , oui , c'est moi qui plantai ces lauriers ; à peine alors mouillais-tu la superficie du sable ; le moindre rameau , tombé du plus prochain arbruste , mettait un obstacle à ton cours ; & maintenant changé en fleuve , gonflé par les eaux , & bouillonnant d'écume , on te voit ébranler avec fracas les arbres & les rochers ; tu dédaignes tes bords , tu passes & tu n'écoutes pas mes plaintes.

Mais bientôt tu redeviendras un petit ruisseau , ton lit va se dessécher , & je t'entendrai murmurer dans les cailloux : alors j'entrerai dans ton lit , pour me moquer de toi ; je troublerai ton eau , & tu ne parviendras à la mer que rempli de boue & de limon.

LE MÊME.

L A P É C H E,

La nuit s'approche : viens , Nicé , viens ,
 ma bien aimée , respirer l'air frais de la
 mer en repos ; quiconque ne s'est pas re-
 posé sur ses bords , lorsqu'un doux zéphyr
 soulève légèrement les flots , ne peut con-
 naître le plaisir.

Abandonne une fois , ma Nicé , aban-
 donne tes cabanes ; les demeures cham-
 pêtres ne sont pas les seuls asyles du plaisir.
 Ces eaux ont aussi leurs délices ; c'est ici
 que l'on voit , lorsque la nuit déploie ses
 voiles ténébreuses , les étoiles se multiplier
 & se reproduire encore plus brillantes &
 plus belles , dans la mer devenue rivale du
 firmament , & les rayons de la lune éclater
 & se briser sur la glace brunie de l'onde.

Aujourd'hui , au son d'une conque ma-
 rine , qui ne le cède point aux flûtes les
 plus douces , je vais te chanter les amours
 de Thétis , de Galathée , de Glaucus , ou de
 Doris , si tu ne veux pas que je te chante
 mes tourmens.

Des bords de la mer , tu verras tes brebis
 chéries paître la tendre herbe dans le pré
 voisin , & bondir à l'abri du soleil , autour

des buissons ; pendant ce tems , avec la ligne & l'hameçon , tu tendras des embûches aux poissons , & ma Nicé sera tout à la fois bergere & pêcheuse ; les poissons ne resteront plus cachés sous la mousse des rochers : tous à l'envi traverseront les flots , pour devenir la proie de celle que j'aime , & les nymphes de l'onde viendront verser dans son sein ces cristaux étincelans , ces coquilles argentées , & ce corail brillant qui tapissent leurs demeures humides.

LE MÊME,

LE P R I N T E M S.

Ah dieu ! Philène , ah dieu ! les prés commencent à reprendre leur verdure ; les bois se couvrent d'un feuillage nouveau ; un zéphyr importun , avant - coureur du printems , fait entendre déjà son murmure : ah ciel ! la saison naissante te rappelle aux armes , aux camps ! pauvre Irène , comment pourras-tu vivre sans ton bien-aimé ? Doux zéphyr , ne souflez pas , par pitié pour l'amoureuse Irène ; plantes chéries , ne sortez point si vite du sein de la terre : ah dieux ! combien le moindre soufle du

zéphyr , la plus légère teinte dont la fleur se colore , doivent coûter de soupirs à mon cœur ?

Mais quel fut jamais l'impie qui osa le premier fabriquer un instrument de mort avec un innocent acier , & faire un art de la cruauté ? le barbare n'avait pas le moindre sentiment d'humanité , la moindre idée de l'amour.

Quelle folie ? quelle fureur ? préférer aux caresses d'une tendre amie , les menaces d'un ennemi furieux ! ah ! non , Philène ; ne te laisse pas séduire : si tu desires la guerre avec tant d'ardeur , l'Amour a des débats aussi graves. Chaque amant est un guerrier , on éprouve en aimant le froid & le chaud ; en amour , il est besoin d'expérience , de génie & de courage ; l'Amour a ses ruses , ses surprises , ses assauts , ses défenses , ses victoires , ses défaites , sa paix & ses fureurs ; mais ses fureurs sont momentanées , & la paix qu'il donne est délicieuse ; un triomphe , quel qu'il soit , plaît également au vainqueur & au vaincu , les peines elles-mêmes.... mais qu'entends-je ?... la trompette sonne., c'est le signal du départ.

Arrête , ingrat , pourquoi me fuis-tu ?... non , je ne prétends pas te dérober tes lauriers , je demande peu , tourne sur moi tes yeux & pars va , cher amant , mais conserve mes jours , en ménageant les tiens ; va , reviens mon amant , si tu le peux ; mais reviens vainqueur ; en tel endroit que tu sois , pense souvent à mes peines , & dis : qui fait si ma fidelle Irène vit encore ?

LE MÊME.

L E S O N G E .

Oui , celle qui regne en mon cœur vient quelquefois calmer mes peines pendant mon sommeil . . . Amour , si tu es juste , donne plus de vérité à mes songes , ou ne souffre pas que je m'éveille.

Assis sur les bords d'un ruisseau solitaire , à l'aurore naissante , ô ma Philis , je rêvais que j'étais avec toi , je prenais mon songe pour une réalité , je croyais entendre le gazouillement des oiseaux , le murmure de l'eau & le frémissement des feuillages ; mon cœur palpitait , comme il fait souvent aux rayons éclatans de tes yeux ; tu

me paraissais cette fois plus tendre que tu ne le fus jamais , & je doutai un instant si ce n'était point un rêve. Quel tendre langage tu me parlais ! quels doux noms , ô ma chère , ta belle bouche m'a prodigués ! quelle agréable impression tes regards étincelans ont fait sur mes sens ! ah ! si tu avais pu voir l'éclat & le feu qui partait de tes yeux , lorsque l'Amour les animait , ô ma Philis , jamais tu n'aurais pour moi de rigueurs ! Dieux ! que devins-je alors ! quelles furent mes pensées ! non , je ne puis te redire comment je m'exprimai dans ce moment de délices , je fais que je donnai mille baisers à ta main plus blanche que le lait , & que le plus bel incarnat se répandit sur tes joues mais j'entends alors un bruit imprévu dans le buisson voisin , je me retourne , & j'apperçois Philène , mon rivale qui , caché parmi les feuillages , est le témoin de mes larcins amoureux ; son front est livide du poison de la jalousie ; la surprise & la colere m'enflamment . . . je m'éveille , & ma joie , même en songe , fut de courte durée.

L'erreur & le plaisir se dissipèrent avec la nuit ,

nuit ; mais , hélas ! mon amour , idole de ma vie , ne s'est point évanoui avec les ténèbres ; si je suis heureux un moment en songe , mon tourment se redouble au retour de la lumière.

LE MÊME.

LE NOM CHÉRI.

Heureux laurier , toi qui fais les délices du dieu de la lumière , c'est sur ton écorce que j'écris le nom chéri de celle qui cause mon martyre , ainsi que l'Amour l'a déjà gravé dans mon cœur : tu conserves fidèlement toutes tes feuilles ; que Philis , à ton exemple , me conserve une constance éternelle ; mais que mon espérance ne soit pas aussi stérile que tu l'es.

Maintenant , plante fortunée , tu vas t'élever avec orgueil , & tes feuilles nouvelles répandront une ombre majestueuse ; le doux nom de ma bergère va croître avec toi ; les nymphes des eaux , celles des montagnes & toutes les divinités champêtres , au renouvellement de l'année , viendront te rendre leurs hommages , & former autour de toi des danses d'alégresse : non-

seulement les yeuses , les sapins , le rouver
plein de nœuds , le pin audacieux , mais
aussi le palmier de l'Idumée , & les chê-
nes des Alpes te déféreront l'empire sur
les autres habitans des forêts ; je ne cou-
ronnerai jamais ma tête d'un autre feuil-
lage ; je ne chanterai qu'assis à ton ombre ;
je ne confierai qu'à toi les secrets de mon
amour , toi seul tu sauras les faveurs que
m'aura accordées ma bergere , ou les ri-
guez dont elle m'aura accablé ; tu con-
noîtras enfin mes plaisirs & mes tourmens.

Qu'un printems éternel regne pour toi
dans la nature ; ne souffre jamais qu'il se
repose sous ton ombre une nymphe cruelle
ou un berger perfide ; que jamais le noir
corbeau ne suspende son vol sur tes bran-
ches toujours vertes , & n'y souffre que le
nid de la tendre Philomèle

LE MÊME.

L E R E T O U R.

Quelle est cette nouvelle & extraordi-
naire froideur ! Irène , ton cher Philène ,
après une absence douloureuse & barbare ,
revole dans tes bras ; & c'est ainsi que tu

l'accueilles! je suis toujours le même, & tu as changé! je vois je ne fais quoi d'étrange sur ton visage, je t'ai laissé pleine d'amour, & je te retrouve cruelle! pourquoi? tu doutes peut-être de ma fidélité, la langue mensongere d'un odieux rival m'a sans doute accusé près de toi: mon Irène a tant de preuves de ma foi, Irène me connaît, & Irène le croit: ah! non, donne plutôt du crédit à tes yeux qu'aux mensonges de mes rivaux; ces yeux voient mieux dans mon ame, fixe-les sur mon visage, & décide ensuite.

Qui peut connaître les voies secretes de mon cœur, si vous les ignorez, beaux yeux de mon amante? vous qui, dès l'instant où mon amour est né, l'avez connu, tout caché qu'il était dans mon sein?

Insensé! je cherche la cause de mes maux dans les autres, & elle est présente devant moi, sa rigueur n'est point l'effet d'une colere jalouse; c'est de l'orgueil. Irène était moins belle à mon départ; elle songeait alors à garder ses conquêtes, & Philène n'était peut-être pas celle qu'elle priait le moins: à présent, pour mon

malheur , elle devient si belle , que la cour de ses amans ne peut se compter ; l'un l'appelle son bien , l'autre sa vie , un troisieme sa divinité ; l'un dit qu'il souffre , l'autre qu'il meurt ; ils font à l'envi l'éloge de ses levres vermeilles , de la blancheur de son sein qu'elle jette un regard , mille pâlisent , qu'elle sourie , un autre mille soupire ; elle s'apperçoit de son pouvoir , son triomphe lui plaît , & bouffie d'orgueil , elle ne pense qu'à étendre son empire ; à peine se souvient-elle de son pauvre Philène.

Ah ! rappelle-toi , belle Irène , que tu m'as juré d'être constante : ah ! retourne , ma bien-aimée , retourne à ton premier amour : ô dieux ! à qui aurai-je recours ? quel sera mon espoir ? pour qui dois-je vivre désormais , si son cœur n'est plus à moi ?

LE MÊME.

LE PREMIER AMOUR.

Il est trop vrai , cette flamme amoureuse qui , pour la premiere fois , embrase un cœur , ne s'éteint jamais toute entiere ; l'âge n'en efface point la douce impression ,

c'est un feu trompeur qui couve sous la cendre ; on s'imagine pouvoir l'éteindre à son gré , sans en redouter les atteintes ; le moindre vent vient-il l'exciter , c'est un incendie.

Que je voie un moment ma belle ennemie , je sens ma nouvelle ardeur se réveiller dans mon ame , je recommence à soupirer , je me meurs d'amour pour elle , & j'adore mon destin dans les yeux de ce que j'aime.

Ce n'est pas seulement quand je la vois , que je brûle pour Nicé. De tel côté que je porte ma vue , je trouve un nouvel aliment à la flamme qui me dévore. Je me rappelle ici le premier instant où je brûlai pour elle ; c'est là qu'elle me donna sa foi : cet endroit me fait ressouvenir de ses rigueurs , cet autre me peint tous les charmes de sa tendresse ; l'un frappe ma mémoire de l'idée d'une querelle , l'autre d'un raccomodement.

Enfin les belles elles-mêmes à qui je porte mes vœux , pour abuser mon imagination , me font penser à l'ingrate. J'admire les graces de Silvie , la taille de Chlo-

ris ; je loue la régularité de leurs traits , la beauté de leur chevelure ; mais toutes les fois que ma bouche dit : cette nymphe est charmante ; cette autre est remplie d'attraits ; mon cœur répond , Nicé , ma Nicé est cent fois plus belle.

Objet de la plus vive flamme , ce n'est que pour toi que j'ai connu l'amour , & je ne veux aimer que toi. Je ne me plains pas de mon sort ; c'est encore le bonheur le plus doux que d'être né pour adorer Nicé.

LE MÊME.

L'AMOUR TIMIDE.

Que veux-tu , mon cœur ? quels mouvemens inconnus t'agitent ? tu te dilates , & ma poitrine ne suffit pas à te contenir tout entier ; tu te resserres ensuite , & j'ai peine à t'y trouver ! tu frissonnes & tu brûles tout à la fois , & tu éprouves en même-tems , les effets extrêmes de l'union des flammes & du froid ! que veux-tu ? est-ce un tourment ? est-ce un plaisir ? est-ce hardiesse ou crainte ? ah ! je le fais ; je me rappelle ce jour , ce moment où , sous l'arc d'un beau sourcil , je vis

luire le flambeau qui me brûle. Ah ! je ne le fais que trop , mon cœur : tout est connu.

Oui , je t'entends , mon cœur , lorsque tu palpites ; tu veux sans doute te plaindre d'être soumis à l'amour. Cache ta douleur ; souffre ton martyre : tais-toi , ne trahis pas mes desirs secrets. Mais quoi ? faudra-t-il donc toujours languir en silence ? non , l'amour favorise les amans téméraires. Que l'objet de mes feux sache que je l'aime ; qu'elle l'apprenne de ma bouche. Je lui dirai que mon audace a ses yeux pour excuse , que le tendre retour que je lui demande est une loi de la nature ; je dirai.... mais , si elle se fâche & qu'elle me renvoie ? oh dieux ! je voudrais lui avouer que je l'aime , & cependant je ne le voudrais pas

Zéphyr , si tu vois , dans ton vol , le cher objet de mon amour , dis lui que je soupire , mais ne lui dis pas pour qui. Ruissseau fugitif , si tu la rencontres , dis-lui que tu n'es formé que de larmes , mais ne lui dis pas que ce sont les miennes qui font murmurer tes flots.

LE MÊME.

LE NID DES AMOURS.

Si mon admiration te suffit , tu l'as obtenue , ma chere Irène ; si tu veux de l'amour , ton entreprise est vaine , ne la tente pas. Tu es remplie de graces & d'agrémens ; je n'ai rien vu de plus beau que toi ; mais les graces , la beauté ne font pas la seule chaîne qui me lie. Si je n'accepte pas la place que tu m'offres dans ton cœur , engageante bergere , tu ne dois pas me condamner.

Le cœur d'Irène est un nid d'amours extrêmement fécond. A peine l'un commence-t-il à se soutenir avec ses ailes , que l'autre s'empresse à s'échapper de sa coquille. Les premiers venus donnent l'aliment à ceux qui ne font que de naître , & ces derniers , en peu de tems , ont d'autres nourrissons. Ils croissent si promptement , & font déjà en si grand nombre , que le meilleur calculateur ne peut les compter.

Il y en a de toutes couleurs. L'un semble , en déployant ses ailes , étaler des violettes , un autre des lys. On en voit de bruns , de rouges & jusqu'à des gris.

Ceux qui font éclater l'or sur leurs plumes, ne font pas toujours les plus beaux , mais ils obtiennent la préférence.

Leurs caractères sont trop opposés entre eux. L'un est pensif & se tait ; l'autre est franc & babillard. On voit les soupçons peints sur le visage de celui-ci ; & le triomphe de l'autre est écrit sur tous ses traits. L'un prie , l'autre menace ; celui-ci demande , celui-là dérobe. Tel a des desirs , qui n'ose pas les montrer. L'un vole l'arc de son rival , l'autre lui prend son brandon , un troisième escamote son bandeau. Ils se tendent à l'envi des pièges , & s'embrassent à tout instant ; ils se craignent , se détestent à la mort , & demeurent ensemble.

Et vous avez cru me loger au milieu de ce fracas ? vain projet ! j'aime trop mon repos. Comment pourrai-je supporter une seule minute ce gazouillement ennuyeux , ces bourdonnemens éternels , & l'agitation importune de toutes ces ailes ? croyez-moi : nous devons mieux choisir tous les deux. Cherchez un hôte moins solitaire que moi ; je chercherai une demeure plus tranquille.

chacun doit s'attacher à son goût : conservez votre nid , & moi mon repos.

Ah ! ton sort , Irène , est cent fois plus heureux que le mien : tu trouveras plus aisément à satisfaire ton génie. Tu veux des amans indulgens , moi je veux une beauté sûre. Il est tant de soupirans faciles ; où trouve-t-on une maîtresse fidele.

LE MÊME.

P O R T R A I T.

Ma maîtresse est si touchante , si honnête , quand elle donne un salut , que toutes les langues sont tremblantes & muettes , que tous les yeux n'osent se fixer sur elle. Elle marche , au bruit de ses louanges , avec la candeur & la modestie d'un ange. On la croirait exprès descendue du ciel pour donner l'idée d'une merveille. Son regard a un attrait si gracieux , qu'il porte au cœur un sentiment de plaisir qu'on ne peut définir qu'en l'éprouvant. On dirait qu'il s'exhale de ses levres un souffle rempli de douceur & d'amour qui va dire à l'ame : soupire.

LE DANTE.

L'ASCENDANT DE LA BEAUTE.

Un seul regard de ma maîtresse est pour moi le souverain bonheur. Les graces se plaisent à ne la quitter jamais ; l'Amour lui tient fidelle compagnie. Ce dieu est né en même-tems qu'elle ; c'est par son influence propice que la terre & la mer se renouvellent, & que le ciel prend une face plus riante. On n'a point vu de merveilles semblables à celles que l'amour opere par son secours. Si elle se montre au public, ornée de tout le luxe de sa parure, il semble que l'air se remplisse d'esprits amoureux qui portent dans tous les cœurs tendres un sentiment de volupté. L'homme dur & grossier s'écrie, en la voyant : où me cacher ? la crainte de perdre la vie, ou sa férocité, l'engage à la fuite. Baisse les yeux, malheureux, lui dis-je, & tu n'auras rien à craindre.

CINO DE PISTOIE.

CE QUE C'EST QUE L'AMOUR.

Si ce n'est point de l'amour, qu'est-ce donc que je sens ? mais, ô dieux ! si

c'est de l'amour, quel est-il donc lui-même ? s'il est bon, pourquoi les effets en font-ils douloureux & mortels ? s'il est mauvais, pourquoi les tourmens qu'il cause font-ils si doux ? si l'ardeur qui me consume est volontaire, pourquoi pleurer ? pourquoi gémir ? si c'est malgré moi, à quoi servent mes larmes ?

O mort, par qui je vis, tourment délicieux ! comment as-tu tant d'empire sur moi, sans que j'y consente ? & si j'y consens, n'ai-je pas grand tort de me plaindre ?

En butte à des vents contraires, je me vois sans gouvernail, dans une barque fragile, au milieu de l'océan : léger de savoir, en proie à l'erreur, j'ignore moi-même ce que je veux, & je tremble en plein été, brûlé de mille feux pendant la rigueur des hivers.

FR. PÉTRARQUE.

LE PREMIER COUP D'ŒIL.

Jamais le soleil ne parut avec plus d'éclat, dégagé des nuages glacés qui l'obscurquaient, ni l'arc céleste, après la pluie, n'étincela de couleurs plus vives & plus variées,

variées , que la beauté divine à qui rien de mortel ne peut s'égalér , le jour où , rayonnante de gloire , elle me chargea pour la première fois des chaînes de l'Amour.

Dieu de Cythere , avec quelle douceur enchanteresse elle promenait ses regards , qui offusquèrent tous les autres , dès le premier moment où elle se montra.

Je la vis , Sennucio ; je vis le dieu tendre son arc , & ma vie ne fut plus en sûreté ; mais je voudrais encore la revoir à ce délicieux instant !

LE MÊME.

MODELE DES BEAUTÉS.

En quelle partie du ciel , dans quel ordre de beauté était le modele que la nature imita en formant tant d'attraits ? elle voulut , par ce chef-d'œuvre , montrer jusqu'où pouvait aller son pouvoir.

Jamais nymphe des fontaines , déesse des bocages déploierent-elles dans les airs l'or d'une aussi belle chevelure ? un cœur fut-il jamais l'asyle d'autant de vertus ? hélas ! c'est leur assemblage qui cause tous mes tourmens.

Tome II.

S

Qui n'a pas vu les yeux de ma maîtresse ;
 leurs mouvemens délicieux , ne peut se
 former l'idée d'une beauté divine ; qui
 n'a pas entendu la douceur de ses soupirs ,
 les graces de son langage ; qui n'a pas
 goûté le charme de son sourire , ne peut
 savoir comment l'Amour fait des blessures ,
 & comment il les guérit.

LE MÊME.

LA CONSTANCE.

Placez-moi dans le climat brûlant où le
 soleil dévore les fleurs & la verdure , dans
 celui où les glaces & la neige éteignent la
 chaleur , ou bien sur le sol qu'il parcourt
 dans un char tempéré ; aux lieux d'où il
 renaît , ou vers ceux dans lesquels il se
 perd ; que la fortune m'élève ou m'abaisse ;
 que je vive dans un air épais ou séreïn ;
 que la nuit regne ; que les jours soient
 courts ou longs ; que je revienne au prin-
 tems de ma vie , ou que j'avance vers
 mon automne ; que j'habite au ciel , sur la
 terre , au fond des abîmes , au sommet des
 montagnes , dans des vallées profondes &
 marécageuses ; l'esprit libre ou dominé par

mon corps ; que mon nom soit obscur ou brillant , je serai toujours le même ; je vivrai comme j'ai vécu , toujours adorant l'objet qui , depuis trois lustres , me retient dans les fers.

LE MÊME.

POINT DE RETRAITE CONTRE L'AMOUR.

Seul & pensif , je parcours , à pas lents , les campagnes les plus désertes , & j'ai les yeux attentifs à fuir toutes les traces du pas des autres mortels : je n'ai pas de moyen plus sûr d'éviter la rencontre des hommes ; & je crains que , par la joie qui se peint sur mon extérieur , ils ne lisent le feu qui brûle dans mon ame.

Hélas ! je crois que les montagnes , les prairies , les fleurs , les forêts connaissent le bonheur de ma vie , que je dérobe aux humains ; mais je ne trouve point de route écartée , de retraite sauvage , où l'Amour ne vienne s'entretenir avec moi , & où je ne me plaise à m'entretenir avec lui.

LE MÊME.

S ij

L' A B S E N C E.

Si je porte ma vue sur l'herbe des prairies , je vois éclater de mille couleurs les roses , les violettes & les autres fleurs que le ciel a fait naître ; les bosquets sont partout revêtus d'une verdure qui porte la gaîté dans les ames ; l'oranger exhale son odeur & la répand dans le vague des airs ; ici le berger cueille la rose , tandis qu'un autre l'admire sur le buisson épineux qui la produit : ainsi l'Amour semble rire à toute la nature ; & moi , le désir qui me brûle ne cesse de me consumer ; & je n'y fais de terme que l'instant où je reverrai l'aimable objet de qui je suis séparé.

Je vois les oiseaux voltiger deux à deux , se poursuivre parmi le feuillage , bâtir leurs nids nouveaux , & se livrer , en jouant , à l'instinct de la nature ; j'entends tous les bocages retentir de leurs doux accens ; ils sont si vifs , si jolis , qu'on dirait de petits génies revêtus d'une substance corporelle , créés par l'Amour pour orner la verdure ; ils ne craignent plus la saison désolante des frimats : chacun d'eux paraît satisfait ,

moi seul , hélas ! moi seul , en proie aux tourmens , je me dissous comme la neige aux rayons du soleil ; parce que je suis éloigné de celle qui fait fixer auprès de moi le suprême plaisir.

Dans les forêts les plus sauvages , au bruit de ses siflemens , le serpent s'unit à son semblable , les basilics se suivent entre eux & se caressent , les dragons effroyables , les autres animaux féroces , qu'on ne peut voir sans danger , inspirés , adoucis par l'amour , goûtent ensemble les plaisirs de la nature : tous les êtres répandus sur la terre sont forcés , en cette joyeuse saison , à savourer le bonheur ; moi seul , j'ai tant d'ennui , que , mille fois le jour , je me sens entre la vie & la mort , au gré des idées favorables ou funestes qui viennent m'agiter à cause d'elle.

Les fontaines jaillissent claires & fraîches , & versent sur les campagnes leur eau limpide & pure ; elles baignent & rafraîchissent l'herbe , les plantes & les arbres dont leur cours s'embellit : les poissons , qui , renfermés dans leurs trous , fuyaient la rigueur de l'hiver , nagent en troupes , s'ac-

couplent , se jouent sur la surface de l'onde , & s'excitent mutuellement aux plaisirs : ainsi dans toute l'étendue de la mer , au fond du lit des fleuves , regnent les tendres desirs , & leurs habitans connaissent l'art de les apaiser : au contraire , ma plaie ne fait qu'augmenter , mon mal me consume , & cet état si cruel durera jusqu'à ce qu'un regard de celle que j'aime vienne me soulager.

Les nouvelles mariées , les plus jolies fillettes , vont aux fêtes & se divertissent ; elles sont si gaies , si vives , qu'il semble que chacune d'elles est inspirée par l'Amour ; j'en vois d'autres sous l'habit court & léger des bergeres , sauter à l'ombre des bocages ; c'est encore l'Amour qui les anime & qui presse leurs mouvemens : telles on voit les Dryades danser sur les bords des lacs ; les jeunes garçons tendres & galans les suivent , s'approchent , leur prennent la main & dansent avec elles : & moi , malheureux ! éloigné de celle qui brillerait comme le soleil au milieu de leurs cercles , occupé de son image & du souvenir de ma peine , je suis tel qu'à me voir , on ne peut retenir ses larmes.

Mes douloureux accens peignent les plaisirs & le bonheur de la nature ; & moi seul , au milieu de ces jouissances , livré aux regrets , aux tourmens , j'ai l'ame abattue , déchirée : hélas ! mes peines ne finiront qu'à la vue du visage adoré de mon amante ; mais l'espoir me soulage : si des fers , ou la mort elle-même ne me retiennent , bientôt , bientôt , je sortirai de cet état déplorable , pour arriver au comble de la félicité.

FAZIO-DEGLI-UBERTI.

É L O G E.

Jamais une lumière si belle , un soleil si brillant , ne jeterent sur le monde un éclat aussi vif que le visage de celle que j'aime ; dans l'ombre des vallées , l'eau froide des fontaines ne baigna jamais de violettes si pures & si fraîches qu'elle.

Jamais , à la renaissance du printems , la rose ne parut sur un si beau buisson , & jamais aucun amoureux ne plut tant à mon cœur , que les sons modestes qui sortent de sa bouche.

Il semble pleuvoir de ses regards une douce rosée qui rafraîchit les blessures qu'elle me fait : Amour s'est logé dans ses yeux charmans ; & c'est dans son sein qu'elle retient mon cœur affligé , brasier trop ardent pour un aliment si petit.

BUONACORSO-MONTEMAGNO.

LES PRESTIGES DE L'IMAGINATION.

Autant je suis éloigné du bel objet de ma flamme , obligé de céder au sort qui me bannit de sa présence ; autant l'Amour invente de moyens pour me flater d'un plus doux espoir.

Tantôt il me peint ses joues , sur lesquelles il regne plus de sérénité que dans un beau jour ; tantôt ses yeux étincelans , qui portent le feu dans mon ame ; tantôt ses bras si bien arrondis pour me presser des plus douces étreintes ; & c'est ainsi qu'il soutient le plaisir dans mon cœur.

Quelquefois j'entends mon amante parler seule , & ses accens enchanteurs percent jusqu'à mon oreille , à travers les feuillages des bois sauvages & déserts.

Je vois enfin ce soleil plus puissant qui
se cache à mes yeux , se lever à l'orient ,
avec l'autre , & l'effacer par ses nouveaux
rayons.

GIUSTO DE CONTI.

LES EFFETS DU TEMS.

L'heure qui fuit m'apprend que ma
cruelle ennemie devient peu-à-peu moins
belle , & que c'est une folie d'aimer : ses
yeux n'ont plus le même éclat ; ses che-
veux ne brillent plus de la couleur de l'or ,
& les lacs de leurs tresses ne retiennent
plus mon cœur : toutes ses roses sont
moins fraîches , elles ont perdu leur in-
carnat ; ce jour si beau qui m'enchantait
tombe dans les ondes du soir , & mes
nuits sont aujourd'hui bien plus tran-
quilles ; tous ses secrets pour me plaire
sont vains , mes chaînes sont brisées , mes
liens sont rompus , elle n'est plus belle ,
elle a perdu toute sa parure.

NIC. COSMICO.

LA NOUVELLE FLORE.

En tel endroit que ma maîtresse promene ses doux regards , nouvelle Flore , sans le secours du soleil , la terre se féconde , & les fleurs naissantes viennent étaler leurs couleurs variées : les oiseaux enflammés par ses accens , font retentir les airs d'une musique amoureuse , en l'entendant chanter : animés par son langage si flatteur , les forêts s'empressent à revêtir de feuillages leurs branches desséchées ; les nymphes timides , dont le cœur est l'asyle de la chasteté , y sentent naître des mouvemens d'amour , quand elles la voient sourire , ou que sa belle bouche exhale un soupir.

La langue ne peut exprimer , l'esprit ne peut concevoir combien elle répand de graces sur l'endroit où sa main blanche & délicate vient se poser.

LAURENT DE MÉDICIS.

L' O R I E N T.

Avez-vous vu , le matin , lever l'Aurore couronnée de roses & de jacinthes , avant que le jour s'échappe entièrement de la mer ? & comme le ciel se colore de ses rayons ?

On le voit se teindre graduellement d'une lumière plus vermeille , qui efface mille fois la pourpre avec laquelle les mortels ont voulu l'imiter.

Le grossier pastoureau est émerveillé du rouge vif & radieux de l'orient , qui s'élève à mesure sur l'horizon , & dont l'éclat brille davantage , selon qu'il le fixe avec une attention plus constante.

Eh bien ! on éprouvera le même ravissement à contempler l'angélique beauté que j'aime ; s'il se trouve un mortel assez hardi pour fixer ses regards sur elle.

MAT. MAR. BOIARDO.

LE PORTRAIT FIDÈLE.

Quel fut le peintre assez téméraire, dénué de sens , pour entreprendre ton portrait ? Les pinceaux de Zeuxis, d'Apelle, ces grands maîtres de l'art qui l'ont emporté sur tous leurs émules , n'imiteraient pas les moindres beautés de tes traits enchanteurs ; la nature même , toute puissante qu'elle est , ne se flatterait pas de te produire une seconde fois.

Ne compromets point la peinture dans un essai malheureux ; tu es un soleil , elle ne ferait qu'une étoile.

Ce n'est point sur un tableau que peut briller ta charmante figure ; c'est dans mon cœur seul que ta beauté est fidèlement exprimée ; si l'on pouvait t'y voir , chacun s'écrierait : la voilà , c'est elle !

ANT. THÉBALDEO.

L'AME

L' A M E D I V I S É E

Deux sentimens divisent mon ame ;
l'un m'excite à toujours aimer , & me
fait croire que , sans amour , il n'existe
aucun bien ; l'autre me dit : l'amour est le
tombeau de l'ame ; déjà ses tourmens se
peignent sur ton front ; ne vois-tu pas que
ta maîtresse te trompe , dissimule & rit de
tes maux ?

Ainsi je vis en proie à deux ennemis re-
doutables ; mon cœur est le champ de ba-
taille , & je ne fais qui remportera la victoire.

Hélas ! je crains aussi que , dans ce par-
tage de mes pensées , mon ame ne se sépare
bientôt d'avec mon corps !

FRANÇ. CÉL.

IMPUISSANCE DE L'AMOUR.

Ne te vante point , Amour , de m'avoir
soumis ; n'ordonne point la pompe triom-
phale de ta victoire ; quoique tu m'aies
donné des fers , toute ta puissance aurait été
vaine & trop faible contre mon cœur , si
celle qui est la fleur de toute beauté , n'avait
pas elle-même décoché le trait , tendu l'arc ,

Tome II.

T

emplumé la flèche , & rallumé le feu qui s'était éteint.

Je ne t'estimais qu'autant qu'il faut priser un enfant nu , deux fois aveugle , d'yeux & de jugement ; mais ce fut elle qui me livra aux tourmens de ma flamme ; & si je fus vaincu , je ne lui en veux pas ; elle n'a point employé la ruse , c'est de vive force que j'ai succombé.

LAUR. CARBONE.

ON NE PEUT FUIR L'AMOUR.

O mon ame ! quel parti prendre ? courrai-je à l'occident ? irai-je boire les eaux fécondes du Nil , ou m'enfoncerai-je dans les profondeurs de la terre , pour ne pas éprouver des tourmens si brûlans ? que dis-je ? quelle fureur insensée me transporte ?... où fuiras-tu ? où pourras-tu te cacher ? sans que l'Amour vienne avec toi , ne t'enveloppe & ne te présente , à chaque moment , l'objet de ta flamme ?

Malheureuse , accablée de toutes-parts , la force , l'adresse , la ruse , ne t'arracheront pas de ta prison : vole des contrées où le

soleil se couche à celles où il se leve , de son berceau dans l'Inde , aux extrémités de la Bretagne ; l'Amour sera toujours sur ta tête.

CARITEO.

LE CŒUR PERDU.

J'ai perdu mon cœur , ne l'avez-vous point trouvé , nymphes qui foulez l'herbette fraîche ? J'étais assise hier , malheureuse & seulette , sur la rive de ce pré verdoyant ; il partit sans prendre congé , plus vite qu'un trait , plus prompt que l'éclair & la foudre ; à peine pus-je dire : arrête ! attends ! il disparut , & je ne le vis plus.

Si vous ne le connaissez pas , un feu continuel brûle au-dedans de lui ; il est affligé d'une plaie , de laquelle découle sans cesse un sang enflammé.

L'avez-vous ? rendez-le-moi , ou prenez avec lui le reste de mon ame : hélas ! partout où il s'arrête , il n'existe ni paix , ni reconfort , ni bien , ni vie.

PAMPH. SASSO.

PLAINTES D'UN AMANT.

Montagnes , vallées , cavernes , collines couvertes de fleurs , de feuillages & de gazon , campagnes verdoyantes , bois épais & ténébreux , bosquets arrosés de mes larmes , qui voyez à chaque instant augmenter mes peines , & qui couvrez mes yeux d'un nuage plus obscur ; fleuve , qui semblez connaître ma douleur mortelle , & vous plaindre doucement avec moi , oiseaux qui volez sur mes traces , & qui faites entendre vos chants dans ces lieux où l'Amour gémit par ma voix , nymphes farouches , air , & vous , vents , écoutez les tristes accens de mes plaintes.

Déjà quatorze fois l'aurore a fait luire son front radieux , couronné de diamans orientaux ; Délie a déployé autant de fois son croissant , & son frere s'est également baigné avec Thétis dans le fond du vaste océan , depuis que la montagne n'a point senti la trace du pied d'albâtre de cette belle si fiere , qui fait donner les graces du printems à tout ce qu'elle touche , à ce qu'elle approche , à ce qu'elle regarde ;

l'herbe , les fleurs naissent de ses beaux yeux , & s'alimentent par les miens.

Tout ce feuillage riant s'entretient par mes pleurs ; le fleuve en roule plus majestueusement ses flots : hélas ! pourquoi sa beauté s'éloigne-t-elle si long-tems de nous ? le ciel lui-même en est affligé : de grace , si quelqu'un l'a vue dans les vallées sombres , cueillir , parmi le gazon , les fleurs jaunes & azurées , & en tresser des guirlandes , qu'il m'enseigne le lieu qui la recèle , si toutefois la pitié regne dans ces bocages.

Amour , je la vis sous le feuillage frais de ce vieux hêtre reposer doucement ; je tremble à ce souvenir : dieux ! comme ses beaux cheveux d'or , agités par le vent , se déployaient en ondes agréables ! comme je me sentis glacer & brûler tour-à-tour , en voyant un nuage de fleurs s'épanouir autour d'elle , & son sein parfumé de roses ! ô jour heureux ! Amour , trace toi-même son portrait ; je n'ose pas l'entreprendre.

L'œil fixe , j'admirais : tel un jeune cerf contemple son image dans le cristal d'une fontaine , je voyais ses yeux alu-

més par l'Amour, ses mouvemens & ses traits; j'entendais son langage, ses accens, par qui le ciel même ferait embellir; j'épiais son sourire qui amollirait les rochers, qui apprivoiserait les animaux les plus féroces, & suspendrait le cours des ondes fugitives : oh ! si je trouvais la trace de ses pieds ! je n'envierais point à Jupiter le séjour de l'Olympe.

Ruisseau frais & tremblotant, où elle vient se baigner, que tu es heureux ! & vous plantes branchues qui, sur les bords champêtres, nourrissez avec ses eaux vos antiques racines, c'est au milieu de vos feuillages que ma Glicere vient s'asseoir & se reposer ; & toi, haut & vigoureux hêtre, digne de lui prêter ton ombre, que jete porte envie ! que l'air qui recueille les sons de sa voix céleste, doit être fortuné !

Oui, l'air reçoit ses divins accens, les porte aux cieux, & toute la cour des immortels est dans le ravissement : oui, voilà le lieu où elle cueillit des fleurs, où elle se reposa sur le gazon, où elle sépara les épines de ces roses, où son sourire rendit à l'air sa sérénité ; je vois l'onde où elle baigna son visage radieux, où sont

ces objets enchanteurs ? quelle douceur me déchire ? mais comment goûté-je une paix si précieuse ? qui est avec moi ? à qui parlé-je ? avec qui m'entretiens-je ? ah ! d'où vient le calme délicieux que j'éprouve ? quelle volupté suprême a ravi toute mon ame !

Tendres accens de mon amour , volez en liberté ; puisque c'est vous qui changez mes douleurs en plaisirs.

ANGE POLITIEN.

LE MOIS DE MAI.

Sur les bords verts d'un ruisseau limpide & transparent , je vis dans un bosquet émaillé de fleurs , planté d'oliviers & paré de feuillages variés , un berger qui , à l'aube naissante , chantait , au pied d'un ormeau , le retour du mois de mai ; perchés sur les feuilles encore tendres , les oiseaux lui répondaient dans leur doux ramage ; & lui , le front tourné du côté du soleil , prononçait ces mots :

« Dieu des bergers , ouvre cette belle

» saison par un jour clair & serein : qu'un
 » de tes rayons brillans colore le ciel d'un
 » vermillon pur ; fais éclater d'avance les
 » couleurs naturelles & l'émail des fleurs
 » qui distinguent ce délicieux mois de mai ;
 » décris un arc plus élevé , pour que ta sœur
 » goûte un sommeil plus long , & que cha-
 » cune des étoiles marche plus lentement à
 » sa suite ; souviens-toi que tu gardas toi-
 » même autrefois les troupeaux.

» Vallées voisines , rochers , cyprès , au-
 » nes , chênes , prêtez l'oreille à mes faibles
 » accens ; que les timides agneaux ne redou-
 » tent plus les loups ! que le monde retourne
 » à son innocence primitive ! que des touffes
 » de roses s'épanouissent sur les cimes des
 » cerres , & que les raisins , à leur maturité ,
 » soient suspendus & naissent parmi les
 » épines ! que les chênes élevés & noueux
 » distillent le miel , & que le lait pur cir-
 » cule dans le lit des fontaines !

» Qu'on voie par-tout germer le gazon
 » & les fleurs ! que les animaux sauvages
 » déposent leur férocité ! que les Amours
 » badins , sans flambeau , sans flèches , s'amu-
 » sent ensemble , nus & désarmés ! qu'on

» n'entende plus que les chants harmonieux
 » des nymphes au teint de lys , & qu'auprès
 » d'elles , dans leur parure agreffe , les fau-
 » nes & les sylvains dansent sur la verdure !
 » que les prairies soient toujours riantes !
 » que les ruisseaux fassent entendre un
 » doux murmure , & que le plus léger
 » nuage ne couvre pas de son ombre nos
 » paisibles collines ! »

C'est dans ce jour fortuné que la beauté
 prit naissance , que les vertus trouverent
 un asyle , que l'homme aveuglé reprit son
 innocence si long-tems oubliée ; c'est pour
 elle que j'écris , c'est son nom que je trace
 sur tous les hêtres de ces bois. Il n'est point
 d'arbrisseaux qui ne répète le nom d'Ama-
 rante : elle seule peut adoucir le poison de
 ma vie , elle est l'unique cause de mes
 soupirs , de mes larmes & de tous les
 transports qui m'agitent.

Tant que les animaux sauvages seront
 errans dans les forêts , tant que les pins
 élevés pousseront des feuilles piquantes ,
 tant que les fontaines vives rouleront , en
 murmurant , leurs ondes jusqu'à la mer ,
 qui les accueille avec affection ; tant que

les amans vivront sur la terre entre l'espoir & les douleurs, le nom de celle qui me fait une si longue guerre, sa belle main, ses yeux célestes, sa chevelure ondoyante, obtiendront la célébrité qu'ils méritent.

C'est elle seule qui m'attache à la vie, qui fait, dans sa coupe amère, verser un nectar délicieux.

Faites, ô mes accens, que ce jour soit à jamais heureux, doux & serein !

JAC. SANNAZAR.

L'AMANTE COUROUCÉE.

Tel un vaisseau bien lesté vogue gaiement sous un ciel pur & sans nuage, quand le zéphyr souffle doucement sur sa poupe, & qu'il ne craint point les dangers de la pluie & de l'orage ; mais si une tempête s'élève, si l'air agité pèse sur les voiles, force les rames & le gouvernail, si l'art du pilote est vain, qu'un déluge d'eau l'inonde, il sent le péril de sa situation, & craint un événement fatal ; ainsi bercé par un espoir légitime & pur, je me crus un jour le plus heureux des mortels, tant que ma maîtresse me vit d'un œil de faveur ; mais

depuis l'instant où , sans l'avoir mérité ,
j'ai éprouvé l'effet de sa colere , mon cœur
affligé se baigne dans les larmes ; je sou-
pire & je vois la mort anticiper pour moi
l'ordre des tems.

P. BEMBE.

A U N S O N G E.

Songe , qui m'as si doucement dérobé
au trépas ; toi , par qui le souvenir de mes
tourmens s'est effacé , de quelle porte du
ciel es-tu descendu pour verser le plaisir
dans mon ame désolée.

Quel ange , compatissant à mes maux , t'a
conduit jusqu'à moi , dans ma détresse ?
réduit à la situation la plus douloureuse ,
c'est par toi seul que j'ai trouvé du soula-
gement.

Que tu es heureux , puisque tu fais le
bonheur d'un autre ! mais tes ailes sont
trop rapides , & tu t'échappes trop vite ;
cette félicité si grande dont tu m'avais com-
blé , tu me la ravis en un instant.

Reviens au moins , reviens : le chemin
t'est connu ; & rends-moi ce plaisir si ra-
vissant que je ne goûterai jamais qu'avec
toi.

LE MÊME.

L A V I E I L L E S S E.

Quand la seve du printems entretenait
l'esper & la chaleur dans mon ame , j'ai
vécu soumis à tes loix , Amour : les jeux ,
les plaisirs folâtraient avec moi , & tu n'a-
vais pas besoin de violence pour régner sur
mon cœur.

Maintenant que , sur le retour , le ciel
fait peser sur moi le joug des années , ti-
mide & faible , je ne sens plus ces feux
qui , dissipés une fois , ne peuvent plus se
ranimer.

Détends ton arc , si tu veux que je vive ,
d'autres que moi chanteront , célébreront
ta force & ta puissance.

Je n'ai plus de sang ni de vigueur , pour
souffrir de nouvelles blessures : donne-
moi pour toujours la branche d'olivier ,
& lance en d'autres lieux tes traits en-
chanteurs.

LE MÊME.

L'ORAGE

L'ORAGE APPAISÉ.

Le Soleil se couvrait d'un voile ténébreux , qui s'étendait jusqu'à l'extrémité de l'horizon ; les feuilles agitées produisaient un frémissement continu , & le tonnerre roulait sur les nuages.

Malgré la pluie ou la tempête dont j'étais menacé , je voulais traverser les flots agités du large fleuve , qui servit de tombeau à l'audacieux fils du dieu de Délos ; lorsque , sur l'autre rive , je vis briller vos yeux enchanteurs : j'entendis les sons de votre voix touchante , digne de faire de moi un second Léandre.

Aussi-tôt les nuages amoncelés dans l'air furent dissipés ; le Soleil reparut , les vents se turent , & le fleuve reprit sa tranquillité.

L'ARIOSTE.

INVOCATION AU SOMMEIL.

Alcipe t'offre, ô sommeil ! ces blancs pavots, ces brunes violettes , dont il tresse une couronne , & te conjure de secourir sa maîtresse.

Elle est languissante , & c'est toi seul qui peut la guérir : descends sur ses beaux yeux, ô sommeil paisible , toi qui seul as le droit d'appaîser les fatigues & les inquiétudes ! repos universel du monde , la nuit t'a créé sur les épais brouillards qui ombragent le Léthé ; elle t'a doué de ses dons les plus plus précieux , par-tout où tu déploie tes ailes , tu répands une froide rosée qui enveloppe les soins & les tourmens d'une ombre délectable , & qui les couvre d'un voile gracieux & léger.

Dans l'onde tranquille des mers , au sein des fleuves , au milieu des forêts & des prairies , tu soulages les animaux & toutes les créatures du poids insupportable de leurs réflexions : ma maîtresse seule ne connaît point le repos & la tranquillité.

JÉR. FRACASTOR.

LA BEAUTÉ ACCOMPLIE.

Les créatures célestes , le dieu de la lumière & sa brillante sœur aiderent la nature , lorsqu'elle forma vos traits divins.

L'air était serein , le jour pur : Jupiter & son aimable fille folâtraient ensemble , & l'Amour , entouré des Graces , avait les yeux fixés sur vous , chez qui il voulait établir sa demeure.

Merveille suprême ! votre beauté , modele éternel de toutes les autres , descendit alors du ciel.

Que d'autres possèdent de beaux yeux , un sourcil régulièrement dessiné , une main bien faite , la peau la plus fine , une jolie figure ; c'est chez vous seule que la nature a pris toutes les beautés qu'elle leur a distribuées.

LE MÊME.

LE MIROIR.

Ruisseau d'argent, pur & tranquille,
 plus riche que l'Ébre & le Pactole, dont
 l'onde claire & fugitive coule lentement
 sur les diamans de tes rives, principal
 honneur du liquide élément, conserve
 toute entière cette belle image dont je ne
 puis repaître mes faibles yeux, & qui sert
 d'un doux aliment à mon martyr.

Dès que celle qui pourrait enflammer
 jusqu'aux monstres des forêts, viendra se
 mirer sur ton crystal, ou qu'elle baignera
 son visage dans ton eau vive & claire,
 suspends ton cours : recueilli tout entier sur
 toi-même, condense ton onde amoureuse,
 embrasée, & ne porte point à la mer un
 trésor aussi rare.

BERN. TASSO.

A LA JALOUSIE.

Pâle jalousie, qui, t'insinuant d'une
 manière insensible & par des routes inusitées
 jusqu'à mon cœur, fanne les fleurs de
 mon espérance, & change les plaisirs en
 amertume, pourquoi couvrir de glace le

plus beau feu ? Pourquoi substituer à la paix des guerres injustes & funestes ? hélas ! le jour , la nuit , je pleure , je sèche , je languis !

Le poison que tu verses sur les douceurs de l'amour , les rend ameres au point qu'il n'est plus de plaisir ni de reconfort.

Tu fus nourrie avec la haine & la mort , de l'onde du Cocyte ; & c'est par toi seule , qu'aux beaux jours de ma vie , j'apprends d'avance à mourir.

LE MÊME.

SYMPTOMES D'AMOUR.

Avoir , jour & nuit , les yeux humides , les tenir , baissés , parler peu , soupirer souvent , se haïr soi-même , & , pour fuir les humains , chercher les bois , les cavernes & les rochers les plus escarpés , marcher lentement , ou courir sans motif , craindre , espérer au même moment , être tout de glace en dehors , & une fournaise embrasée au-dedans , porter envie à ceux qui ont terminé leur sort , vouloir toujours ce qui deplaît à d'autres , tomber , à chaque instant , d'erreur en erreur , se repaître de

douleurs & de tourmens ; si ce sont là des symptômes d'amour , j'aime , je m'en aperçois , & je ne m'en repens pas ; car le Soleil ne voit pas d'amour plus beau que le mien.

LÉLIO CAPILUPI.

AUX VIOLETTES ET AUX ROSES.

Amoureuses violettes , qui dispersez sur l'aile fraîche des zéphyrus le délicieux parfum renfermé dans vos simples calices , si , par une faveur du sort , ma maîtresse vient vous ceuillir & vous serrer si étroitement contre son sein , que le suc qui entretient votre vie , s'écoule sur sa peau , & se mêle aux couleurs vives & célestes dont elle brille : je vous conjure , honneur des fleurs , filles chéries de la terre & du soleil , lorsque vous porterez dans ses veines le baume odorant qui vous anime , mêlez-y ce soupir enflammé que j'exhale sur vous.

Roses vermeilles qui vous épanouissez au jour naissant , fraîches & brillantes , & qui , par l'éclat de vos couleurs , effacez

celui de l'aurore , à son lever , si une main virginale vous détache de votre tige , avant que Phœbus , jaloux de vous voir si belle , d'un de ses rayons brûlans , ne détruise votre gloire , & si , par hasard , celle dont les appas embelliraient le ciel même vient à fixer doucement sur vous ses regards amoureux , & augmenter encore votre suave odeur , rappelez , de grace , à son ame altière , la mémoire douloureuse de la mort du bel Adonis ; rappelez-lui le chagrin violent qu'Amour peignit sur les traits de celle qui vous donna la couleur de son sang : cet exemple terrible , & l'image de mes tourmens , exciteront peut-être sa pitié.

G. GRADENIGO.

LES DEUX CONTRAIRES.

Amour , pourquoi sens-je à-la-fois dans mon cœur la flamme & la glace ? pourquoi la flamme ne fond-elle pas la glace , ou d'où vient que la glace n'éteint pas la flamme ?

Une telle contrariété ne peut y produire qu'un tourment affreux , puisque l'un ne

peut pas céder à l'autre , & qu'ils tirent encore tous deux de leur dissention un nouvel accroissement.

Choisis, maître suprême : si mon trépas t'est cher , descends dans mon ame , armé de tous tes feux , ou couvert de ta glace.

Rien ne peut me soustraire à cette guerre intestine ; & cependant un malheureux ne peut pas succomber à deux poisons , lorsqu'ils se combattent l'un & l'autre.

ANT. FR. RAINIERI.

L'INSOMNIE.

O sommeil ! fils paisible de la nuit qui procure le repos , l'ombre & la rosée , reconfort des mortels fatigués , doux oubli des maux insupportables qui répandent sur la vie l'amertume & l'ennui ; viens secourir mon cœur languissant qui ne connaît pas de tranquillité ; soulage ces membres frêles & brisés ; vole à ma voix , sommeil , étends sur moi tes ailes rembrunies , & repose-toi sur mon front !

Où est le silence qui fuit le jour & la lumière ? où sont ces songes légers qui marchent toujours à ta suite d'un pas inégal ?

Hélas ! en vain je t'appelle ; en vain je
caresse ces ombres obscures & froides : ô
que la plume de ce lit est dure ! ô nuit
cruelle & fatigante !

J. DE LA CAZA.

A L A N U I T.

Nuit , qui enveloppes toutes les pensées
que le jour fait naître dans un oubli doux
& profond , toi qui me conduis dans une
retraite fortunée , où je termine un jeûne
long & rigoureux , veux-tu adoucir mes
maux & apaiser mes plaintes continuelles ?
prolonge ta course , & laisse-moi du moins
jouir plus long-tems de ce qui fait l'objet
de mes plus ardens desirs.

Pour prix de tes bienfaits , que le ciel
prodigue sur toi tout le feu de ses étoiles
les plus propices ! qu'il couronne ton front
de pavots & de violettes ! que jamais le so-
leil par un retour trop prompt , n'éloigne
de toi douloureusement le sommeil , &
n'interrompe tes mysteres amoureux.

J. B. AMALTHÉE.

LE SOMMEIL ÉVANOUI.

Réviens en paix, sur tes ailes sombres,
des portes d'ivoire, sommeil favorable &
cher ; qu'aucune pensée funeste & dou-
loureuse , d'ombre ou de mort , ne t'ins-
pire d'effroi.

Si ton repos léthargique me comble d'un
bonheur si vif, que je m'efforce en vain
de le raconter ; je puis bien dire , contre
l'opinion antique, que tu es le frere de
la vie.

Tant que j'ai été dans tes bras , j'ai
cru , dans l'excès de mon ravissement,
monter au ciel, y briller d'une lumière nou-
velle , & y jouir de la félicité suprême,
qu'y goûtent les divinités.

Hélas ! pourquoi m'as-tu quitté ? pour-
quoi se sont évanouis avec toi les objets
adorables qui s'étaient offerts à ma vue,
& ce séjour de paix & de délices , où je
me sentais affranchi par toi de l'état d'un
mortel ordinaire ?

G. FIANNUA.

APOLLON ET DAPHNÉ.

Daphné , ma chere Daphné , arrête ,
suspends ta course : belle Daphné , at-
tends , ne fuis pas ; ne te sauve point des
bras du dieu de la lumiere qui vole à ta
poursuite.

C'est moi , si tu l'ignores , qui répand
le jour & le plaisir sur-la terre & dans
les cieux : c'est de moi , que ma sœur
& ces étoiles d'or qui brillent au firma-
ment , reçoivent leur éclat : il n'y a que
toi seule dans la nature qui me méprise &
se plaise à m'humilier.

Laisse , de grace , reposer ces pieds
légers , ces pieds ah ! peut-on
voir rien de plus cruel ? arrêtez-vous ,
pieds si mignons , si jolis.

Tout en parlant , le dieu était prêt de
l'atteindre ; déjà Daphné pouvait sentir
la chaleur de son haleine ; mais au lieu
de la nymphe , Apollon n'embrassa qu'un
laurier.

L. PATERNO.

LA BELLE FUGITIVE.

Pourquoi , Philis , pourquoi m'appeller
& courir aussi-tôt te réfugier sous l'orme ou
l'olivier du bocage ? de cet asyle , tu me
laisses appercevoir ton beau sein & ta
blonde chevelure ; tu fuis ensuite en riant,
& tu ne fais qu'irriter mon desir , & flater
mon espoir.

Bientôt tu reparais à l'autre bord du
ruisseau ; tu me présentes une guirlande que
ta main a tressée , & sur le champ , tu
t'échappes de nouveau , & tu fuis de ma-
nière à me laisser observer long-tems tes pas,
sans répondre aux vœux que je t'adresse.

Voilà comme tu me traites ! comme
tu me joues ! hélas ! ta voix qui m'ap-
pelles , ta fuite , ton retour , font dans
mon cœur une alternative de peine , de
plaisir & de douleur.

Ah ! Philis , ne fuis pas : arrête , vois
que le tems s'échappe , que l'heure est ra-
pide , & que notre printems s'envole pour
ne plus revenir.

PETR. BARBATI.

INVITATION

INVITATION A UN REPAS FRUGAL.

Où fuis-tu ? où cours-tu , imprudente
Chloé ? vois-tu l'herbe & les fleurs devenir
plus riantes par ta présence ? vois-tu
l'onde tranquille & transparente du ruis-
seau qui t'appelle dans cette délicieuse
retraite ? n'entends-tu pas quelle douceur
Progné donne à son chant, sous l'ombrage
qui sert d'ornement à ce bosquet ? ne
sens-tu pas comme le zéphyr rafraîchissant
y tempere la chaleur du midi, qui semble
brûler & enflammer le ciel !

Viens donc jouir de ces délices ; viens
t'y reposer, jusqu'à ce que l'ombre, en
croissant, descende lentement des collines ;
alors je te conduirai dans ma cabane, où
tu trouveras une table servie pour toi, &
couverte de chataignes cuites, & de pom-
mes vermeilles.

J. B. SCHIAFENATO.

CONTRE LA JALOUSIE.

Fille coupable de l'amour & de l'envie ;
 toi qui changes en supplice le bonheur de
 ton pere , Argus vigilant pour nuire , taupe
 aveugle pour obliger , ministre de tous les
 tourmens , jalousie , Tisiphone infernale ,
 immonde aspic , qui dénature & empoi-
 sonne les douceurs de ce monde , vent
 destructeur du midi , qui fait languir &
 dessécher la plus belle fleur de mon espé-
 rance , animal sauvage , odieux à lui-même ,
 oiseau de mort & d'augure sinistre :
 terreur qui pénètre dans l'ame par mille
 portes , si l'on pouvait t'en fermer l'en-
 trée , l'empire de l'Amour serait aussi dé-
 licieux que le séjour de la terre , si la
 haine & le trépas n'y régnaient jamais.

L. TANSILLO,

LA ROSE ÉPANOUIE.

Dans tes plus jeunes ans , tu ressemblois à cette rose purpurine , qui n'a point encore ouvert son sein aux rayons du soleil , mais qui , vierge & timide , se cache sous son enveloppe verdoyante ; ou plutôt (car on ne peut t'assimiler à un objet périssable) tu ressemblois à l'aurore céleste , lorsqu'elle répand ses perles sur les campagnes , & qu'elle dore le sommet des monts , claire dans sa sérénité & versant la rosée.

L'âge plus mûr ne t'a rien enlevé ; & dans ton simple négligé , la beauté la plus fraîche , ornée de tout l'éclat de la parure , ne l'emporte point sur toi , ne t'égale même pas.

Ainsi la rose est plus belle , quand elle épanouit ses feuilles odorantes ; & le soleil , à son midi , donne plus d'éclat & de chaleur qu'au matin.

TORQ. TASSO.

L'HIRONDELLE.

Hirondelle babillarde , qui , dès le point du jour , en m'éveillant , éveille aussi mes peines , que dis-tu dans ton ramage ? ces gazouillemens multipliés , ces tendres accens font-ils l'expression de ta douleur & de tes plaintes amoureuses ?

Eh bien , j'en ai pitié : de grace , hôtesse chérie , chante auprès de cette belle qui me dédaigne ; les sons touchans de ton gosier feront plus d'effet que n'en a jamais produit l'éloquence de mon amour.

VAL. BELL.

L'AMANT INDÉCIS.

Pendant que les yeux gardiens des attraits d'Amarillis sont fermés par le sommeil , je vais lui ravir un baiser ; insensé qui laisseroit échapper l'occasion de lui dérober une telle faveur !..... arrête , ma bouche , tu vas exciter sa colere.... elle ne me voit pas ; ose tout.... non , prenons auparavant un conseil de l'Amour.

LE MÊME.

L E T E M P L E.

Que la voûte du monde soit le temple de
 Psyché ! la masse entière du globe terrestre
 y servira d'autel ; le soleil en fera la lampe ;
 Pélion , Olympe , Ossa , vous fournirez
 aux géans des matériaux pour tailler son
 image ; le dieu du ciel , en traits de feu ,
 y gravera son nom adoré sur la voie lactée ;
 le bruit des sphères célestes , en se cho-
 quant , produira une musique digne d'elle ,
 & les chants dont le temple retentira , se-
 ront le bruit du tonnerre

LE MÊME.

LES RIVAUX INTESTINS.

O combien de rivaux je découvre en
 moi-même ? si mon œil se plaît à te con-
 templer ; ma bouche veut t'imprimer un
 baiser , ma main brûle de parcourir tes
 appas : hélas ! si tu consens à contenter
 mes yeux , laisse à mes autres organes l'a-
 vantage de se satisfaire également ; n'em-
 pêche point ma main de presser ton sein ,
 & permets à mes lèvres de se coler sur ta
 bouche.

LE MÊME.

X iiij

LA BAGUE.

Beauté généreuse , que prétendez-vous avec un si riche présent ? un seul bijou peut me faire monter au comble du bonheur ; est-ce pour doubler mon tourment , que vous me donnez cette bague ? afin de montrer que je suis en même tems votre amant & votre esclave : si vous avez asservi mon cœur , qui souffre & qui languit dans vos fers , pourquoi charger encore mes mains d'une autre chaîne ?

LE MÊME.

C O N S E I L.

A l'aube de ton âge , tes yeux s'ouvrirent à l'amour ; au midi , tu as éprouvé tous les tourmens d'une flamme brûlante ; maintenant que tu touches au soir , & que le soleil baisse pour toi , pourquoi former encore des desirs ? pourquoi t'entretenir dans les mêmes pensées ? fais veiller ton ame , & laisse dormir tes sens.

LE MÊME.

L'ANNÉE DE L'AMOUR.

Les roses de ton sein sont l'image du printemps dans sa fleur ; le feu de tes yeux annonce l'été ; on voit l'automne sur les pommes de ton sein ; mais je sens que l'hiver réside au-dedans de ton cœur : laisse fondre cette glace , & daigne y faire pénétrer une douce chaleur ; alors , Annette , tu seras l'année de l'Amour.

LE MÊME.

MODELES A SUIVRE.

Laisse , ma chère Philis ; dépouille ta rigueur. En femme prudente , écoute un peu l'Amour. Ne prends point le serpent pour modèle ; que les colombes t'enseignent l'art d'aimer ; qu'elles t'apprennent à connaître les baisers des amans ; ces embrassemens multipliés assaisonnés de tant de délices. Ah ! si jamais je te tiens dans mes bras , je veux que nous fassions honte à toutes les colombes de l'univers.

LE MÊME

A L'AMOUR.

Toi qui te vantes de soumettre à tes traits victorieux les cœurs les plus rebelles, Amour, on t'a mis en fuite; tu cede à l'audace d'une femme. Indolent! tu tardes à lancer la flamme & les fleches! Ah! je le vois; c'est que tu es bien sûr que les dédains d'une amante ont peu de durée.

LE MÊME.

OFFRANDE NATURELLE.

Je ne te donne qu'un seul baiser, ingrate, & tu te plains! de quoi? est-ce le don ou celui de qui tu le reçois qui te déplaît? si c'est trop peu d'un seul, n'hésite pas d'en prendre autant que tu le voudras. S'il t'offense, enfin, & que tu ne veuilles pas le garder, rends le moi, ou permets que je le reprenne.

LE MÊME.

L'AMOUR CHANGÉ EN ROSE.

L'Amour a déjà été banni de mon cœur,
pour ses ruses & les vols qu'il m'a faits.
L'audacieux cependant a rompu son ban,
& revient sous la forme d'une rose.

LE MÊME.

L'ADORATION.

Passant, adore ici l'image de ma Pŷché ;
voilà son temple : tu regardes , tu le cher-
ches ; . . . c'est moi qui suis ce temple.
Contemples-y son image gravée dans mon
cœur par la main de l'Amour.
Aveugle ! tu ne vois rien ? . . . ah ! tu la
verrais bientôt si tu avais les yeux d'un
amant.

LE MÊME.

LA ROSE ET LE VENT.

Amoureuse d'elle-même , fière de sa
beauté , la rose se mirait dans un ruisseau
transparent & rapide ; un vent impétueux
frappe la fleur & la dépouille de toutes ses

feuilles : elles tombent dans le ruisseau ,
& l'onde , en courant , les entraîne avec
elle. Ainsi , dieux puissans ! se passe rapi-
dement & périt la beauté.

FR. DE LEMEN  .

L'AMOUR COLIN - MAILLARD.

L'Amour jouait    colin - maillard ; le
hasard voulut que ce fût    lui    courir le
premier : on lui bande les yeux ; voilà
l'Amour courant    t  tons , qui cherche de
tout côté. Jeunes beautés , hélas ! prenez
bien garde d'être prises : il n'  tera son
bandeau que pour vous aveugler , en le
mettant sur vos yeux.

LE MÊME.

LA PASTOURELLE.

Sous un ombrage épais , près des bords
d'une fontaine qui répandait son onde ar-
gent  e sur un tapis de fleurs , ma pastou-
relle conduisait ses troupeaux , pour les
dérober aux ardeurs du midi ; & ses levres
brûlantes se plongeaient avidement sur le

crystal froid & liquide, auquel elle imprimait des baisers de feu.

Sans s'appercevoir que je respirais au même endroit un air plus frais, elle se mit à baigner, avec l'eau de la fontaine, les roses de son teint ; & caressant elle-même ses appas, nouveau narcisse, elle semblait enchantée de sa propre beauté. Bientôt elle occupa sa main, plus blanche que le lait, à disposer, avec art, les ondes de sa belle chevelure.

La voilà qui cueille les plus belles fleurs, en élague les feuilles vertes, & les distribue dans les boucles de ses cheveux. Heureuses fleurs ! plus fortunées mille fois que toutes vos compagnes ! séparées de vos tiges, afin d'orner ce front charmant, vous quittâtes alors la terre, pour monter au séjour des Dieux !

Elle retrouffe son tablier, le remplit des trésors de la prairie ; &, sa provision faite, elle tourne ses pas du côté où j'étais, sans qu'elle en sût rien. Un nuage odorant se répand autour d'elle : elle choisit, parmi les fleurs qu'elle a cueillies, les plus belles, les mieux épanouies ; &, en les triant, elle

fait retentir le bocage des doux accens de sa voix.

Je sortis alors de ma retraite. « Pourrait-on, lui dis-je, ô fleur de beauté ! obtenir de vous une des fleurs que vous avez cueillies ? » mon abord la fit rougir ; elle en devint encore plus belle. « Je n'aurais jamais cru, me répondit-elle, rencontrer ici le berger Tyrsis : excuse si je ne t'ai pas vu plutôt ; mais, tu peux prendre de mes fleurs autant que tu en voudras. »

J'en pris une de sa belle main, qu'un tigre n'aurait pas vue sans s'émouvoir ; je la remerciai tendrement, & m'assis sur l'herbe à côté d'elle : nous causâmes ; je l'interrogeai : elle répondit à mes questions avec des graces infinies, & m'enchantait par son esprit, sa gaieté, son sourire, sa conversation, & par son silence même.

Après avoir causé quelques instans, je restai tout-à-coup sans parler ; je pâlis, & tournant mes regards vers le ciel, comme un homme vivement épris, qui ne voit son bonheur que dans l'éloignement, tandis qu'il souffre le martyre, je me mis à sou-

pirer ;

pirer ; la bergere s'aperçut de mon état ;
 & me demanda la cause de mes soupirs ;
 je n'osai l'avouer , & prenant un détour ,
 je lui tins ce langage.

« Je parcourrais un jour cette forêt ; j'y
 » vis une gentille pastourelle , & mon
 » cœur fut sur le champ épris de ses appas ;
 » mais , amant discret , mes yeux seuls fu-
 » rent les interprètes de mes feux. La ber-
 » gere , sans s'en appercevoir , ou dédai-
 » gnant mon amour , fit évanouir mon
 » espoir & anéantit mes plaisirs ; & , comme
 » la timidité déplaît à son sexe , la honte
 » & les regrets furent le prix de mon
 » silence.

» Enchaîné par la crainte , jamais je
 » n'osai découvrir ma flamme ; cependant ,
 » un jour , je me trouvai depuis dans ce
 » bocage avec elle , comme je suis avec toi
 » maintenant ; nous nous fîmes l'un à
 » l'autre mille prévenances ; j'en usai avec
 » elle comme j'en userais avec toi , & je
 » me délassais , comme je fais à présent ,
 » sous un ombrage.

» Couché sur un tapis de lys & de vio-
 » lettes , j'essayais à bannir de mon cœur

» l'objet qui me tourmentait ; quand je
 » le vis s'avancer , & mes feux prendre
 » aussi-tôt une nouvelle ardeur. Je croyais
 » qu'au sein de l'ombre , j'éviterais l'éclat
 » du soleil , & je trouvai le soleil au milieu
 » de l'ombre même ; une retraite humide ,
 » froide & obscure , sur les bords d'une
 » fontaine , alluma chez moi la flamme la
 » plus vive.

» Timidité fatale ! source du désespoir
 » d'une foule de mortels ! montre-moi
 » celui à qui tu n'as pas causé de la peine &
 » des maux. Toi qui portes le trouble dans
 » notre ame , & la confusion dans nos de-
 » sirs , quand mettras - tu fin à mes tour-
 » mens , si celle qui me charme & m'en-
 » chante repose à mes côtés , sans que je
 » puisse jouir avec elle de tout mon bon-
 » heur !

» Je suis avec ce que j'aime , & je souffre
 » le martyre ; mes plaies saignent , &
 » ma guérison est avec moi ; mes regards
 » jouissent de ce que mon ame souhaite :
 » je demande une fleur , & la rose est sous
 » ma main ; malheureux , timide & mé-
 » content , je desire & je n'ose ; j'aime &
 » je reste dans l'inaction.

» Fidele à mes peines , attaché à mon
 » supplice , & cruel à moi-même par un
 » excès de retenue ; chargé de fers , je
 » supporte sans murmure les liens qui
 » m'enchaînent : je me tais ; méconnu ,
 » rebuté , j'espère avec constance : mes
 » larmes & mes plaintes sont ma seule res-
 » source ; je devais mourir : un amant qui
 » souffre en silence est-il digne de vivre ou
 » d'attirer la pitié ? »

Je me tus alors , & lui inspirai , par mon silence , un desir violent de savoir le nom que je cachais avec tant de soin : elle réfléchit , cherche , & ne trouve point , repasse dans son esprit plus de mille noms différens : chaque belle du canton vient se peindre à son imagination ; les plus jeunes , les plus fraîches , les plus aimables ; celles qui portent sur leurs joues l'incarnat des roses nouvelles , celles qu'une blonde chevelure distingue de leurs compagnes , passent successivement en revue , & mille soupçons nouveaux ne font qu'augmenter son incertitude & ses doutes.

Quoique je peignisse mes desirs & le trouble de mon cœur , elle ne put jamais

s'appercevoir quel était l'objet de ma feinte, & que le tableau de mes feux prétendus n'était que l'image de ceux qu'elle m'inspirait : elle croyait bien éloigné le sujet de ma flamme, tandis que sa proximité en accroissait l'ardeur, & loin d'exciter son amour, je ne m'attirai que sa compassion.

Elle fait un nouvel effort pour savoir ma pensée, me fait part de ses soupçons, & les détruit elle-même aussi-tôt : une nouvelle idée se présente ; elle me nomme, l'une après l'autre, cent beautés, & ses yeux, fixés sur les miens, épient mon secret : le moindre trouble, un sourire, est pour elle un témoignage de ce qu'elle cherche, & l'instant d'après, elle se défie de son propre jugement.

L'incertitude augmente son empressement ; moins elle pénètre ma pensée, plus elle desire de la découvrir : elle ne peut bientôt plus modérer son impatience ; son cœur la trahit. Devenue plus hardie, « berger, me dit-elle, apprends-moi, je » t'en conjure par la complaisance dont tu » te fais gloire, le nom de cette bergere,

» toujours présente à tes yeux , que tes
 » desirs poursuivent incessamment sans être
 » instruite de ton amour.

» L'objet qui me charme , lui répondis-
 » je , t'est mieux connu qu'à moi-même :
 » elle n'a point de compagne plus chère ,
 » d'amie plus fidelle que toi , & tu n'en as
 » point à qui tu sois plus tendrement at-
 » tachée ; ses travaux , ses loisirs , ses amu-
 » semens , tu les partages : soumise à tes
 » ordres , attentive à tes avis , elle n'a point
 » d'autre volonté que la tienne.

» Puisque c'est de toi que dépendent
 » ses vœux , si tu me promets de soulager
 » mon tourment , je te découvrirai mon
 » secret avec autant d'empressement que
 » j'ai eu de soin à te le cacher ; d'ailleurs ,
 » je m'en souviens , outre son nom , j'ai
 » ici son portrait ; je le porte sans cesse
 » dans ma poche ainsi que dans mon
 » cœur.

» S'il est vrai que je sois l'arbitre de sa
 » volonté , me répondit elle , je te promets
 » que tu n'éprouveras jamais ses rigueurs :
 » oui , je lui ferai connaître ton amour &
 » ta timidité , pourvu que tu me décou-

» vres enfin cette pastourelle si touchante;
» si gentille & si belle. »

Je tire un miroir caché dans mon sein ;
je le présente à ses yeux , & fixant sur elle
mes regards enchantés , je l'assure qu'elle
y verra le portrait de celle que j'aime : elle
regarde & rougit : elle s'apperçoit alors de
ma feinte , & ne la désapprouve point ;
mais , continuant sa recherche , elle hé-
site & feint de ne rien voir.

Confuse , intimidée , elle ne fait que
dire ; veut & craint en même-tems de
paraître satisfaite ; fait tous ses efforts pour
dissimuler ; joue le doute & l'ignorance ;
& , d'un air chagrin , s'écrie : « c'est donc
» ainsi , Tyrsis , que tu trompes mon espé-
» rance ? en quel endroit de cette glace est
» donc ce portrait que tu m'as promis ? Je
» n'y vois rien autre chose que moi-
» même.

» Eh ! quelle autre , lui dis-je , imagi-
» nais-tu capable de me charmer ? ame de
» ma vie ! tu es la seule cause de mes
» larmes , le seul objet de mes chansons ;
» mon cœur ne cherche , ne desire que toi
» seule : je t'aime uniquement , je me

» soumets à tes loix ; mon cœur , mon
 » ame , c'est à toi seule qu'il appartient
 » d'en disposer ; mais n'oublie pas de quel
 » prix tu dois payer mon martyre.

» Échappé d'une mer de tourmens , c'est
 » dans ton sein , comme dans un port as-
 » suré , que je me réfugie : est-on ingrate
 » & cruelle , quand on porte les graces &
 » l'amour sur son front ? peux-tu refuser
 » de confondre tes feux avec les miens ? ô
 » gage touchant de mes desirs ! voit-on sous
 » la voûte azurée des yeux pleins de flam-
 » mes annoncer un cœur de glace ? »

Un vermillon plus vif éclate sur ses joues :
 elle baisse les yeux ; elle hésite ; se tourne
 vers moi , rit , & me jette des regards en-
 flammés : elle ne fait que dire ; elle ne fait
 que faire ; incertaine , elle flotte entre la
 crainte & l'espoir ; s'égare , veut parler &
 ne l'ose , desire , tremble , rougit , & me
 comble de plaisir.

Elle ouvre sa bouche de rose pour jeter
 un sourire ; je la lui ferme par un baiser :
 elle recule , me repousse ; je l'enchaîne ,
 la retiens dans mes bras , & lui dis : « tourne
 » vers moi tes yeux charmans , mon unique

» trésor ; j'ai laissé mon cœur où j'ai pris
 » ce baiser : si tu dédaignes mon amour ,
 » il est juste au moins que je te rende
 » le baiser , & que tu me rendes mon
 » cœur.

» Bouche de mon bel astre , nouvel
 » orient , tu renfermes des trésors de perles
 » & de rubis : visage radieux , tu calmerais
 » la fureur de la mer & l'agitation des
 » flots ; tu receles le foyer ardent où l'A-
 » mour puise tous ses feux ; tu es l'aimant
 » de l'ame , l'aliment des cœurs ; tu fais ,
 » par de douces caresses , apaiser les plus
 » vives ardeurs , & répandre un torrent de
 » délices.

» Ah ! Tyrfis , s'écria-t'elle , tu me sé-
 » duis par tes discours enchanteurs ! je
 » voudrais te punir & je t'aime , & je me
 » sens contrainte à condamner ma rigueur :
 » hélas ! la pudeur & l'amour sont deux
 » tyrans qui ne s'accordent jamais ; un
 » silence inactif est le partage de l'une ,
 » & l'autre ne se manifeste que par des
 » actions.

» Si tu me promets de m'aimer & de
 » te taire , je ne mets plus d'obstacle à tes

» vœux ; mes plaisirs dépendent des tiens ;
 » nos chagrins se confondent , j'aime & je
 » hais d'après ton cœur , & je n'ai d'autre
 » recours que toi : doux charme de ma
 » vie , reçois mes baisers , couvre-moi des
 » tiens ; jouissons & sois discret. »

Languissante , elle se jette dans mes bras ,
 appuie son visage sur le mien , colle sa
 bouche de rubis à ma bouche , la presse
 par des baisers multipliés , ses belles dents
 sillonnent mes lèvres par de douces morsu-
 res ; nos âmes se cherchent , s'égarent
 & se noient mutuellement dans une mer
 de volupté.

Ma main presse les pommes d'albâtre qui
 bondissent sur son sein plus blanc que la
 neige ; mes desirs croissent : pommes char-
 mantes , plus d'un Adam eût péché en
 vous voyant ! mes baisers , mes regards ,
 sont le seul langage , les seuls interprètes
 de mon bonheur ; & je presse , au même
 instant , le miel avec mes lèvres , & le lait
 avec ma main.

Mes doigts furtifs cherchent à pénétrer
 sous le corset de ma belle , elle s'irrite &
 veut , de sa main , repousser mes efforts ;

mais bientôt elle cede , me regarde en rougissant , & m'encourage , par un sourire.

Un soupir enflammé donne le signal de l'embrasement ; & tandis que je la regarde , elle semble me dire : si tu te sou mets à mes loix , je suis ta reine , donne-moi le sceptre.

Brûlés de mille feux , nous tombons sur le gazon ; j'écarte le voile qui me dérobaît ses appas , & j'apperçois une peau qui surpasse le lait en blancheur : telle , au sein d'une conque vermeille , on voit jouer la perle d'orient ; telle , par un ciel sans nuage , la neige brille dans les campagnes , & telle aussi l'aube matinale éclate au commencement d'un jour serein.

Je tente d'écarter les obstacles , elle seconde mes efforts , mon feu s'irrite agitée par la douleur , le plaisir & la crainte , elle pousse d'abord un cri léger , mais bientôt rassurée , elle n'éprouve plus , dans cette douce guerre , que du plaisir & des délices.

J'arrive enfin au comble de la félicité , je suis dans les bras de ce que j'aime ; ferme-moi , ame de ma vie , presse-moi contre

ton sein , prends mon cœur ; donne-moi le tien , ma chere ame ! quel plaisir ! ah ! partage la volupté que tu portes dans mes sens , ô mon trésor , ô ma divinité ! ah ! dit-elle , j'expire.... ah ! je me meurs , lui répondis-je.

Elle me presse encore plus fort , sans proférer un mot , me couvre de baisers , m'anime , me regarde , soupire & me serre ; transportée d'amour , toute de flamme , ses forces s'accroissent , la pâleur & la rougeur se disputent alternativement l'empire de ses joues.... elle s'apaise enfin : son feu s'éteint , elle s'arrête , languissante , demi-morte , elle tombe & s'écrie : ah ! j'expire.

Après ce doux combat , Chloris répara le désordre que j'avois causé , remit à sa place le voile qui couvrait son sein , disposa de nouvelles fleurs parmi ses cheveux ; & retournant à la garde de son troupeau , me quitta dans l'enchantement du plaisir , & je m'en séparai satisfait du bonheur qu'elle m'avoit fait goûter.

LE CAV. MARIN.

MISERES DE L'HOMME.

Infortuné, lorsqu'il entre dans ce monde, asyle du malheur, l'homme ouvre ses yeux aux pleurs avant de les ouvrir à la lumière; il naît, on l'emprisonne dans ses langes; adolescent, il ne suce plus le lait nourricier; son front se plie sous un joug âpre & rigoureux; son âge augmente, esclave de l'amour & de la fortune, il passe ses jours entre la vie & le trépas.

Triste & misérable, que de fatigues, que de peines n'endure-t-il pas! jusqu'à ce que, las & courbé, son antique cadavre aille s'étendre au fond d'un cercueil.

Enfin, une fosse étroite est le dernier asyle de sa dépouille; il n'est plus, je soupire & m'écrie: hélas! il n'est qu'un pas du berceau vers la tombe.

LE MÊME.

SUR

SUR UNE INCONSTANCE.

Puisqu'il est bien vrai , perfide , que vous êtes si prompte à changer de sentiment , je veux changer aussi de pensée , je ne suis plus esclave de l'Amour , & je n'appartiens qu'à moi-même.

L'Amour est un tyran cruel qui repaît notre ame de tourmens éternels ; mais , dans un cœur généreux , le dépit & la raison ont souvent plus de puissance que lui.

Ainsi libre & tranquille , je m'affranchis de ses loix , je suis tes appas , je romps ma foi , je déchire le voile qui couvrait mes yeux , & je brise les fers dont mes pieds étaient enchaînés.

J'étais dans les pleurs ; maintenant je ris & je chante ; si je pleure , ce n'est que du regret d'avoir jadis versé des larmes : échappé du joug intolérable qui m'accablait , je maudis l'amour , & je fais de l'indifférence mes plus cheres délices.

LE MÊME.

L'INDIFFERENCE.

Je brûlai quelque tems , & mon ardeur me plaisait : l'Amour n'est plus maintenant pour moi qu'un jeu ; mon desir est de glace , mon feu n'est que cendre.

Mon ame était mortellement blessée , mais ma douleur même était un plaisir ; aujourd'hui je ne me plains plus , ma blessure est guérie , il n'en reste pas la moindre trace.

Mon cœur fut pris dans un piège , ma captivité m'était chere , rien à présent ne m'attache , la chaîne est rompue , le nœud est délié.

Réjouis-toi donc , ingrate , de ton changement : me voilà libre , je jouis sans brûler ; tes traits sont vains , je ne les crains plus , aucun lien ne me retient.

LE MÊME.

LA BEAUTÉ DE PIERRE.

Les levres du bel & cruel objet de mes tendres soupirs sont des rubis, son œil est un saphir, sa main, qui dirige les rênes de ton char, est d'albâtre, le marbre arrondit son sein, & son cœur est un diamant.

Dois-je m'étonner, dieu des amours, qu'elle ne se laisse point attendrir par mes pleurs, qu'elle brave tes coups, puisque la nature n'en a fait que l'assemblage d'un grand nombre de pierres.

LE MÊME.

LE BEAU MOMENT.

Jamais l'Inde ou le rivage Maure ne produisirent d'or & de diamans aussi précieux & aussi rares ; la toison fameuse que fut conquérir au sein des mers l'audacieux Argonaute, était d'un moindre prix ; l'astre qui décore le ciel & qui féconde la terre, soit qu'il se plonge dans les bras de Thétis, ou qu'il s'élève de son sein, ne parut jamais si beau ; dans la saison où

Z ij

regne le taureau , le jour a moins d'éclat ;
 les étoiles , pendant une nuit tranquille &
 calme , étincellent d'un feu moins vif ;
 Rome , au moment où ses héros triom-
 phans , portaient aux autels des dieux les
 riches dépouilles de ses ennemis , n'étala
 jamais autant de merveilles que j'en vois
 dans les yeux de la divinité que j'adore ,
 à cet instant si doux où elle me comble de
 toutes les délices des amans fortunés : oui ,
 lorsque je la presse dans mes bras , j'y tiens
 à la fois toutes les richesses du monde.

BATT. GUARINI.

L'APPARITION DE NICÉ.

Lorsque la nuit déploie sur l'horison
 son voile azuré , que chaque étoile res-
 plendit dans un ciel serein , les peuples
 émerveillés admirent tour-à-tour chacun
 de ces flambeaux immortels , dont s'em-
 bellit le firmament ; mais aussi-tôt que le
 Soleil se montre du côté de l'orient , les
 étoiles disparaissent ; quoique reine du
 ciel , la belle Diane pâlit , & sa chevelure
 brillante perd tout son éclat.

Ainsi, mille beautés, mille charmes étrangers enchantent l'univers, tandis que le destin ennemi enchaîne dans sa retraite le bel objet de ma flamme ; mais que Nicé reparaisse au milieu d'elles, toutes les autres beautés s'obscurcissent ; elle reprend son empire, & le ciel & la terre ne sont plus embellis que par elle.

LE MÊME.

CONTRE UNE INDIFFÉRENTE.

Si la nature a fait germer dans votre sein ces beautés qui font que vous l'emportez sur toutes les autres créatures, pourquoi vous voit-on opposée aux loix qu'elle prescrit.

Tout ce qui embellit le monde, les plantes, les fleurs, les feuillages, en un mot, les êtres à qui l'air, la terre & l'onde fournissent l'aliment & la nourriture, naissent conformes à la semence qui leur a donné la vie ; votre cœur seul infidèle à l'ordre établi, terrain ingrat, ne produit qu'un monstre indigne de lui : la nature y sème l'amour, & n'y recueille que de l'indifférence.

LE MÊME.

Z iij

LE CŒUR CHANGÉ EN PAPILLON.

L'Amour a fait un papillon de mon cœur, il joue & voltige à la lumière de deux yeux célestes qui l'attirent ; il va , revient , fuit , retourne , s'agite , & s'envole autour de ces astres chéris : hélas ! à la fin , il perdra ses ailes & sa vie dans la flamme ; mais pourquoi m'en plaindre ? destin fortuné & digne d'envie ! il va mourir en papillon , & renaître comme le phœnix.

LE MÊME.

LE REFUS ET LA PROMESSE.

Refusez-moi , cruelle , un regard de vos yeux , refusez-moi la faveur de vous entendre , n'ayez pour moi ni pitié , ni complaisance , ni tendresse , refusez - moi la vie ; mais au moins ne me promettez jamais ce que vous ne voulez pas m'accorder.

LE MÊME.

SUR UNE INVITATION A CHANTER.

Vous voulez que je chante l'amour ; & je ne vois dans vos yeux que du dédain ou de la colere ! ah ! si vous êtes si curieuse de m'entendre , puisque j'essaie d'accorder ma voix à la vôtre , & mes desirs à vos accens , accordez donc aussi les sons de votre gosier enchanteur aux charmes si doux de votre beauté.

Ah ! cruelle , puis-je chanter , quand ma langue seule est capable de vous obéir , & que mes yeux se sentent contraints à verser des larmes ?

LE MÊME.

LE BAISER DÉROBÉ.

Vous êtes vengées du vol que je vous ai fait , ô levres amoureuses & chéries ! ne vous offensez pas de ma témérité ; si j'ai cueilli sur votre vermillon enchanteur les roses tendres & fraîches que je brûlais de posséder , l'Amour m'en a puni ; j'ai laissé mon cœur où j'ai commis ce larcin.

L'OISEAU EN CAGE.

Cher petit oiseau , que tu es joli ! que mon sort , en aimant , a de conformité avec le tien ! tu vis en prison ; je suis dans les fers ; tu chantes , je chante aussi , tes accens retentissent pour celle qui te retient captif ; les miens ne se font entendre que pour elle : nous différons cependant , mon destin est plus rigoureux ; c'est une jouissance pour toi de faire briller ta voix mélodieuse : tu ne chantes que tes plaisirs , & moi je ne chante que mes tourmens.

LE MÊME.

UNION DE LA VOIX ET
DES BAISERS.

Levres embaumées , avec quelle volupté je vous baise ! avec quel ravissement je vous entends ! mais quand je goûte une de ces jouissances , l'autre m'échappe : comment se peut-il que vos délices se détruisent mutuellement , lorsque toutes les deux font également la félicité de ma vie ? quelle agréable harmonie ne résulterait-il pas de votre union , tendres baisers , accens chéris , si vos douceurs concourraient en même-

tems à mes plaisirs , & si l'on pouvait , ô levres adorées , baiser vos paroles délectables , & donner de la voix aux baisers amoureux que vous me prodiguez !

LE MÊME.

L'AMOUR FARFADET

En causant d'amour avec l'aimable Licoris , elle me dit que l'Amour est un farfadet , qu'il court & voltige sans cesse , qu'on ne peut le saisir , ni le voir , ni le toucher ; il est pourtant vrai que je le vois dans ses yeux , mais il ne m'est pas permis de le toucher ; car je n'y parviendrais que sur sa belle bouche.

LE MÊME.

LA VENGEANCE DE L'AMOUR.

L'Amour , ce petit fripon , ayant été piqué par une abeille , dont il volait le miel , enflammé de colere , & voulant se venger , déposa la liqueur dérobée sur les levres de rose de ma maîtresse , & prononça cet oracle : « vous conserverez , levres char-
» mantes , la mémoire de ce larcin déli-

» cieux & fatal ; son impression ne s'ef-
 » facera jamais : quand un amant viendra
 » vous prendre un baiser , qu'il sente en
 » même-tems , dans son cœur , l'aiguil-
 » lon , & , sur sa bouche , le miel de l'a-
 » beille , qui fut à la fois si douce & si
 » cruelle ! »

LE MÊME.

LES DEUX ROSES.

Licoris fit présent à son ami d'une rose ,
 que peut-être elle avait cueillie au séjour
 céleste : en la donnant , ses joues se colo-
 rerent d'un incarnat si vif , qu'on eût dit
 que c'était une rose qui en donnait une
 autre.

Hélas ! dit , en soupirant , l'amoureux
 berger , pourquoi n'ai-je pas plutôt la rose
 qui me fait un si doux présent ?

LE MÊME.

LA NYMPHE GLORIEUSE:

Pourquoi Zulmis , mettez - vous un si haut prix à la pourpre , à l'or , richesses étrangères que le hasard procure ? l'une brille sur votre teint , l'autre distingue votre chevelure , & c'est chez vous un don de la nature.

Hélas ! si vous êtes si jalouse de posséder ce que vous n'avez pas , donnez donc la préférence à l'amour , qui regne au fond de mon cœur , & qui n'est pas dans le vôtre.

LE MÊME.

CONSEIL UTILE.

Veux-tu conserver le plaisir & le bonheur dans ton ame ? évite l'Amour : c'est un enchanteur qui nous frappe , & nous tue à l'instant même où il rit & nous caresse ; crains les apparences trompeuses & séduisantes de la beauté & des graces ; qu'il te prie , sois sans pitié ; s'il promet , n'ajoute aucune foi à sa parole ; s'il s'approche , sauve-toi : les charmes par lesquels il nous séduit ne sont qu'un éclair ; mais , en amour , l'éclair est toujours suivi de la foudre.

LE MÊME.

LA DOUCE MORT.

Les yeux fixés sur celle qu'il adorait, Tyrfis voulait mourir; mais, sa bergere qui l'aimait aussi tendrement, lui dit : ne meurs point encore, ô mon doux ami ! je veux mourir avec toi : Tyrfis fut docile à la voix de la belle; mais, forcé d'attendre, il souffrait des tourmens inouis, & l'œil attaché sur ceux de son amante, il y buvait le nectar de la volupté : enfin, sa tendre amie sent les avant-coureurs du plaisir; ses yeux palpitent, sa prunelle s'éteint, elle tombe: meurs, s'écria-t'elle, ô mon ami ! . . . j'expire ! . . . ah ! répond le berger, mon ame s'envole ! . . . je suis mort.

Ainsi succomberent ces amans fortunés, dans une extase si douce & si gracieuse, que pour mourir encore, ils revinrent aussi-tôt à la vie,

LE MÊME.

LA

LA VIOLETTE ET LA BEAUTÉ.

La violette, qui s'épanouit sur l'herbe nouvelle à la fraîcheur du matin, n'a-t'elle pas l'odeur la plus suave ? n'est-elle pas belle & agréable ? sans doute : son parfum est délicieux & doux, & l'éclat de ses couleurs porte aux sens les impressions les plus flatteuses.

Elle étale, au souffle matinal du zéphyr, ou sa pourpre enchanteresse, ou sa blancheur si pure : c'est le triomphe du printems ; mais, que devient-elle enfin ?

Hélas ! après quelques instans, telle qu'on voit l'aurore se dissiper, la malheureuse violette languit, se dessèche, & meurt.

O toi que ta beauté, que ta jeunesse rendent aujourd'hui si fière ! tourment délicieux de mon ame ! toi qui me tiens dans tes fers, dans une prison si dure ! songe à cette fleur si fraîche, & pense que le sort de la beauté est de n'avoir pas une plus longue durée.

CHIABRÉRA.

LA SIRENE.

Je me promenais sur les bords de la mer, rêvant à mes anciennes amours ; j'entendis une sirene qui chantait ces couplets.

« Cette vie , si fugitive & si chere , qui
» fuit à tire-d'ailes , ô mortels insensés ! si
» l'amour ne l'adoucit , est toujours remplie d'amertume.

» Humains , l'âge qui nous luit est enveloppé des ombres de l'erreur ; mais ,
» l'amour est votre réconfort : c'est aux rayons de la beauté qu'il vous éclaire , & qu'il rend vos jours sereins.

» Un regard tendre & amoureux , s'il est tourné sur vous , répand , par sa douceur , le feu des desirs dans votre ame ,
» porte le plaisir dans vos esprits , & fait couler l'ambrosie dans toutes vos veines.

» Quelles délices naissent dans ces fleurs qui colorent le teint de la beauté ! un bel œil porte avec soi l'assurance : que de volupté dans une chevelure qui vous enchaîne de ses tresses d'or ! »

Tels furent les sons mélodieux qui se firent entendre : la chanteuse se cacha sous les flots : tel le soleil disparaît dans un nuage ; mais , ces paroles , que le vent aurait dissipées , je les écrivis aussi-tôt sur le sable.

LE MÊME.

A L A R O S E.

Rose jolie , qui , honteuse & timide , te caches au milieu de tes feuilles du plus beau verd , comme ferait une nymphe modeste qui n'a point encore subi le joug de l'hymen , si je t'enleve au buisson qui t'a donné la naissance , n'en sois point affligée ; mais , que j'en retire , au contraire , l'avantage de recevoir ton approbation , si un service doit avoir sa récompense.

Ta couleur va devenir plus éclatante , aux mains de celle qui regne sur mes pensées , qui voit mon cœur & tous mes sentimens , mais qui ne fait pas combien je l'aime.

Ne me dis point quel cas la déesse de Cythere fait de ta fleur chérie , je le fais ; mais la divinité que j'adore , ne voit rien ,

A a ij

Dans les cieux mêmes, en graces, en beauté,
qui lui soit comparable.

LE MÊME.

LA LIBERTÉ.

Mes yeux, vous soupirez ! vous répandez un torrent de larmes ! vous vous plaignez de ce que je ne vous rends pas esclaves de quelque beauté célèbre ! vous me témoignez en vain vos regrets de ce que je ne suis pas sensible à vos plaintes : où regne la liberté il n'est point de tourmens.

LE MÊME.

LE RETOUR DU PRINTEMPS.

Voilà le jour qui ramene la saison des plaisirs ; mai revient, & ses ailes sont couvertes de fleurs ; il sert de guide au printemps, qui le suit & va régner dans nos champs : c'est à l'amour qu'il donne le soin de présider à son cours.

Les nymphes amoureuses dépouillent les prés de lys & de roses, tressent des guirlandes, & en parent leurs chevelures dorées.

C'est dans ces réduits où l'ombre plus

épaisse éloigne le soleil du bord des ruisseaux , qu'elles dansent , au bruit des chansons , avec leurs amans chéris.

Belle Xiella , lumière de ma vie , toi qui n'as point d'égale à danser , viens au milieu d'elles , mouvoir à l'envi tes pieds délicats & légers ; ces pieds d'or , que j'honore trop peu en les comparant à ce métal précieux.

Phoenix de la beauté , viens rendre heureuse ma vie , que les desirs consomment ; & si tu te sens fatiguée , viens te reposer dans mon sein.

LE MÊME.]

D É P I T.

Tes caresses sont vaines , tes menaces sont inutiles , fils de Vénus : ce joug , que tu m'imposes , doux ou disgracieux , je n'en veux plus.

Monstre de l'Erebe ! monstre du Tartare ! que Tiliphône nourrit de ses noires vipères , ce joug que tu m'imposes , je n'en veux plus , non.

Je veux que mes pieds aillent par-tout en

A a iij

Liberté : je ne suivrai plus les traces de l'ingrate Philis.

Ses rigueurs ne me feront plus verser de larmes : que Lucifer se lève , qu'Hesper revienne , je les verrai , sans qu'ils soient témoins de mes pleurs.

Plus de desirs , plus de feux ; j'apprendrai à jouir : la perfide de qui j'avais fait mon idole , a causé trop long-tems mon tourment.

LE MÊME.

L E S O U P I R.

Mon ame , enivrée de son bonheur , s'échappe de mon cœur & vole auprès de vous sur l'aile d'un soupir , lorsque je vous regarde , beaux yeux , miroirs de l'amour ; mais la rigueur barbare qui paraît sur leurs rayons divins , unique cause de mes peines , ne lui permet pas de s'y reposer , & , désolée , elle revient dans mon cœur sur l'aile d'un soupir.

LE MÊME.

LE COUP-D'ŒIL.

Un coup-d'œil , Philis , un coup-d'œil !
non : c'est trop de complaisance pour un
amant misérable ; portez seulement sur
moi un seul de vos rayons , beaux yeux que
j'adore ?

Que je voie la moindre partie du noir
étincelant de votre prunelle , ou de la blan-
cheur vive du globe qui l'entoure !

Si cette faveur vous semble trop pré-
cieuse , ne me regardez pas , mais feignez
de me jeter un regard ; vous ne le pouvez
sans me rendre le plus fortuné des mor-
tels.

LE MÊME.

L'AMOUR ABEILLE.

Dans cet âge , où , ne m'occupant que
de jeux & de plaisirs , où , libre de tous
soins , je me livrais aux amusemens de la
jeunesse ; je vis l'Amour , comme une
abeille , voltiger autour d'un visage char-
mant.

Il aimait à se reposer entre les deux pom-

mes d'un sein digne d'effacer l'yvoire : l'instant d'après , il allait parcourir les fleurs qui couvraient un teint de rose , & cueillir la faveur d'un regard ou d'un sourire.

Un desir enfantin & vague m'agite ; je le poursuis de course en course , & je le saisis enfin par une de ses ailes.

Ce fut alors que je fus ~~ee~~ que c'étoit que l'amour ; car , en le saisissant , il me blessa la main ; mais le poison , de ma main , se glissa bien vite jusqu'à mon cœur.

ANT. CARACCIO.

LA ROSE ENVIÉE.

Philis cueillait une rose ; moi , timide , qui n'osais l'approcher , je me disais : ô trop heureuse fleur , d'être touchée & cueillie par une aussi belle main ! pourquoi , au lieu de me donner la forme d'un homme , la nature ne fit-elle pas de moi une fleur ? sous cet aspect , je jouirais peut-être d'un bonheur auquel , en qualité d'homme , j'aspire en vain depuis long-tems.

Je me tus ; mais un moment après , je

vis la belle orgueilleuse traiter avec dédain
sa rose , & la jeter à ses pieds d'un air de
mépris.

Je remerciai l'Amour de ses rigueurs ,
en pensant que, dans ses mains , mon
cœur aurait eu sans doute le même sort.

M. ANT. LAVAIANI.

HOMMAGE A LA BEAUTÉ.

Que tu es belle , ô Lydie ! je vois le
fleuve s'élever avec orgueil sur l'une &
l'autre de ses rives ; ses flots écument de
fierté , si tu fais ton miroir de son onde.

J'admire le lys & la rose ; l'une étale un
vermillon plus vif , l'autre une blancheur
plus éclatante , lorsque tu fixes sur ces deux
fleurs tes yeux étincelans , ou si tu portes
sur elles la neige brillante & pure de ta
main.

Si tu promenes ton pied léger sur la
prairie ou vers les bords du ruisseau , le
gazon se change en fleurs , l'algue & le
sable deviennent de l'or.

Ah ! Lydie , que fera mon cœur , où tes
appas sont si vivement exprimés , si les

êtres insensibles éprouvent pour toi de l'amour ?

POMP. FIGARI.

LE POSTE DES AMOURS.

Cent petits Amours en gaité, jouaient & se divertissaient ensemble ; l'un d'eux s'avisa de dire : allons , volons ; où , dit un autre ? — sur le visage de Chloris : & les voilà tous sur le front de ma maîtresse ; jolie nuée d'abeilles à la plus belle des fleurs.

L'un prit place sur ses cheveux , l'autre se mit sur ses levres ; enfin , chacun s'empara du poste qu'il put saisir.

Ce spectacle des Amours sur ma belle était charmant ; deux d'entr'eux , armés de flambeaux , occupaient ses yeux ; deux autres , un arc à la main , s'étaient assis sur ses sourcils.

Un des plus petits , à qui le pied manqua , vint à glisser de ses levres & tomba dans son sein : ah ! ah ! dit-il à ses camarades , lequel de nous a le meilleur poste ?

J. B. FEL. ZAPPI.

LE PANIER GALANT.

Tyrfis chantait au pied d'un laurier, & tressait un panier de paille ; lorsqu'il fut fait, il y renferma un baiser, & dit : vole, je te donne à celle que j'aime ; l'ouvrage plut à l'Amour ; il déroba quelques-uns des attraits de sa mere, rassembla plusieurs de ces flèches d'or, qu'il destine aux cœurs fideles, & les mit avec le baiser.

Quand la belle Nicette eut ouvert le panier, le baiser du berger courut se placer sur son beau front, les attraits se disperserent sur son visage, & les traits divins prirent leur siège sous l'arc de ses sourcils ; ce sont eux qui partent toujours de ses regards charmans.

LE MÊME.

LE VER LUISANT.

Insecte lumineux, qui voltige autour de cet orme, porté sur tes ailes luisantes & légères, & qui, dans le sein des ténèbres, promene une étincelle du jour qui vient de finir ; voles, Philis brûle de te posséder ;

cours étaler auprès d'elle ta flamme brillante : elle te dérobera aux poursuites de l'enfant folâtre, qui se plaît à illuminer son visage de tes feux.

O ver luisant, approche de ma maîtresse ; ta beauté va s'augmenter auprès d'elle, & ta lumière s'étendra jusqu'aux parties de ton corps condamnées à l'obscurité.

Mais, tu fuis ! tu t'éloignes ! tu crains sans doute que ta vertu lumineuse ne se dissipe à sa vue comme elle s'éclipse aux rayons du soleil.

LE MÊME.

LE PETIT CHIEN,

Au retour de l'aube, un songe m'occupait : je croiais être transformé en un joli petit chien ; j'avais un ruban au cou, & ma poitrine était ornée d'une cocarde blanche.

Au milieu d'une troupe choisie de nymphes charmantes, Chloris était assise sur la verdure : je la caressais ; elles s'amusaient avec moi : cours, Leşbin, me disait-elle ; &

je

je courais : qu'as-tu fait , ajoutait-elle , de mon Tyrfis ? où est-il ? à quoi s'occupe-t-il ? j'aboyais & je voulais dire : me voilà.

Elle me prend dans son sein ; je me leve sur deux pattes , & j'approche mon museau de ses levres de rose elle allait me baiser , & je me réveillai.

LE MÊME.

L'ÉCUSSONNAGE DE L'AMOUR.

Quand une main industrieuse choisit un rameau & l'insere au tronc d'un jeune arbre , il change de nature , & produit de nouvelles feuilles & d'autres fruits.

Ainsi l'Amour , dans la plaie qu'il a faite à mon cœur , insere l'image de tes appas : je change alors , je m'identifie avec toi ; je prends un goût & des sentimens nouveaux.

Mais , comme l'âpre rigueur du froid enleve à l'arbre , lorsque l'insertion est encore fraîche , ses feuilles vertes , & la fleur qui commence à pousser ; de même , superbe , ta cruauté , tes dédains détruisent les

bienfaits de l'amour ; il ne me reste que la plaie qu'il a faite à mon cœur.

ANG. ANT. SOMAÏ.

LE RUISSEAU.

Petit ruisseau , qui baigne ce rivage que le soleil éclaire & qui est toujours couvert plantes & de fleurs , si tu veux répondre avec bonté à ma priere , je t'immolerai une jeune brebis blanche.

Dis moi : Véline , fatiguée de son travail ou de ses courses , vint-elle jamais se désaltérer dans ton onde ? cueilla-t-elle jamais sur tes bords de l'herbe , des fleurs ou des feuillages ? l'as-tu vu s'asseoir sous cet orme ? n'a-t-elle point coutume , en sortant du bocage , d'y compter son troupeau ?

Tu ne réponds pas ! il me semble , à ton murmure , entendre dire : je brûle d'amour pour ses charmes je le crois bien ; je brûle aussi moi-même.

LE MÊME.

LE REPOS DE CHLORIS.

Pendant que Chloris repose mollement sur les bords de ce ruisseau, le visage à demi-voilé par les tresses de ses cheveux, le vent se tait, l'onde cesse de murmurer, l'agitation du bocage est calmée, le zéphyr ne souffle plus, & mon troupeau n'ose paître l'herbe ou brouter le feuillage.

Tout est en paix : les soucis ont disparu ; mon malheureux cœur est seul agité, mon imagination est tourmentée : au sein de la verdure, dans la profondeur du silence, Chloris dort ; mais l'Amour veille pour entretenir ma peine & mon martyre.

LE MÊME.

LA PERTE DES ATTRAITS.

Philis, si jamais je parviens à cet âge, où, à ton grand regret & à ma plus douce satisfaction, je verrai s'éteindre mon amour & ta beauté, & où tes cheveux d'or fin deviendront de pur argent ; voilà, te dirai-je alors, voilà tes joues autrefois si belles, qui faisaient le tourment des bergers ; elles

B b ij

ne sont plus les mêmes : tes attraits sont disparus , ces attraits qui se multipliaient par centaines sur ta charmante figure.

En vain tu fuis la fontaine & le fleuve , pour n'y pas voir la perte de tes charmes , ton front ridé & tes yeux éteints : je veux te suivre ; je veux te montrer à toutes les nymphes cruelles , s'il en existe encore , comme un exemple funeste des beautés fieres & dédaigneuses.

AUG. LÉGA.

IMPRÉCATION D'UN AMANT MALTRAITÉ.

Infidèle Chloris , je vais porter mes pas & mon cœur loin de toi ; j'abandonne ma patrie , & je cours dans des lieux où mon désespoir pourra me dérober au sort affreux qui me menace.

Adieu , terre cruelle : qu'aucune fleur ne germe dans tes champs ! que nulle feuille n'y verdoie ! qu'on ne voie pas lever sur ton sol une étoile claire & favorable ! & que le soleil te refuse son éclat ordinaire !

Que le fleuve qui t'arrose franchisse ses bords ! & que tes guérets ne produisent que des poisons amers qui donnent la mort aux genisses & aux agneaux !

Et moi, si jamais je retourne dans ton sein, que Jupiter, par un ciel calme & serein, m'écrase de sa foudre ! adieu superbe Chloris, adieu terre barbare, adieu fol ingrat & trompeur.

CAM. ZUCCHETTI.

LA RECHERCHE.

Je demande aux nymphes & aux bergers, où est Philis ? je l'avais vue près d'eux : oui, me répondent-ils, elle est venue ici ; mais elle nous a quittés, & son pied léger a réjoui les fleurs & le gazon.

Je m'adresse à l'astre du jour : je l'ai vue, me dit-il avec effroi, se mirer dans l'onde du ruisseau, & ma lumière, offusquée par celle de ses yeux, ne m'a pas permis de savoir où elle en a promené l'éclat.

Je la cherche au bois, à la fontaine ; & j'entends qu'ils ne servent l'un & l'autre

que d'un écho trompeur à ma mortelle inquiétude.

Je me recueille enfin ; une voix secrète me dit : si tu veux trouver cette belle , ne parcours point les montagnes ni les vallées ; cherche-la dans toi-même elle est dans ton cœur.

CH. CROCCHIANTI.

L'AMOUR ET LA MORT.

Je marchais seul , pleurant ma maîtresse ; l'Amour & la Mort , qui s'entretenaient tristement , s'offrirent à ma rencontre.

Baigné de pleurs , il n'est plus tems , difait l'Amour en soupirant , il n'est plus tems , cruelle , d'être sensible : la mort ne répondait pas ; on entendait seulement quelques soupirs étouffés qui s'échappaient du creux de sa poitrine.

Je les eus bientôt joints : monstre destructeur des ris & des jeux , m'écriai-je , toi qui détruis l'Amour , que fais-tu avec lui ?

Hélas ! me répondit-elle , du ton le plus lamentable , quand je tranchai le fil des

beaux jours de ta Nicé, je ne fixai mes yeux
sur ses appas , qu'après avoir donné le coup
mortel.

L'ENFATICO INTRONATO.

VÉNUS ENCEINTE.

Prête de donner au monde le fruit de
ses plaisirs , Vénus descendit aux sombres
bords , où les Parques tournent le fuseau ,
pour apprendre d'elles la destinée de celui
qu'elle portait dans son sein.

Ce sera , dit Clotho , un serpent rem-
pli de douceur & de poison : Lachesis an-
nonça la naissance d'un monstre extraordi-
naire ; Atropos assura la déesse qu'elle avait
conçu un brasier ardent.

La belle Cythérée pleurait ; mais , quel-
ques jours après , quand elle aperçut le
bel enfant à qui elle donnait le jour , elle
se moqua de la prédiction des Parques.

Mais , elles ne se tromperent pas , les
déeses filandières , en disant que ce serait
un serpent , un monstre , un brasier , puis-
qu'elle donna naissance à l'Amour.

J. B. PASTORINI.

L'ARBRE CONSULTÉ

Berger amoureux , j'écrivis sur ton écorce deux noms chéris & un couplet galant : ô bel arbre ! vivent à jamais tes feuilles , ton fruit , & les fleurs que tu produis !

Dis-moi : celle qui donne en même-tems la vie & la mort à mon cœur , a-t-elle passé près de toi ? a-t-elle reposé ses membres délicats sur cette rive ? était-elle seule , ou quelque berger n'accompagnait-il point ses pas ? de qui sont les traces que je vois sur le sable ? qui a foulé ces fleurs , ce gazon ?

Un froid glacial roule dans mes veines : bel arbre , tais-toi : si l'incertitude cause un tel martyre , quels maux me feroit souffrir la vérité !

J. B. CIAPETTI.

L'AMOUR NAVIGATEUR.

Un de ces matins , j'étais assis seul & pensif sur un rocher , au bord de la mer ; un vaisseau parut , s'avança majestueusement , les voiles déployées , & jeta l'ancre au milieu du port.

Curieux, je vole au navire; mais quel est mon étonnement! j'arrive, &, sur la poupe, j'apperçois un bel enfant assis, aveugle, les yeux bandés, & avec lui plusieurs centaines d'autres enfans, l'œil également couvert d'un bandeau.

Je veux aborder le vaisseau : peut-on redouter des enfans aveugles ? je monte, j'entre, & le bel enfant ôte son bandeau, sourit & le remet soudain : sous ce voile, il avait un air malin, & je soupçonne qu'il voyait très-clair.

Bel enfant, lui dis-je, qui êtes-vous ? à peine sorti du berceau, vous courrez les mers ! ah ! si vous connaissiez tous les dangers de l'onde, le nombre des rochers trompeurs & cachés dont elle est semée, les gouffres, les abîmes, les monstres cruels & féroces qu'elle renferme dans son sein, vous revoleriez, je le gage, sans hésiter, dans les bras d'une tendre mere, qui, si elle vit, vous redemande sans doute à l'élément perfide, & qui, gémissante & désolée, voudrait vous retenir.

Ses joues se colorerent d'un vermillon plus vif ; &, d'un air fier & courroucé, il

me répondit en ces termes : « tel que je
 » suis, le ciel, ce vaste océan, la terre, tout
 » enfin ce qui existe est soumis à mon em-
 » pire : j'accorde la paix, je fais la guerre ;
 » tantôt tendre ou cruel, bienfaiteur ou
 » tyran, les cœurs tombent sous mes traits,
 » & l'on me nomme l'Amour. »

Il dit, se leve furieux de son trône d'or,
 &, d'un bord à l'autre, le navire retentit
 d'un Vive l'Amour ! mille fois répété.

A ce nom, je ne fais pourquoi, l'effroi
 me saisit ; je tremble, je demeure immo-
 bile, comme la colombe épouvantée, qui
 sent fondre sur elle l'agile & vorace éper-
 vier.

Cependant, malgré ma vive frayeur, je
 je lui réplique, du ton d'un homme qui
 meurt de peur & qui veut témoigner du
 courage : « Dieu d'amour, vous qui pou-
 » vez déployer par-tout la rapidité, l'agilité
 » de vos ailes, comment avez-vous pu chan-
 » ger d'habitude, & vous vois-je affronter
 » la mer & les tempêtes ?

» Dans ce lieu, me dit-il, qu'enrichis-
 » sent les plus rares beautés, je viens en-
 » treprendre un commerce nouveau. »

A ces mots , il prend son vole , & toute sa suite s'échappe après lui : je reste seul sur le vaisseau ; saisi de crainte , je le suis des yeux , & je l'apperçois , après s'être élevé dans les airs , s'abaisser doucement sur la ville.

Alors , je descends du vaisseau , & , marchant à grands pas , je prends le chemin de ces murs : j'entre , & déjà je le vois , vif , gai , léger , fémillant , voltiger de belle en belle ; il y avoit de quoi devenir fou : je l'examine ; il court ; il met à contribution un bel œil , un sourire gracieux , un front d'yvoire , des joues de rose , fait une ample moisson de graces , de gentilleses , d'agrémens , recueille un soupir , un mot ingénieux , se plaît à saisir l'expression de l'ame sur une bouche ravissante.

Dans le même tems , chacun des petits Amours faisait , d'un autre côté , une récolte pareille , & , quoique le produit fût immense , ils disaient tous qu'ils n'avaient presque rien.

Enfin , chargés d'un butin nombreux , couverts de richesses , leurs ailes fléchissant sous le poids , ils retournerent au vaisseau

doré, y remontent, & le navire éclate aussi-tôt d'une lumière nouvelle; mille feux brillans étincelent, & se multiplient sur les voiles & sur les agrès.

On s'empresse, on court à la rivière, pour jouir d'un si merveilleux spectacle; & le concours des beautés, réunies sur le rivage, l'éclat particulier de leurs charmes, leur parure, le feu de l'Amour qui brûlait leurs ames & augmentait leurs appas, rendirent les bords de la mer encore plus lumineux que le navire.

A cet aspect si divin, si nouveau, l'Amour, chagrin & piqué, malgré la charge immense dont son vaisseau se trouvait déjà grevé, voulait encore y accumuler cette riche & précieuse collection; mais, voyant que tous les Amours, ses freres, accablés de fatigue, le front couvert de sueur, avaient peine à suffire à la manœuvre du navire, il changea d'avis, & , dans la crainte d'un soulèvement, il fit déployer les voiles; elles s'enflent: le bâtiment vogue, & le dieu, les yeux gonflés de larmes & le cœur ferré du regret de partir & d'abandonner

bandonner tant d'attraits , se coucha tristement sur la poupe.

Navré de douleur , je retourne à la cité , déplorant la perte de tant de beautés , dont l'Amour , en si peu de tems , s'était emparé ; mais quel fut mon ravissement ! quel plaisir inexprimable j'éprouvai en revoyant les dames Gênoises encore plus aimables , plus gracieuses & plus belles !

NIC. FORTEGUERRI.

LA PRISON DES AMANS.

Plongé dans des réflexions étranges , je me trouvai conduit au fond d'une retraite où ne pénétra jamais le plaisir ; jour fortuné ! c'est-là que je vis luire , pour la première fois , le flambeau de la vérité , qui guide mes pas & m'affermir dans ma carrière.

Parvenu , à travers d'un sentier raboteux , à un rocher escarpé ; je me trouvai au pied d'une tour élevée , dont la porte de fer était étroitement fermée : un lac noir & plein d'une eau bourbeuse l'entourait.

Du dedans de cet asyle , j'entendis des hurlemens profonds , des gémissemens , &

une agitation continuelle de fers & de chaînes, telle qu'on l'entend aux lieux où l'on retient les forçats à la galere

Sur le seuil on lifait : l'Amour enchaîne dans cette prison un grand nombre de malheureux ; & c'est à la mort qu'il en a remis la clef.

AUG. SPINOLA.

LE LEVER D'EURILLA.

A la fuite de la déesse orientale, le Soleil naissant s'avançoit sur son char doré ; la chevelure étincelante de l'Aurore était parsemée de roses ; Phœbus avait la tête couronnée de rayons enflammés.

Eveillés par l'aube nouvelle, les rossignols faisaient entendre les sons de leur voix amoureuse & plaintive ; & les zéphyr, joyeux de son retour, voltigeaient sur la prairie & parmi le bocage.

Lorsque , vêtue d'une robe blanche & modeste , Eurilla sortit de sa retraite chérie & fit retentir l'écho matinal de ses accens harmonieux.

Je n'écoutai plus les oiseaux ; je ne vis

plus l'Aurore ; & , si ce ne fut pas l'effet d'un enchantement , il est pourtant bien vrai que je perdis sur le champ l'usage de l'oreille & des yeux.

CH. EM. D'ESTE.

J A L O U S I E.

Tendre arbrisseau , ces caractères amoureux , fraîchement tracés , qui les a gravés sur ton écorce ? quelle main a cueilli , dans l'herbe qui rafraîchit ton pied , toutes les fleurs les plus jolies ?

C'est l'ouvrage de celle qui cause mon tourment , qui se plaît à déchirer mon cœur : c'est elle , je n'en doute pas ; elle y a bien pris du plaisir elle a ri mais , dis-moi , était-elle seule ? quelque berger accompagnait-il ses pas ? s'assirent-ils ensemble sur le gazon ?

Ah ! je vois des traces sur le sable ! je vois les impressions de deux pieds différens , qui subsistent encore ! la trahison , mon malheur , ne sont que trop bien prouvés.

Non , non ; taisez-vous , tendre arbrif-

C c ij

seau ; fleurs , gazon , gardez le silence : la crainte qui m'agite en vous interrogeant , vous me la rendriez encore mille fois plus sensible.

FR. ANT. DELLA TORRE.

LES TOURTERELLES.

J'élevais avec le plus grand soin deux tourterelles , & je ne pouvais pas dire : celle-ci est plus belle que l'autre ; mais j'aurais pu dire : celle-la n'est pas si douce.

L'une , agitant avec volupté ses ailes blanches, tournait sur moi ses regards amoureux ; l'autre , roucoulant à sa manière , avait l'air de me mépriser & de dédaigner mes soins.

J'avais peine à concevoir la cause d'une telle conduite , & deux ou trois fois je consultai l'Oracle ; mais , un jour je la vis dans le sein de celle qui cause mes tourmens , & je fus convaincu que c'était d'elle qu'elle avait pris sa fierté.

AL. BOTTA-ADORNO.

LE PRÉPAGE.

Arrête , Nocher ; ne te fie point à ce vent frais , qui , par son souffle léger , semble t'inviter à filloner l'onde tranquille sur laquelle il regne.

Je fais , moi , que l'astre qui te fut propice te prépare un naufrage à l'entrée du port ; qu'une nouvelle tempête , terrible , inattendue , te menace peut-être d'une perte irréparable.

Ainsi , la raison , fidele conseiller de mon ame , criait à l'espoir trompeur , & faisait , pour me détourner , des efforts incroyables : mais , sourd & soumis à ma destinée , mon cœur s'embarqua sur l'océan d'amour , si séduisant & si traître ; & le présage s'accomplit.

ALPH. GALASSI.

CYTHÉRÉE.

Un jour , loin de Paphos & de Gnide , je vis Cupidon brillant de toute sa splendeur , accompagné de Cythérée : il n'avait ni flèches , ni flambeau ; mais , disait-il ,

C c iij

près de ma mere , je ne porte point d'armes :
 sans mon arc , sans mes traits , un sourire
 de sa bouche , un de ses regards , enflam-
 ment , embrasent les cœurs à mon gré ;
 ainsi , je suis toujours riche & glorieux de
 ma puissance,

ANN. ANTONINI.

Fin du second & dernier Volume.

T A B L E

D E S

M A T I E R E S

Contenues dans ce Volume.

CHOIX DE DIFFÉRENTES PIÈCES DE VERS ÉROTIQUES.

SANNAZAR.	page 5
<i>Le prix du Baiser.</i>	9
<i>L'Amour fugitif.</i>	10
<i>Tout un ou tout autre.</i>	11
<i>La fuite.</i>	Ibid.
<i>La Jalouſſie.</i>	12
POLITIEN.	13
<i>Sur des Violettes.</i>	14
<i>Éloge d'une Maîtreſſe.</i>	16
<i>Sur un Portrait.</i>	20
<i>Les Songes.</i>	21
<i>Le nouveau Tantale.</i>	Ibid.
PONTANUS.	22
<i>A Fanni.</i>	23

<i>A ses Maîtresses.</i>	24
<i>A Bathille.</i>	25
<i>La Rose.</i>	26
<i>L'Amant fortuné.</i>	27
<i>La recolte de l'Amour.</i>	29
<i>Les cinq cents Maîtresses.</i>	30
<i>La décence.</i>	31
<i>La parure.</i>	32
<i>Palinodie.</i>	33
<i>Le Sourire.</i>	34
FRANCHINI.	35
<i>Bouquer.</i>	36
<i>Les yeux malades.</i>	Ibid.
<i>La nouvelle Flore.</i>	37
<i>Le Bouquet d'Hiver.</i>	Ibid.
<i>La crainte des Déeses.</i>	38
<i>Venus - Hymera.</i>	Ibid.
<i>La belle voix.</i>	Ibid.
<i>Le pouvoir des larmes.</i>	39
<i>L'Illusion.</i>	Ibid.
<i>Le Berger diligent.</i>	40
LAMPRIDE.	41

DES MATIERES. 309

<i>L'Erreur de l'Amour.</i>	42
<i>L'Amant docile.</i>	Ibid.
LES DEUX STROZZA.	44
<i>Le Sommeil de l'Amour.</i>	45
<i>La Vue.</i>	46
<i>Tombeau.</i>	Ibid.
<i>La Rose.</i>	Ibid.
<i>Laure & l'Amour.</i>	47
<i>Les Querelles.</i>	48
<i>Toutes deux.</i>	Ibid.
ALCIAT.	49
<i>La double méprise.</i>	50
<i>Portrait de l'Amour.</i>	51
JUNIUS.	53
<i>La beauté n'a pas besoin d'armes.</i>	54
<i>L'Amour.</i>	Ibid.
JANUS DOUZA.	55
<i>La Guirlande.</i>	56
<i>L'Amour complaisant.</i>	57
<i>La lumière & les ténèbres.</i>	58
<i>Les feux.</i>	Ibid.
PAUL MÉLISSE.	59

<i>Lalia.</i>	60
<i>Les soupirs de Rosette.</i>	Ibid.
<i>Le printems.</i>	Ibid.
<i>Le Soleil & Rosine.</i>	61
<i>La perfection.</i>	Ibid.
<i>Beauté naturelle.</i>	62
BUCHANAN.	63
<i>Le contraste.</i>	65
<i>L'Effet des Baisers.</i>	66
<i>Le Cheveu.</i>	Ibid.
<i>L'Amour.</i>	67
<i>L'Amour trop vague.</i>	68
BÈZE.	69
<i>Le Baiser de Candide</i>	71
<i>L'Agraffe.</i>	72
<i>Le pied.</i>	73
<i>Le Zéphyr.</i>	75
<i>L'Amour croît par les tourmens.</i>	76
<i>Vénus jalouse.</i>	77
<i>Comparaison d'un Amant & d'un Chasseur.</i>	78
<i>Les Sermens indiscrets.</i>	Ibid.
<i>Songe.</i>	79

DES MATIERES. 311

60	<i>L'Absence.</i>	80
Ibid.	MURET.	83
bid.	<i>La Jalouſie mutuelle.</i>	85
61	<i>Baiſers inſuffiſans.</i>	Ibid.
bid.	<i>Les jeux de la jeunefſe.</i>	86
62	<i>Songe.</i>	87
63	<i>Les effets de l'abſence.</i>	88
65	PASQUIER.	89
66	<i>La Contagion.</i>	91
bid.	<i>L'Amour uſé.</i>	Ibid.
67	<i>La Contradiſtion.</i>	92
68	<i>Invitation.</i>	Ibid.
69	<i>L'Uniformité.</i>	93
71	<i>Recette infaillible.</i>	Ibid.
72	<i>Les Poëtes.</i>	94
73	<i>Les Femmes.</i>	Ibid.
75	REMY BELLEAU.	95
6	<i>Aux Abeilles.</i>	96
7	<i>L'Ame fugitive.</i>	97
8	<i>L'Extafé.</i>	98
.	LE DUCHAT.	99
9	<i>Vénus bleſſée par Cupidon.</i>	101

312 T A B L E

<i>Licas & Chloé , Dialogue.</i>	Ibid.
<i>Le conseil du Berger.</i>	104
<i>L'Amour triomphant du dieu Mars.</i>	105
<i>La Couronne.</i>	Ibid.
<i>Le calme après l'Orage.</i>	107
FLAMINIUS.	108
<i>Le Retour.</i>	109
<i>Le Rendez-vous.</i>	110
<i>La Veillée.</i>	111
<i>L'Hommage nocturne.</i>	112
<i>La nuit orageuse.</i>	Ibid.
<i>Le Jardin.</i>	113
CAPILUPUS.	114
<i>La rapidité du tems.</i>	115
<i>Le Vieillard.</i>	116
<i>Le second Dieu du jour.</i>	117
<i>Les effets du retour.</i>	Ibid.
<i>Les ris & les pleurs.</i>	118
<i>Le plaisir & la douleur.</i>	119
VOULTÉ.	120
<i>La Dissimulée.</i>	121
<i>La Promesse.</i>	Ibid
	Le

DES MATIERES. 313

<i>Le don des trois Déeses.</i>	122
<i>L'Amour partagé.</i>	123
<i>La fausse apparence.</i>	124
LES AMALTHÉES.	125
<i>Le Souhait.</i>	Ibid.
<i>A l'Etoile du matin.</i>	126
<i>La Vieille.</i>	127
PASSERAT.	128
<i>A la fleur de Violette.</i>	129
<i>L'Amour , Médecin.</i>	130
<i>Les deux Borgnes.</i>	Ibid.
<i>Jalousie.</i>	Ibid.
BOURBON.	131
<i>Le Passe-tems.</i>	133
<i>Les Importuns.</i>	134
DACTIUS.	135
<i>Déclaration.</i>	Ibid.
<i>La haine & l'amour.</i>	136
HENRI ÉTIENNE.	137
<i>Les égards tardifs.</i>	Ibid.
URSINUS.	138
<i>Le doux rapport.</i>	Ibid.
Tome II.	D d

314 T A B L E

ROGERIUS.	139
<i>L'Effet du départ & du retour.</i>	Ibid.
GRUDIUS.	141
<i>L'Indifférente,</i>	Ibid.
<i>Le Miroir fidele.</i>	142
THÉSEUS.	143
<i>Chacun a son goût.</i>	Ibid.
RHODIGINUS.	144
<i>Le carquois de l'Amour.</i>	Ibid.
CÆSARIUS.	145
<i>L'Imposture de Vénus:</i>	Ibid.
COTTA.	147
<i>Enthousiasme.</i>	Ibid.
BOCCHIUS.	148
<i>L'Amour mutuel.</i>	Ibid.
BELLINO.	149
<i>Bouquet.</i>	Ibid.
PANIGAROLE.	150
<i>Aux Grilles d'un Couvent.</i>	Ibid.
<i>Le Nouveau Narcisse.</i>	Ibid.
A N O N Y M E S.	
<i>Le Délire.</i>	151
<i>La Brodeuse.</i>	152

DES MATIERES. 315

Moyen pour être belle. Ibid.

Les adieux d'un Amant courroucé 153

MÉTASTAZE

L'AMOUR PRISONNIER,

SCENE LYRIQUE.

DIANE ET L'AMOUR. 159

LE CYCLOPE.

POLIPHÈME ET GALATHÉE. 168

L A D A N S E.

NICÉ, TYRSIS. 171

L'Avis salutaire. 179

L'Orage. 180

La Jalouſſie. 183

L'Excuse. 184

L'Obſtacle. 186

La Pêche. 188

Le Printems. 189

Le Songe. 191

Le nom chéri. 193

Le Retour. 194

Le premier Amour. 196

L'Amour timide. 198

D d ij

<i>Le nid des Amours.</i>	200
<i>Portrait.</i>	202
<i>L'Ascendant de la beauté</i>	203
<i>Ce que c'est que l'Amour.</i>	Ibid.
<i>Le premier coup-d'œil.</i>	204
<i>Modele des Beautés.</i>	205
<i>La Constance.</i>	206
<i>Point de retraite contre l'Amour.</i>	207
<i>L'Absence.</i>	208
<i>Eloge.</i>	211
<i>Les prestiges de l'imagination.</i>	212
<i>Les effets du tems.</i>	213
<i>La nouvelle Flore.</i>	214
<i>L'Orient.</i>	215
<i>Le Portrait fidele.</i>	216
<i>L'Ame divisée.</i>	217
<i>Impuissance de l'Amour.</i>	Ibid.
<i>On ne peut fuir l'Amour.</i>	218
<i>Le Cœur perdu.</i>	219
<i>Plaintes d'un Amant.</i>	220
<i>Le mois de Mai.</i>	223
<i>L'Amante couroucée.</i>	226

DES MATIERES. 317

<i>A un Songe.</i>	227
<i>La Vieillesse.</i>	228
<i>L'Orage appaisé</i>	229
<i>Invocation au sommeil.</i>	230
<i>La Beauté accomplie.</i>	231
<i>Le Miroir.</i>	232
<i>A la Jalouſſie.</i>	Ibid.
<i>Symptômes d'Amour.</i>	233
<i>Aux Violettes & aux Roſes.</i>	234
<i>Les deux Contraires.</i>	235
<i>L'Infomnie.</i>	236
<i>A la Nuit.</i>	237
<i>Le Sommeil évanoui.</i>	238
<i>Apollon & Daphné.</i>	239
<i>La Belle fugitive.</i>	240
<i>Invitation à un repas frugal.</i>	241
<i>Contre la Jalouſſie.</i>	242
<i>La Roſe épanouie.</i>	243
<i>L'Hirondelle.</i>	244
<i>L'Amant indécis.</i>	Ibid.
<i>Le Temple.</i>	245
<i>Les Rivaux inreſtins.</i>	Ibid.

<i>La Bague.</i>	246
<i>Conseil.</i>	Ibid.
<i>L'Année de l'Amour.</i>	247
<i>Modeles à suivre.</i>	Ibid.
<i>A l'Amour.</i>	248
<i>Offrande naturelle.</i>	Ibid.
<i>L'Amour changé en Rose.</i>	249
<i>L'Adoration.</i>	Ibid.
<i>La Rose & le Vent.</i>	Ibid.
<i>L'Amour Colin - Maillard.</i>	250
<i>La Pastourelle.</i>	Ibid.
<i>Miseres de l'Homme.</i>	264
<i>Sur une Inconstance.</i>	265
<i>L'Indifférence.</i>	266
<i>La Beauté de Pierre.</i>	267
<i>Le beau Moment.</i>	Ibid.
<i>L'Apparition de Nicé,</i>	268
<i>Contre une Indifférente.</i>	269
<i>Le Cœur changé en Papillon.</i>	270
<i>Le Refus & la Promesse.</i>	Ibid.
<i>Sur une Invitation à chanter.</i>	271
<i>Le Baïser dérobé.</i>	Ibid.

DES MATIERES. 319

46	<i>L'Oiseau en cage.</i>	272
d.	<i>Union de la voix & des baisers.</i>	Ibid.
47	<i>L'Amour Farfadet.</i>	273
d.	<i>La Vengeance de L'Amour.</i>	Ibid.
48	<i>Les deux Roses.</i>	274
d.	<i>La Nymphé glorieuse.</i>	275
49	<i>Conseil utile.</i>	Ibid.
d.	<i>La douce Mort.</i>	276
d.	<i>La Violette & la Beauté.</i>	277
o	<i>La Sirene.</i>	278
d.	<i>A la Rose.</i>	279
4	<i>La Liberté.</i>	280
5	<i>Le retour du Printems.</i>	Ibid.
6	<i>Dépit.</i>	281
7	<i>Le Soupir.</i>	282
d.	<i>Le coup-d'œil.</i>	283
8	<i>L'Amour Abeille.</i>	Ibid.
9	<i>La Rose enviée.</i>	284
o	<i>Hommage à la Beauté.</i>	285
d.	<i>Le Poste des Amours.</i>	286
a	<i>Le Panier Galant.</i>	287
.	<i>Le Ver luisant.</i>	Ibid.

320 T A B L E, &c.

<i>Le Petit Chien.</i>	288
<i>L'Ecussonnage de l'Amour.</i>	289
<i>Le Ruisseau</i>	290
<i>Le Repos de Cloris.</i>	291
<i>La perte des Attraits</i>	Ibid.
<i>Imprécation d'un Amant maltraité.</i>	292
<i>La Recherche.</i>	293
<i>L'Amour & la Mort.</i>	294
<i>Vénus enceinte.</i>	295
<i>L'Arbre consulté.</i>	296
<i>L'Amour Navigateur.</i>	Ibid.
<i>La Prison des Amans.</i>	301
<i>Le Lever d'Eurilla.</i>	302
<i>Jalousie.</i>	303
<i>Les Tourterelles.</i>	304
<i>Le Présage.</i>	305
<i>Cythérée.</i>	Ibid.

Fin de la Table du second Volume.

